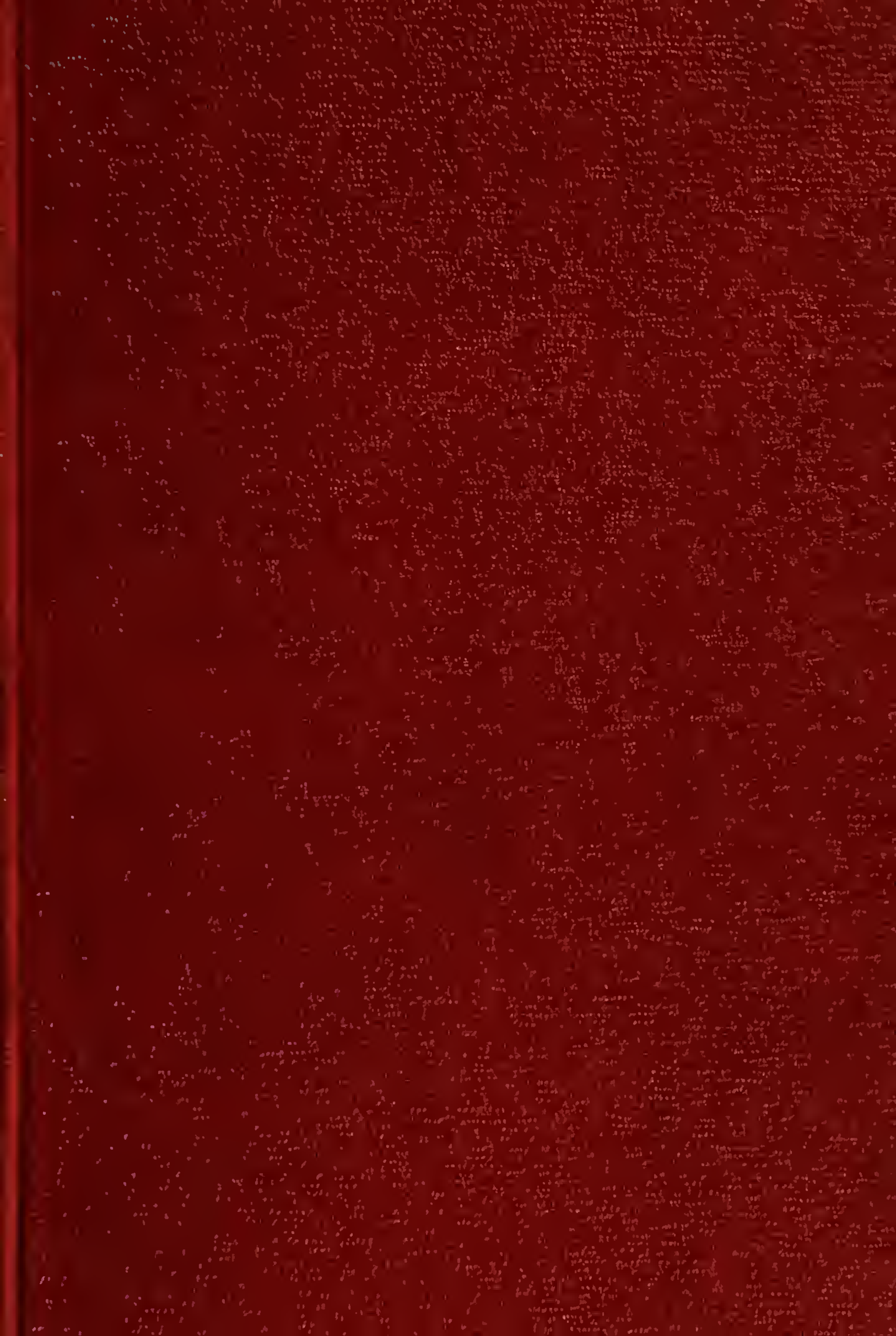


Isaac Dyer

MÉMOIRES

D'UN MAGNÉTISEUR

GENÈVE. — IMP. PFEFFER ET PUKY.

MÉMOIRES

D'UN

MAGNÉTISEUR

PAR

Ch. LAFONTAINE

Auteur de l'*Art de Magnétiser*, des *Éclaircissements sur le Magnétisme*,
des *Cures magnétiques à Genève*,
directeur et rédacteur du journal *le Magnétiseur*,

SUIVIS

DE L'EXAMEN PHRÉNOLOGIQUE DE L'AUTEUR

Par le Docteur CASTLE

TOME SECOND



PARIS
GERMER-BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

GENÈVE
CHEZ L'AUTEUR, RUE DU MONT-BLANC, 9
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1866


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE. — **En FRANCE.** — Surdité simulée. — *Jacques Arago.* — Mes démêlés avec le préfet de police. — Opposition en haut lieu. — Le somnambule *Alexis.* — M. *Andral* père. — Séances de la rue *Duphot.* — Attaques de M. le comte *Brice de Beauregard.* — Extraction d'une dent avec insensibilité. — Accouchement pendant le sommeil. — Rapport de l'Académie de Médecine. — Mes fatigues.

Je revins donc en France; ce fut avec bonheur qu'après ces deux ans d'absence je foulai de nouveau le pavé de Paris. J'y retrouvai ma famille; mais ma fille, que j'avais laissée bien portante, était, depuis quelque temps, atteinte de surdité. Il fallait lui répéter dix fois même les choses qui devaient lui faire le plus de plaisir; sa mère était toute attristée en me le racontant.

J'observai, durant quelques jours, ma petite fille, qui avait alors cinq ans; puis, un matin, je la pris sur mes genoux, et, sans préambule, je lui demandai qui lui avait dit de faire la sourde.

L'enfant, étonnée, me regarda, puis elle m'avoua que c'était une petite fille de sa pension qui lui avait dit de faire comme elle, de ne pas avoir l'air d'entendre, parce qu'elle serait ainsi dispensée de maint petit devoir. Je l'engageai à cesser un manége qui pouvait avoir pour résultat de la rendre sourde tout à fait.

— « Oh! que non, papa, j'entends très-bien. »

— « En ce cas, sois sage dorénavant, et ne fais plus ce chagrin à ta mère. »

— A dater de ce moment, la surdité ne reparut plus. J'avertis le père de l'autre petite infirme, et la surdité de celle-ci disparut aussi comme par enchantement.

A peine réinstallé à Paris, je m'occupai d'y donner des séances publiques, et, dans ce but, j'adressai une demande spéciale au préfet de police, alors M. Delessert. L'autorisation que je réclamais me fut refusée. J'en parlai à Jacques Arago, l'aveugle, que je magnétisais depuis quelques jours pour sa cécité complète, et que j'avais débarrassé de douleurs aiguës qu'il ressentait auparavant dans les yeux, les sourcils et l'os frontal. Il me proposa d'aller avec moi parler au préfet de police; nous nous y rendîmes.

— M. Delessert nous reçut aussitôt au nom d'Arago, que Jacques avait donné à l'huissier chargé d'annoncer.

Jacques Arago expliqua au préfet quel était le but de notre visite, comment je ne faisais point de consultations somnambuliques, mais du magnétisme sérieux, et comment aussi les expériences que je présentais pouvaient être appréciées, vérifiées par le public. Il parla de mon voyage en Angleterre, dont j'étais de retour depuis peu, des succès que j'avais obtenus.

— « Et entre autres, » dit-il, « vous savez, monsieur, que je suis aveugle; mais ce que vous ignorez, c'est que, depuis près d'un an, j'éprouvais dans les yeux des douleurs excessivement aiguës. Eh bien! depuis la troisième magnétisation, je n'en souffre plus. Je ne sais encore si M. Lafontaine pourra me guérir; mais c'est à titre d'essai qu'il l'a entrepris, et les résultats obtenus jusqu'ici sont bien suffisants pour me rendre déjà très-reconnaissant. »

Après que j'eus donné à M. Delessert l'exposé des expériences que je comptais faire, il m'accorda l'autorisation de donner une séance à la salle Valentino, se réservant de ne pas m'en

permettre d'autres s'il y voyait des inconvénients. »

Je n'en demandais pas davantage, certain qu'après une première séance je serais autorisé à en donner de nouvelles.

Il arriva ce que j'avais prévu : — lorsque je me présentai à la préfecture de police, le lendemain de la première séance, j'y fus accueilli avec distinction et autorisé à donner autant de séances qu'il me plairait.

Les journaux parlèrent de ce coup d'essai, mais sans s'étendre sur le sujet ; — ils paraissaient craindre de se compromettre.

Le journal « *Le Sens commun* » disait, par exemple, le 22 Janvier 1843 :

— « Nous ne saurions affirmer que M. La-
« fontaine ait conquis beaucoup de croyants à
« sa séance, mais nous pouvons dire qu'il a du
« moins ébranlé plus d'une incrédulité et affermi
« plus d'une conviction chancelante.

« M. Lafontaine s'est appliqué spécialement
« à démontrer combien le magnétisme peut être
« un utile auxiliaire dans les secours à donner
« à l'humanité souffrante. Par exemple, il a

« prouvé, de la manière la plus certaine, l'in-
« sensibilité produite dans l'état de somnam-
« bulisme par le magnétisme, ce qui peut
« non-seulement faciliter les opérations chirur-
« gicales, mais épargner d'atroces souffrances
« aux patients. Le magnétisme appliqué aux
« sourds-muets, ne nous a pas paru d'une con-
« clusion aussi satisfaisante; toutefois, ses résul-
« tats peuvent fournir un point de départ.

— « M. Lafontaine, en s'écartant des voies
« ouvertes par ses prédécesseurs, cherche moins
« à intéresser les spectateurs par des opérations
« amusantes, qu'à prouver par des faits l'utilité
« du magnétisme dans l'art de guérir, ce qui est
« déjà une amélioration. «

On voit, par cet échantillon, combien les journaux étaient sobres de louanges, et combien cependant ils prenaient au sérieux les expériences que je présentais.

Toutes les séances suivantes se passèrent fort bien; les assistants devenaient de plus en plus nombreux, sans que je présentasse des expériences plus variées; — ce fut cependant dans une de ces séances de la salle Valentino que je

magnétisai *Alexis*, le célèbre somnambule dont la clairvoyance, la lucidité était des plus remarquables et des moins capricieuses.

Alexis se présenta sur l'estrade au moment où je demandais au public de m'envoyer, pour la magnétiser, une personne, soit homme, soit femme, qui n'*eût jamais été magnétisée;* j'indiquais que je préférais une personne ayant des yeux un peu proéminents à fleur de tête, les pommettes des joues un peu saillantes, le visage ovale et le menton plutôt effilé. Alexis, que je ne connaissais point, n'était pas du tout dans ces conditions, aussi le refusai-je d'abord. Un jeune Anglais s'étant présenté en même temps, je l'acceptai, quoiqu'il ne fût pas exactement dans les conditions requises.

Pendant les dix minutes que je lui tins les pouces et que je lui fis des passes, je produisis du sommeil, de la catalepsie et de l'insensibilité. Je le réveillai, il ne se rappelait rien.

Alors l'un des spectateurs m'informa que le jeune homme que j'avais refusé auparavant était le somnambule Alexis, et que, par là, je pouvais reconnaître combien étaient peu justes mes observations précédentes.

— « Vous êtes tout à fait dans l'erreur, mon cher Monsieur, » — lui dis-je. — « Il me suffira de demander à Alexis, puisque c'est lui, — s'il est arrivé dès la première fois au somnambulisme ? »

— « Non, Monsieur, » dit Alexis, « ce n'est qu'à la troisième magnétisation que M. *Ricard* a produit sur moi le sommeil. »

— « Vous voyez donc bien, Monsieur, repris-je alors, » que si ce jeune homme n'avait jamais été magnétisé, — et j'avais lieu de le supposer, puisque je demandais une personne remplissant cette condition, — mon expérience n'aurait pas eu chance de réussir, et que j'étais fondé à le refuser, puisqu'il avoue lui-même n'avoir été endormi qu'après plusieurs essais. »

— « Maintenant, » ajoutai-je, « si le public désire que je magnétise Alexis, ce ne sera pas plus long pour moi que pour ses magnétiseurs habituels. »

— Car Alexis était alors magnétisé par trois ou quatre personnes, M. *Marcillet*, d'abord, puis deux ou trois autres, dont l'une était propriétaire du Café Turc.

Alexis se présenta de nouveau. Je le magné-

tisai, et il fut endormi en quelques minutes d'un sommeil très-calme, qui étonna ses magnétiseurs habituels; car ils témoignèrent qu'ordinaîrement, dans son sommeil, Alexis était très-agité et qu'il avait même des mouvements, des soubresauts nerveux qui dégénéraient en crises convulsives.

Lorsqu'il fut endormi, je voulus m'en assurer, et je me disposai à le piquer. — Aussitôt on m'avertit qu'il n'était jamais insensible dans son sommeil magnétique.

— « Mais ce n'est pas possible! » — m'écriai-je, — « ou il dort, ou il ne dort pas. S'il est plongé dans le sommeil magnétique, il est à l'état d'insensibilité qui en est la conséquence forcée; s'il n'est pas insensible, c'est qu'il ne dort pas. »

Et, craignant d'être pris pour dupe, j'enfonçai aussitôt une aiguille dans la main d'Alexis. Il ne donna aucun signe de sensation, à la grande stupéfaction de ses magnétiseurs. J'expliquai alors que, quelquefois en effet, la sensibilité était seulement modifiée, et cela par la faute des magnétiseurs qui n'envahissaient pas assez tout l'organisme de leurs somnambules, et que ceux-ci pouvaient alors se réveiller seuls quelquefois, pendant qu'on expérimentait sur eux.

Je demandai à Alexis s'il avait éprouvé une douleur lorsque je l'avais piqué.

— « Mais non, » me répondit-il. — « Ah! que je suis bien, que je dors tranquillement; jamais, depuis M. Ricard, je n'ai été aussi bien.

C'était M. Ricard, magnétiseur sérieux et instruit, qui avait, pour la première fois, plongé dans le sommeil et le somnambulisme, Alexis, alors commis chez M. Marcillet, entrepreneur de roulages, rue Grange-Batelière.

M. Ricard, que plus tard j'ai connu personnellement, avait fait d'Alexis un somnambule fort satisfaisant, dont la lucidité était d'autant plus remarquable, qu'elle était de tous les jours et à toute heure, fait très-exceptionnel, car la lucidité des somnambules est généralement des plus capricieuses.

A quoi cela tenait-il chez ce garçon?

Probablement à plusieurs causes. Alexis était d'une constitution nerveuse et généralement favorable aux effets magnétiques, quoique son impressionnabilité ne fût pas très-grande; mais ce n'était point là la cause première de la permanence habituelle de sa lucidité; celle-ci était en quelque sorte originelle, et on peut l'admettre

d'autant plus volontiers, que le frère d'Alexis, Adolphe Didier, était aussi un somnambule dont la lucidité fort remarquable, quoiqu'un peu capricieuse, le cédait peu à celle de son aîné.

Cela tenait, disons-nous, à une cause originelle que voici : le père de ces deux jeunes gens était un somnambule naturel des plus étonnants.

Chaque jour, en lisant le journal, il s'endormait et laissait échapper la feuille, qui souvent, si la fenêtre était ouverte, s'en allait tomber derrière lui. Bientôt, tout en dormant, il se mettait à lire tout haut le journal comme s'il le tenait encore sous les yeux, et cependant il était *derrière lui* et dans une position naturellement hors de sa vue.

Était-ce là l'effet d'une mémoire remarquable? Les yeux du somnambule avaient-ils déjà parcouru le journal? — Non, car à peine lui était-il remis et l'avait-il ouvert, que ses yeux se fermaient et qu'il s'endormait aussitôt.

Ses enfants s'amusaient quelquefois à emporter le journal dans une autre chambre, et, malgré cela, leur père lisait toujours sans se tromper. Ce n'était point un incident rare et exception-

nel, c'était un fait de tous les jours et constamment répété.

Les deux garçons, Alexis et Adolphe, avaient hérité de cette constitution nerveuse, qui les disposait à subir l'influence magnétique; aussi, les voyons-nous devenir des somnambules vraiment extraordinaires.

A cette époque, 1843, après cette séance publique, je magnétisai plusieurs fois chez moi les deux frères; et ce fut depuis ce temps que M. Marcillet parvint à retenir entre ses mains Alexis, qui donna des preuves de lucidité de plus en plus étonnantes.

Parmi mes expériences de ce moment, je ne dois pas oublier de citer l'une des plus frappantes, et qui fut appréciée comme elle le devait par la plupart des hommes sérieux qui composaient le public de mes séances.

Je veux parler de l'expérience remarquable que je fis sur un chien lévrier que j'endormis sur mes genoux et que je rendis insensible [1].

— C'est à cette occasion que l'un des grands médecins de Paris, M. Andral père, me disait en me pressant la main :

[1] L'*Art de magnétiser;* 3me édition, page 325.

— « Monsieur, quand on produit des faits aussi sérieux, aussi palpables, on doit les présenter devant les académies. »

— C'était bien aussi ce que j'eusse voulu; mais jamais les portes de ces sanctuaires n'ont voulu s'ouvrir devant moi.

A cette séance assistait une foule de notabilités médicales et savantes; et, certes, mes expériences étaient assez sérieuses, assez exactes, assez mathématiques, pour les attirer à la séance prochaine. Mais, hélas! celle-là ne devait pas avoir lieu. J'avais cependant reçu mon autorisation de la préfecture de police; j'avais fait faire et apposer mes affiches, les journaux avaient inséré mes annonces dans leurs colonnes; — néanmoins, la veille du jour où la séance devait avoir lieu, je reçus du préfet l'ordre de ne point la donner. Je courus à la préfecture, je fus introduit dans le cabinet du préfet, avec difficulté il est vrai, mais, enfin, j'y fus introduit.

M. Delessert s'y trouvait avec M. Nabon, son secrétaire particulier. Je priai le préfet de vouloir bien m'instruire du motif qui avait pu provoquer la défense de la veille, quand, depuis quatre jours, j'avais *son autorisation positive* pour

cette séance, et je lui demandai qu'au moins il me laissât donner celle-ci, puisqu'elle était annoncée, que tous les frais étaient faits, et qu'il me l'avait d'abord permise, ajoutant que la suppression de cette séance compromettait gravement, non-seulement mes intérêts, mais le magnétisme lui-même.

— Le préfet me répondit, « *qu'il n'y pouvait rien, mais que cette séance ne pouvait avoir lieu.* »

— « Eh bien! monsieur le préfet, » lui dis-je alors, « puisqu'il en est ainsi, je vais faire apposer des affiches à la manière anglaise, c'est-à-dire de vingt pieds de haut sur autant de large, et j'indiquerai par des lettres de deux pieds de dimension que, par ordre du préfet de police, mes séances sont interrompues; mais que je vais en donner à mon domicile, en présence de vingt et une personnes seulement chaque fois, conformément à la loi sur les rassemblements. De plus, je vais aller trouver tous les rédacteurs de journaux qui ne vous aiment pas, et qui, d'ailleurs, sont toujours enchantés de frapper sur les administrateurs quand on leur en offre l'occasion, et je leur fournirai mon sujet. »

— « Vous ne ferez pas cela, » me dit monsieur Nabon.

— « Vous le verrez! »

— « Eh! si, il le fera! » dit à son tour le préfet, — « je le connais depuis longtemps, et je le sais homme à faire ce qu'il dit. »

Puis se tournant vers moi :

— « Tenez, M. Lafontaine, composons. Je ne puis pas vous laisser donner cette séance; je ne puis pas vous laisser poser des affiches pour en donner d'autres; mais prenez un autre local, faites des annonces dans les journaux, mais pas d'affiches, et alors vous pourrez donner des séances tant qu'il vous plaira. »

— « C'est votre dernier mot? »

— « Oui. J'obéis à des ordres supérieurs. »

— « Alors, monsieur, je ne puis que vous remercier de votre bienveillance, et je me conformerai à vos ordres. — La salle Duphot vous conviendrait-elle? »

— « Oui; vous pourrez faire là du magnétisme sans crainte d'être inquiété. »

— Je remerciai M. Delessert et me retirai. Je me bornai à faire afficher sur les portes de

la salle Valentino que la sixième séance n'aurait pas lieu.

Le soir venu, j'allai me placer en face de la porte de la salle, dans l'encoignure sombre d'une porte cochère, pour voir si le public serait nombreux, et quel effet cé contre-ordre produirait sur les esprits. Malgré une petite pluie fine, qui tombait sans relâche, et que les Parisiens appellent le *brouillard de M. de Vendôme*, — j'eus le plaisir (et le chagrin) d'assister au défilé de deux longues files de voitures, l'une venant du faubourg Saint-Honoré, l'autre du côté du Palais-Royal, et d'une foule énorme de piétons abrités sous des parapluies. Tout le monde se retirait étonné : chacun questionnait son voisin ou les sergents de ville placés près de la porte, mais personne ne recevait de réponse satisfaisante.

Enfin, lassés d'attendre une explication qui ne venait pas, les voitures partirent, les piétons rebroussèrent chemin, et la foule s'écoula lentement.

Dès le surlendemain, j'annonçais dans les journaux que mes séances de magnétisme, interrompues à la salle Valentino, pour une cause for-

tuite, seraient reprises dès le mardi suivant, dans la salle du Cercle Duphot, où, en effet, malgré le grand nombre de malades que je magnétisais chaque jour, je continuai pendant deux ans les séances publiques devant des spectateurs d'élite, et généralement des plus bienveillants.

A cette époque, *la Revue magnétique*, dirigée par Aubin Gauthier, avait publié sur moi et sur mes séances un article virulent, signé par le comte *Brice de Beauregard*, qui, je crois, vit encore, dans lequel il me qualifiait de *bourreau*, — nom qui m'est resté depuis, et dont je m'honore. — Il m'accusait d'une cruauté féroce, parce que, pour prouver l'insensibilité magnétique, je piquais mes somnambules, et que souvent j'enfonçais des épingles ou des aiguilles sous les ongles.

Mon excuse consiste en ceci : — ou les somnambules que je présentais étaient véritablement magnétisés, ou ils se jouaient de moi et du public. S'ils me trompaient, je faisais bien d'employer les moyens qui pouvaient déjouer leur fraude, tant pis pour eux s'ils souffraient.

S'ils étaient magnétiquement endormis et vraiment somnambules, ils n'éprouvaient aucune douleur des expériences que je faisais. — C'est,

en effet, ce qui arrivait. — Jamais une ou un de mes somnambules n'a donné, *pendant le sommeil*, signe de sensation aux petites tortures auxquelles je les soumettais; — jamais une ou un somnambule, magnétisé par moi, n'a souffert *au réveil*, quelles qu'eussent pu être les expériences auxquelles je l'avais soumis.

Mais M. Brice de Beauregard était de l'ancienne école, qui blâmait les expériences publiques.

Quant à moi, j'étais et je suis encore de ceux qui ont pensé et qui pensent encore aujourd'hui, que ce ne sont point les discussions plus ou moins savantes sur les théories émises en magnétisme, que ce ne sont point les faits cachés sous le manteau de la cheminée, qui pourront placer le magnétisme au rang des sciences naturelles.

Non, ce sont les faits publiés qui, seuls, pourront donner au magnétisme la popularité nécessaire pour qu'il prenne sa place publiquement au premier rang des sciences.

C'est par des séances au grand jour, devant un public nombreux; c'est en présentant les phénomènes les plus simples du magnétisme, c'est en les faisant toucher du doigt, c'est en démon-

trant par des faits positifs cette force occulte contenue dans l'homme et qui lui permet de modifier la vie ordinaire de son semblable, en le soulageant, en le guérissant, qu'on peut espérer d'atteindre le but.

C'est ainsi que nous avons toujours agi depuis trente ans que nous pratiquons le magnétisme, et nous croyons — amour-propre à part, — avoir agi non-seulement d'une manière rationnelle, mais surtout de la manière la plus profitable au magnétisme, par la propagande publique que nous avons toujours poursuivie.

Nous avons autrefois publié, dans l'*Art de magnétiser*[1], première édition, l'article de M. le comte Brice de Beauregard, et la réponse que nous lui avions faite à cette époque dans la *Revue magnétique*. Nous avons supprimé, dans les autres éditions, ces articles qui n'avaient qu'un intérêt personnel.

Ce fut pendant l'année 1843 que je fis extraire une dent à une jeune femme mise en état de somnambulisme devant une vingtaine de personnes.

[1] L'*Art de magnétiser*; 1re édition, 1847, pages 310 et suivantes.

Le journal *Le Globe, du 14 Juin 1843*, contenait l'article suivant, rédigé par M. *Granier de Cassagnac*, qui avait assisté à l'opération.

« SOMNAMBULISME. — Nous avons assisté, place du Palais-Royal, n° 243, chez M. Cohen, dentiste, à une expérience de sommeil et d'insensibilité magnétiques des plus curieuses, et qui nous paraît mériter l'attention des hommes instruits.

« Une jeune personne, d'environ vingt-deux ans, a été endormie par M. Lafontaine, magnétiseur, dans le but d'arriver à un état d'insensibilité physique complète. Lorsque la somnambule a déclaré que l'insensibilité était produite, trois médecins s'en sont assurés d'une façon très-concluante. D'énormes épingles, dont les femmes se servent pour fixer les châles, ont été plantées inopinément, à diverses reprises, dans le front, dans les joues, dans les lèvres, sur les mains de la somnambule. Les épingles se tenaient droites et fermes comme sur une pelote. On a planté ces mêmes épingles dans l'intérieur de la bouche et dans l'épaisseur de la langue; enfin, on en a enfoncé une sous toute la longueur de l'ongle de l'index de la main droite, et jamais la somnam-

bule n'a donné à penser, par le moindre mouvement, par la moindre contraction musculaire, qu'elle eût conscience des épreuves affreuses auxquelles on la soumettait.

« Enfin, M. Cohen a arraché à la somnambule la première molaire de droite de la mâchoire supérieure; il l'a fait en incrédule, c'est-à-dire en déchaussant d'abord la dent avec un bistouri, qui tranchait la gencive et qui faisait couler le sang à chaque coup; ensuite, en appuyant sur son instrument avec une lenteur triple ou quadruple du temps ordinairement employé à ces opérations. La somnambule a supporté ces épreuves comme les autres; les cadavres ne sont pas plus patients. Deux médecins avaient examiné la dent au préalable, et s'étaient assurés que, quoique souffrante et gâtée, elle était implantée très-solidement et très-profondément.

« Ce fait, dont nous avons suivi les détails avec quinze ou vingt personnes, prouve clairement, et d'une manière irréfragable, la réalité du somnambulisme artificiel. Jamais un homme sensé ne croira qu'une femme qui a les yeux fermés, et que rien ne met sur ses gardes, soit en état de retenir toute espèce de mouvement

nerveux, lorsqu'on lui perce la langue et les lèvres, et qu'on lui enfonce des épingles à châles sous les ongles. »

Quelque temps après cette opération, à propos d'un accouchement qui eut lieu dans le sommeil magnétique, auquel j'avais invité à assister les membres de l'Académie de Médecine, qui ne donnèrent pas signe de vie, mais où deux médecins étaient présents, le docteur *Dalibon* et un de ses confrères, qu'il avait amené avec lui; j'avais joint à mon invitation à l'Académie ce compte rendu du journal le *Globe* et un rapport de cette extraction de dent, écrit par le docteur Bergonier, et signé par lui et plusieurs autres médecins présents :

Bergonier, D.-M. — *Ch. Place*, D-M. — *Fossati*. D.-M. — *Dalibon*, D.-M. — *Cohen*, dentiste. — Baron *Huning de Munchausen*. — *B. Rigaud*, directeur de la *Tribune dramatique*. — *Joseph Vimeux*, musicien et compositeur.

J'avais ajouté une lettre dans laquelle je proposais à l'Académie de Médecine de lui présenter deux sujets sur lesquels j'obtenais les différents

phénomènes physiques, tels que sommeil, catalepsie, insensibilité, attraction, etc.; et de plus encore, j'avais offert de magnétiser l'*une* de quatre personnes que l'Académie me présenterait elle-même, me *faisant fort d'obtenir*, *séance tenante*, *sur le sujet improvisé*, *les mêmes effets que sur mes sujets habituels.*

Je demandais seulement que ces personnes fussent choisies d'une constitution nerveuse.

N'ayant reçu aucune réponse à cette communication, je réclamai, deux mois après, les pièces que j'avais envoyées. On me les retourna, et j'eus le plaisir de voir que, si l'on ne m'avait point répondu, au moins on avait lu les pièces, car je trouvai sur chacune ces mots :

« Reçu le 11 Juillet 1843, — lu en séance le même jour.

« (Signé) : *Le Secrétaire perpétuel.* »

Il ne faut jamais se compromettre par trop de précipitation, c'est un axiome que les corps savants en général, et que chaque membre en particulier, professent et pratiquent dans toute l'acception du mot. — Mais nous n'en avons pas

fini avec les corps savants, nous les retrouverons en 1844.

Harassé, épuisé par des magnétisations exagérées sur des malades que je voulais rendre à la vie, tourmenté par des ennuis et des contrariétés de famille, je ne pus résister à un surcroît de fatigue qui m'arriva dans ces circonstances fâcheuses.

Chaque jour, dans mon cabinet, qui était petit je magnétisais, l'un après l'autre, sans prendre un instant de repos, trois épileptiques, du corps desquels, sous l'influence du magnétisme, s'échappait une odeur méphitique, surtout d'une jeune fille de treize ans, d'une santé exubérante, et que les crises, souvent répétées, avaient rendue idiote. Par la transpiration provoquée, les effluves de ces corps malades se répandaient dans l'air et viciaient l'atmosphère dans laquelle je restais trois ou quatre heures.

La mauvaise disposition morale dans laquelle j'étais, la fatigue et l'épuisement que j'éprouvais par le grand nombre de mes autres malades, furent causes que je ne pus résister plus de trois semaines à ces travaux excessifs.

La déperdition du fluide vital avait été trop

considérable. Il fallut m'arrêter, cesser toute magnétisation, et je tombai sérieusement malade.

Cependant, après trois jours de repos absolu, et aussitôt que j'eus changé d'air, ma nature de fer reprit le dessus. J'étais allé à Rouen, où l'on me demandait pour plusieurs malades.

J'entends déjà se réjouir les magnétistes qui prétendent que toute maladie est contagieuse pour le magnétiseur, et qu'il doit se démagnétiser.

Ils croient me prendre en défaut, moi qui prétends que *jamais le magnétiseur ne peut être atteint par les effluves*[1] *viciées des malades, et qu'il ne peut jamais prendre la maladie,* MÊME CONTAGIEUSE, *d'aucun malade pendant qu'il le magnétise; qu'il est donc inutile pour le magnétiseur de se démagnétiser.*

Et cela par cette seule raison que le malade étant généralement passif, les effluves viciées de son corps ne peuvent atteindre le magnétiseur, qui, lui, étant actif, fait rayonner autour de lui-même, d'abord, le fluide dont il est possesseur.

[1] Nous prenons le parti de féminiser le mot *effluve*, que les dictionnaires représentent comme masculin, mais qui sonne trop mal dans ce genre.

Cette atmosphère vitale qui lui est propre, et dont il est enveloppé, devient plus dense sous l'empire de la volonté, elle est toujours en mouvement, et se renouvelant à chaque instant pour être communiquée, elle lui fait un rempart impénétrable aux émanations du malade, plus ou moins viciées par la maladie.

Tout ceci est réel, positif et irréfutable, mais il ne s'ensuit pas que, si le magnétiseur est fatigué, épuisé par le travail, s'il s'oublie un instant, s'il cesse un moment d'émettre le fluide vital, de magnétiser activement, s'il respire pendant un temps prolongé une atmosphère malfaisante, il ne puisse ressentir pendant ces interruptions d'activité, non pas les effluves du malade, ceci n'est pas possible, mais les effets délétères des mauvaises conditions dans lesquelles il se trouve momentanément.

Dans le cas actuel, c'était simplement l'excès de fatigue, l'épuisement total de mes forces auxquels je succombais; cela était si vrai, que le Dr Bergonier appelé n'eut rien à me donner, et que quelques jours au grand air suffirent pour alimenter et régénérer les sources de la vie. Cet état je l'ai éprouvé plusieurs fois depuis, et no-

tamment en 1865, après avoir fait des excès surhumains pour arracher une malade à la mort. Dans une magnétisation de quatre heures, j'avais fait, pendant deux heures et demie consécutives, des insufflations chaudes sur tout le corps de cette femme; j'avais continué simultanément d'autres magnétisations aussi fatigantes, et, après trois jours, j'étais tellement épuisé, que deux médecins doutaient si je pourrais jamais me remettre à magnétiser.

Je dus rester quatre mois à recouvrer mes forces. Ce qu'il m'aurait fallu, comme ce qu'il faudrait à tout magnétiseur dont les forces sont épuisées, c'eût été une bonne et puissante magnétisation qui eût réparé la dépense excessive de vie que j'avais faite.

CHAPITRE II

SOMMAIRE. — Voyage à ROUEN. — La seconde vue de *Robert Houdin.* — M[lle] *Georgina Burton*, sourde-muette ; guérison complète. — *Miss Scotow*, lucidité. — Une famille peu persévérante. — Le capitaine d'*Arpentigny.* — Preuves irréfragables de l'existence du fluide magnétique. — Commission de l'Académie des Sciences. — Sa manière d'agir. — Le comte *Seyssel.* — Voyage à *Bruxelles.* — *Sénégas.* — Le prince de *Joinville.*

Je me rendis donc à Rouen, et au lieu de me reposer, je donnai des séances publiques, je magnétisai et fis entendre des sourds-muets. Je guéris plusieurs malades, entre autres, en dix-sept jours, un paralytique, M. Bordères, avoué au tribunal, guérison dont j'ai rapporté le traitement dans l'*Art de magnétiser* [1].

Je procurai un grand soulagement à M. Bertrand, commissaire de police, qui ne me donna pas le temps nécessaire pour obtenir la guérison complète du rhumatisme dont il était atteint. Ce

[1] L'*Art de magnétiser;* page 288.

fut lui, avec Octave Féré, rédacteur de l'un des journaux de Rouen, qui me donna une représentation de seconde vue à la manière de Robert-Houdin. Octave Féré était le soi-disant somnambule. Après avoir observé quelques expériences parfaitement réussies, j'étais très-étonné, et je me doutais d'une supercherie sans en être cependant certain. Voulant m'en assurer, je m'approchai doucement de Féré, et je lui enfonçai vivement une aiguille dans le bras; il sauta en l'air, en s'écriant: — « Oh! diable, ceci n'était pas dans le programme, » — et arrachant aussitôt son bandeau, il me dit :

— « N'est-ce pas que nous n'avons pas mal joué, et que les expériences étaient bien simulées? il y a huit jours que M. Bertrand me fait répéter mon rôle et qu'il répète le sien, le tout en votre honneur, mon cher. »

Là-dessus grands éclats de rire de la société, qui, comme moi, avait commencé par croire à la réalité du somnambulisme et du magnétisme de MM. Bertrand et Féré.

Les explications de ces messieurs me donnèrent la clé des expériences de Robert-Houdin et

de son fils, que j'allai voir aussitôt mon retour à Paris.

A cette époque, je donnai deux séances à Pontoise et à Saint-Germain; dans cette dernière ville, je fis entendre un sourd-muet, et je magnétisai un jeune homme spectateur, que je laissai pendant deux heures les bras et les jambes étendus, quoiqu'il fût tout éveillé.

A Pontoise, je fis aussi entendre un sourd-muet, et je magnétisai une dame, femme d'un avocat ou d'un avoué, si je ne me trompe. Je ne sais si ces séances ont porté des fruits; cependant, à Pontoise, on me pria d'en venir donner une seconde, ce que je fis avec le même succès.

Quelque temps avant, dans les premiers mois de 1843, j'avais obtenu, à Paris, une guérison qui fit grand bruit dans un certain monde. Mme Burton, anglaise fort riche et fort répandue, avait une fille qui, à l'âge de neuf mois, était devenue sourde et muette à la suite de convulsions, qui l'avaient laissée entièrement défigurée, au point qu'un coin de la bouche touchait presque à l'œil.

En quelques mois, j'étais parvenu à faire *en-*

tendre et *parler* la jeune Georgina, et d'un petit monstre pénible à voir, j'avais fait une gracieuse et jolie fille; car les contractions du visage avaient disparu entièrement, et la physionomie avait repris sa position naturelle.

Ses sœurs aînées s'étaient occupées de son éducation, et bientôt cette enfant qui, auparavant, n'avait aucune notion du bien et du mal, qui jetait des cris comme les animaux, apprit à lire, à écrire, à compter, à converser comme toute autre personne.

Toutes les personnes qui avaient pu la connaître auparavant étaient tellement frappées de ce changement, dû au magnétisme, que partout elles en parlaient.

Aussi lady Clavering, bonne et excellente femme comme il en faudrait beaucoup, avait songé à faire apprécier ce résultat au comte de Léotaud, qui avait un jeune enfant sourd-muet de naissance. Elle avait réuni chez elle, un soir, un certain nombre de ses amis les plus intimes, et elle avait présenté la jeune Georgina, en racontant son histoire, insistant près du comte de Léotaud, pour qu'il fît l'expérience du magnétisme sur son enfant; chacun l'encourageait, car

toutes les personnes présentes avaient quelquefois entrevu chez sa mère la jeune fille quand elle était infirme.

J'étais aussi présent, lady Clavering avait la bonté de me compter parmi les personnes qu'elle appréciait le plus.

Le comte de Léotaud reçut avec une indifférence marquée les conseils et les avis de lady Clavering, qui étaient soutenus cependant par toutes les personnes présentes, parmi lesquelles se trouvaient de très-grands et de très-savants personnages. Il causa un peu avec moi, du haut de sa nullité suffisante, et d'une manière presque impertinente, aussi l'abandonnai-je bien vite, pour me diriger vers le duc de Luxembourg, qui toute sa vie m'a porté un intérêt réel, dont je me plais ici à lui marquer ma gratitude.

Je n'ai pas revu M. le comte de Léotaud, et son enfant ne m'a point été confié, bien entendu.

J'ai parlé dans l'*Art de magnétiser*, de cette cure de Georgina Burton[1] et des effets produits sur la marraine de la jeune fille, miss Scotow, qui, à son arrivée à Paris, ne pouvant croire à ce qu'elle appelait un miracle, voulut être elle-

[1] L'*Art de magnétiser*; 3me édition, page 257.

même magnétisée, et fut, dès le soir même, plongée en quelques minutes dans le sommeil magnétique, le somnambulisme, et chez laquelle il se présenta un fait de lucidité tellement particulier et extraordinaire, que je me permettrai de le relater ici, quoique je l'aie déjà fait dans l'*Art de magnétiser*[1].

Ce fait démontre d'une manière positive, mathématique, que les effets de lucidité ne sont pas toujours, comme le pensent bien des personnes, seulement des effets de transmission de pensée. Effets dont on a abusé de la plus étrange manière, en présentant des faits *dits de lucidité* sous la dénomination de *seconde*, de *double vue.*

Il n'est pas un prestidigitateur, un physicien, faiseur de tours de cartes qui, depuis vingt ans, n'ait présenté dans ses séances de prestidigitation de prétendus effets de magnétisme, de somnambulisme, de lucidité, et tous ces tours accomplis à l'aide d'alphabets, de signes, de questions posées de telle ou telle façon, où la mémoire des deux acteurs joue un rôle remarquable dont le public ne peut se rendre compte; aussi, celui-ci étonné, incertain, tombe-t-il, par son incrédulité

[1] L'*Art de magnétiser*; 3me édition, page 142.

même, dans l'erreur, et prend-il pour vrais ces faux prestiges, qui lui font repousser ensuite les effets réels, utiles et salutaires du magnétisme véritable dégagé de tout charlatanisme.

Miss Scotow, venue pour la première fois en France, était arrivée le jour même à Paris par la porte Saint-Denis, et avait été conduite directement au faubourg Saint-Honoré, dans lequel un appartement lui avait été préparé. De là elle s'était rendue en voiture directement chez Mme Burton, rue de l'Arcade, derrière la Madeleine.

Comment se fit-il, et qui pourra expliquer, comme effet de mémoire, ce qui se passa chez cette dame pendant qu'elle fut magnétisée, surtout quand on sera bien convaincu qu'elle n'avait *aucune connaissance* des rues de Paris?

Endormie en quelques minutes, elle répondit d'abord à quelques questions sur sa santé. Tout à coup elle s'écria :

— « Oh, mon Dieu! que de monde, que d'hommes! — Ils parlent vivement; — ils se disputent! — Ah! — les lumières s'éteignent; ils se sauvent tous. »

A ma question : — « Où vous trouvez-vous? »

— Elle me répondit : — « Je ne sais. »

— « Est-ce à la Chambre des Pairs? des Lords? des Communes? des Députés? »

« — Non, non! Je ne sais. »

— « Est-ce à une réunion politique où l'on discute le renversement du gouvernement? »

— « Non, non! »

— « Mais enfin où êtes-vous, dans quel quartier? Répondez, je le veux! »

— « Je ne sais, mais c'est près d'un pont; il y a quelques boutiques dessus. »

— « Bien, c'est le Pont-Neuf. — Après? »

— « Dans la rue qui suit le pont, se trouve à droite une petite rue étroite; » (il est toujours à remarquer que cette dame ignorait entièrement la topographie de ce quartier). « C'est dans une maison dont la grande porte donne sur une cour; puis, il y a une grande salle dans laquelle tous ces hommes sont réunis de nouveau. Ah! je les vois; on rapporte des lumières, ils causent, ils sont plus calmes! »

Voulant savoir si je n'étais pas dupe de l'imagination de cette dame ou d'une hallucination de sa part, j'insistai pour que la somnambule se

transportât à l'un des bouts de la rue, afin d'y lire le nom écrit sur le mur.

Elle chercha d'abord sans rien trouver; puis, se dirigea vers l'autre bout de la rue, et aperçut un D et un A, mais rien de plus.

Je la réveillai alors, et elle fut fort intriguée de voir les figures bouleversées des personnes présentes, qui, pour la plupart, étaient demeurées, jusqu'à ce moment, peu croyantes au magnétisme, et qui, ne pouvant admettre du compérage, étaient dans un état d'étonnement vraiment comique.

Le lendemain, j'allai à la recherche de la rue indiquée, et je reconnus sans peine la petite rue d'Anjou, qui aboutit à la rue Dauphine, et qui portait le nom de rue d'*Anjou-Dauphine.*

Ce qui expliquait la distance entre le D et l'A, que la somnambule avait constatée, c'est que le D appartenait au mot d'Anjou et l'A au mot Dauphine; que toutes les lettres étaient tombées d'un côté, et qu'à l'autre bout de la rue, il ne restait que le D et l'A; toutes les autres s'étaient détachées du mur; car, à cette époque, on n'avait point encore mis en usage ces plaques

bleues vernies sur lesquelles on peint le nom des rues.

Je reconnus la porte, et je demandai au concierge, qui était occupé à balayer la salle, s'il y avait quelquefois des réunions dans cette maison. Il m'apprit qu'une société, qui s'occupait de science, donnait ses séances dans cette grande salle, où il y avait eu la veille une réunion fort agitée, parce qu'il s'agissait de nommer un nouveau président. A ma demande, s'il n'y avait pas eu de lutte, il me répondit négativement; mais en ajoutant que le lustre, en tombant, avait occasionné une panique, et que tout le monde avait pris la fuite.

Est-il possible d'expliquer comment cette dame, qui ne connaissait point Paris, où elle venait pour la première fois, et qui n'avait point passé dans ce quartier, pût, dans son sommeil, se transporter d'elle-même dans cette réunion, dont elle n'avait eu aucune idée dans son état de veille, et dont ni moi, ni aucune des personnes présentes, n'avions connaissance?

Peut-être un jour pourrons-nous expliquer ce fait aussi bizarre qu'extraordinaire.

C'est également à cette époque que je pro-

duisis de la lucidité remarquable chez Mme de Loyauté [1], chanoinesse, dans une réunion chez le duc de Luxembourg, après un dîner pendant lequel la conversation avait essentiellement roulé sur le magnétisme et sur la phrénologie, représentée par un de ses fervents adeptes, le docteur Fossati, qui a écrit un ouvrage remarquable sur cette science [2]. Mme de Loyauté, magnétisée pour la première fois en vingt minutes, avait pu voir l'heure à plusieurs montres dont on avait changé les aiguilles; elle avait pu lire, dans un livre fermé, que le duc était allé chercher dans sa bibliothèque, quelques lignes à la page indiquée par une personne présente. Elle avait vu aussi à distance, chez la nièce du duc, ce qui s'y passait.

Je magnétisai le jeune Olivier de St-Gilles, enfant d'une douzaine d'années, chez lequel, à la suite d'une chute, s'était déclarée une tumeur au genou droit, qui devint grosse comme la tête, et qui avait fait contracter la jambe au point que le talon touchait la fesse, et que le

[1] Voyez l'*Art de magnétiser;* page 134.

[2] *Manuel pratique de phrénologie*, par Fossati, chez Germer-Baillière, rue de l'École-de-Médecine.

malheureux enfant ne pouvait en aucune manière changer cette position.

On avait employé sans succès tous les moyens médicaux, on en était aux bains, aux frictions et aux pilules d'iode, sans procurer aucun soulagement au malade qui souffrait horriblement; des douleurs violentes continues le mettaient dans un état d'agitation nerveuse qui le privait entièrement de sommeil; il était d'une faiblesse extrême.

Madame la comtesse de St-Gilles, qui était liée avec Madame de Loyauté, m'envoya chercher.

Je magnétisai le petit malade par de grandes passes pour faire cesser l'état nerveux dans lequel il était.

J'attaquai le genou par l'imposition des mains, puis, par une légère friction descendante. Après deux ou trois séances j'eus le plaisir de voir les douleurs diminuer de violence, et mieux encore, le genou diminuer de grosseur; après quelques autres séances, la jambe devint susceptible de s'étendre un peu, l'enfant pouvait la remuer en souffrant encore, mais enfin le pied ne restait

plus collé à la fesse, il descendait et pouvait toucher de l'orteil la cheville du pied gauche, et la jambe restait presque entièrement étendue.

— Eh bien, le croirait-on, après un succès aussi frappant, qui pouvait donner l'espoir d'une guérison prochaine, car le genou diminuait de jour en jour, croira-t-on, dis-je, qu'on cessa le traitement magnétique malgré les prières, les pleurs de l'enfant et de la mère?

Mais arrêtons-nous, ceux qui, subjugués par une influence religieuse condamnable, ont méconnu le magnétisme au point de le croire une influence démoniaque et l'ont repoussé en conséquence, ceux-là ont payé trop cher leur erreur.

Ils ont versé des larmes de sang, quand six semaines après la cessation du traitement magnétique, le malheureux enfant, après avoir vu revenir ses souffrances plus intenses, plus affreuses, en a été enfin délivré — mais par la mort.

J'ai vu cesser bien des traitements magnétiques quand j'obtenais même des améliorations, mais j'avoue que peu de contre-temps m'ont affecté autant que celui-ci, surtout quand la mère tout en pleurs et suffoquant de douleur,

vint quelque temps après me raconter les derniers moments de son fils unique, qui n'avait cessé de m'appeler jusqu'à la fin.

En dînant un jour chez le général de Montailleur, aux Champs-Elysées, j'eus le plaisir de rencontrer le capitaine d'*Arpentigny*, l'un des fervents adeptes de la *chiromancie*, qui a publié depuis un livre fort curieux [1] dans lequel il développe la science de la main d'une manière si claire, si précise, que tout le monde peut en quelque sorte reconnaître les aptitudes intellectuelles et physiques en examinant avec attention les lignes et les signes qui sillonnent les mains.

A l'aspect de la mienne, M. d'Arpentigny le chiromancien, comme le docteur Castle le phrénologue, me dit des choses vraiment extraordinaires et sur mon caractère et sur ma vie passée, et je fus obligé de convenir qu'il avait touché très-juste.... puis notre conversation s'étendit sur la science même, et il me donna des aperçus si fins, si positifs, que je résolus d'étudier, mais plus tard, cette science, qui pouvait, comme celle de Lavater et de Gall, m'être d'une

[1] *La science de la main*, d'Arpentigny; chez Dentu, libraire.

si grande utilité pour apprécier les causes morales des maladies qui se présentaient à moi.

Je cherchais alors le moyen de prouver d'une manière positive, exacte, mathématique en quelque sorte, le *fluide* magnétique, nerveux, vital, n'importe le nom, que je considérais comme étant la cause des phénomènes magnétiques, et qui, pour la plupart des hommes savants, et même pour beaucoup de magnétiseurs, qui voulaient voir la cause des effets magnétiques soit dans la *volonté seule*, soit dans ce que l'on nomme le *surnaturel*, soit dans l'*imagination;* — n'était encore qu'une illusion.

La fatigue que j'éprouvais après chaque magnétisation, les effets produits sur des êtres animés par des objets inertes magnétisés, me donnaient la conviction que la cause des effets magnétiques était dans le magnétiseur même.

Comprenant toute l'utilité d'une preuve pareille qui simplifierait la théorie, je résolus d'abord de rendre visible, palpable, l'effet magnétique sur un corps inerte.

Je plaçai sous un globe en verre un morceau de fil de fer, et suspendu par le milieu au moyen d'un fil de cocon non tordu; je fermai hermétiquement

quement le globe, puis maintenant mes doigts à une distance de cinq centimètres, j'essayai d'agir sur un des bouts du fil de fer.

Après dix minutes, il me sembla que la pointe que j'actionnais était attirée dans le sens où je voulais la diriger.

Je recommençai souvent cette expérience, et toujours j'obtins le même résultat, c'est-à-dire que je faisais tourner l'aiguille à droite ou à gauche selon le sens dans lequel je l'actionnais.

Afin d'éviter toute action de l'aimantation terrestre, et toute supposition que je pouvais avoir sur moi quelque chose d'aimanté, je remplaçai le fil de fer par un fil de cuivre, l'effet fut le même, j'expérimentai sur des fils d'or, d'argent, puis sur des matières végétales, animales, telles que le bois, l'os, la corne, la baleine, l'ivoire et même sur le verre.

J'obtins toujours le même succès, toujours une action positive.

Je m'étais donc prouvé à moi-même, et je pouvais prouver aux autres les effets de l'action magnétique sur des objets inertes; mais il me restait encore à prouver l'action d'objets inertes magnétisés sur d'autres objets inertes.

Dans ce but j'imaginai de prendre un galvanomètre, dont je plongeai le bout des fils conducteurs dans un verre d'eau naturelle; les aiguilles restèrent immobiles. Je magnétisai fortement le verre d'eau, et j'y plongeai ensuite le bout des fils conducteurs du galvanomètre; aussitôt les aiguilles se mirent en mouvement et déviérent de quelques degrés.

Le corps inerte, l'eau, avait donc acquis, par la magnétisation, une propriété qu'elle n'avait pas auparavant, et qui la rendait capable d'agir sur un autre corps inerte et matériel.

Cette expérience était concluante et venait confirmer les autres; cependant, je n'en restai pas là.

Ayant constaté qu'un barreau de fer aimanté faisait dévier mon aiguille de fer du côté où il était présenté, je voulus savoir si un barreau de fer doux, qui ne produirait rien sur l'aiguille, n'aurait aucune action lorsqu'il serait magnétisé.

Je me mis à l'œuvre, et après avoir magnétisé fortement un barreau de fer doux, je vis l'aiguille attirée du côté où je le présentai. Mais, afin d'éviter toute aimantation terrestre sur

l'autre bout du barreau, résultant du mouvement fait en le retournant pour présenter l'autre bout à mon aiguille, je voulus faire une expérience plus décisive.

Je présentai d'abord le bout du barreau magnétisé, par lequel j'avais commencé la magnétisation; il attira l'aiguille. Je le démagnétisai complétement, — je le présentai, — il redevint neutre comme avant d'être magnétisé. — Alors je le magnétisai d'une autre façon, et je le présentai, sans le retourner, toujours par le même bout; alors il repoussa l'aiguille.

Après avoir maintes fois répété ces expériences, et acquis la conviction qu'elles étaient exactes, je les présentai devant quelques personnes qui venaient chez moi, entre autres M. Jules Lovy, l'abbé Leray, le comte Duflos, M. Thilorier, le comte de Beaurepaire, etc., etc.

M. Thilorier, savant chimiste, que je venais de guérir entièrement d'une surdité de trente ans, qui avait été aggravée par la secousse qu'il éprouva lors d'un accident, — (la mort d'une personne et les blessures de plusieurs autres, arrivées à la suite de l'une de ses expériences

sur la solidification de l'acide carbonique par l'air), m'engagea beaucoup à présenter mes expériences à l'Académie des Sciences, et pour me faciliter les abords de ce corps savant, il me proposa de joindre son nom au mien.

J'acceptai sans réflexion, et j'eus tort, parce que cela ne me servit à rien d'abord; — doublement tort, — parce que M. Thilorier voulut s'approprier certaines de mes expériences, qu'il alla faire maladroitement chez Arago.

Il échoua; c'était tout naturel, M. Thilorier n'étant point magnétiseur, et n'ayant qu'une idée générale et un peu fausse du magnétisme.

Ce fut probablement à cause de cet insuccès, que la commission qui avait été nommée séance tenante, le 12 Juin 1844, jour où M. Flourens lut en pleine Académie la lettre que nous avions écrite en commun, ne voulut jamais se réunir, malgré mes instances, s'appuyant sur ce que les expériences faites par M. Thilorier n'avaient pas réussi.

J'eus beau réclamer, je n'obtins rien. Seulement M. Dutrochet et M. Becquerel père vinrent chez moi l'un après l'autre.

Tous les deux reconnurent l'exactitude de mes expériences. Mais ni l'un ni l'autre ne purent décider les autres membres à se réunir.

Les six membres de cette commission, nommée par l'Académie, étaient MM. *Ponceley*, *Becquerel*, *Dutrochet*, *Magendie*, *Regnault* et *Chevreul*.

Cependant les préparateurs de leurs cabinets étaient venus, et ceux-ci, tout aussi compétents que les académiciens eux-mêmes, avaient reconnu aussi l'exactitude de mes expériences.

Si maintenant, sans passion, sans colère, à vingt-deux ans de distance, nous examinons la conduite des membres de cette commission, pouvons-nous, la main sur la conscience, dire que ces hommes ont bien agi?

Ne pouvons-nous pas les accuser de n'avoir point fait leur devoir? — Ne pouvons-nous pas, — ce qui est plus grave, — les accuser d'avoir *forfait à l'honneur*, en ne remplissant pas le mandat qui leur avait été confié par l'Académie des Sciences, dont ils étaient membres?

Ont-ils fait un rapport? ont-ils examiné, ont-ils agi en hommes loyaux et honnêtes? Non, non!

Ils ont accepté un mandat, et ne l'ont point rempli. Par leur négligence, leur indolence, leur mauvaise foi, leur mauvaise volonté, ils ont privé la science même d'un fait qui pouvait avoir une grande influence dans l'avenir, sur le bien-être de l'humanité.

Si, après un examen consciencieux, mes expériences avaient été reconnues fausses, il fallait le déclarer. Si elles étaient exactes et vraies, il fallait encore le proclamer hautement; car c'était une porte ouverte à un nombre infini de faits, d'appréciations scientifiques. Mais, pour les corps savants, à quoi bon se donner la peine d'examiner ce qui ne sort pas de leur officine, et surtout, ce qui peut froisser leur amour-propre et démontrer la fausseté des idées qu'ils ont propagées pendant longtemps sans découvrir leur erreur.

Nous ne leur jetterons point à la face aujourd'hui toutes les erreurs qu'ils ont commises et répandues, toutes les vérités qu'ils ont repoussées et ensuite adoptées en se les appropriant; car ils sont avides les corps savants, ils veulent que toutes les découvertes soient faites par eux ou par un des leurs.

Mais, brisons là, l'Académie des Sciences, ou plutôt la commission nommée par l'Académie, se refusa donc à voir et à examiner mes expériences. Cela devrait paraître étonnant; mais il y eut quelque chose de plus extraordinaire encore, c'est que les magnétiseurs, les magnétistes eux-mêmes, se refusèrent à les reconnaître et ne s'en occupèrent nullement.

La Société magnétique, corps savant aussi, dédaigna même d'en parler.

Sait-on pourquoi?

Non!

Eh bien! je vais le dire une fois pour toutes.

Pour obtenir ces expériences sur des corps inertes, sur des aiguilles, par exemple, il faut ne point craindre la fatigue; il faut dépenser ses forces sans regrets; il faut faire acte de volonté, non pas d'un instant, mais d'une volonté suivie, ferme, énergique; il faut enfin être MAGNÉTISEUR et non *magnétiste*, ou *endormeur* seulement. Aucun des hommes qui s'occupent de magnétisme à Paris n'a pu reproduire ces expériences, puisque pas un seul n'est venu les proclamer comme vraies. Ils sont donc bien peu forts. — Je les plains.

Tous mes élèves à Genève, et partout où j'en ai fait, ont répété *devant moi*, et *chez eux en leur particulier*, avec *des instruments à eux*, toutes les expériences annoncées.

Il est vrai que, dans un cours, je fais moins de phrases que de pratique; qu'après dix leçons, mes élèves connaissent et peuvent reproduire tous les phénomènes et toutes les expériences; qu'ils savent comment éviter les accidents, et les détruire s'ils se présentent; il est vrai qu'ils savent guérir presque toutes les maladies.

Mais il ne faut pas que ce que je dis ici soit pris pour des reproches; non, ce sont seulement des réflexions qui me sont suggérées par les faits.

Je suis, du reste, persuadé que, parmi les membres de la Société Magnétique de Paris, il y en a beaucoup qui sont vraiment des magnétiseurs sérieux. Peut-être s'occupent-ils trop de choses peu utiles, et pas assez de ce qui pourrait faire progresser le magnétisme.

Sur ces entrefaites, le comte de Seyssel, gentilhomme sarde, avec lequel j'étais lié d'une étroite amitié, passa par Paris, en se rendant à Bruxelles, pour le service du roi *Charles-Albert*, dont il

était un des vrais amis. Il me proposa de l'accompagner pour guérir, par le magnétisme, la surdité dont il était atteint. J'étais tellement irrité, dégoûté de la tournure qu'avait prise l'affaire de mes expériences à l'Académie, que j'acceptai avec d'autant plus de plaisir que j'aimais beaucoup le comte.

J'allai donc le retrouver à Bruxelles, quelques jours après son passage à Paris, et j'entrepris sa guérison.

J'obtins d'abord une grande amélioration, quoique cette surdité eût été causée par le bruit du canon, — M. de Seyssel était officier d'artillerie. — Aussi, après quinze jours d'un traitement suivi, nous avions tout lieu d'espérer une guérison complète, lorsqu'il survint une circonstance fâcheuse sous tous les rapports.

Le comte de Seyssel venait de conclure à grand'peine un emprunt particulier pour le roi Charles-Albert, tout était arrêté et décidé; les signatures seules étaient à donner, lorsque les banquiers d'Anvers, qui traitaient l'affaire, se dédirent et demandèrent d'autres conditions inadmissibles.

C'était la deuxième fois, en dix ans, que je

voyais à Bruxelles une grande affaire conclue et manquée. Si j'avais été un homme d'argent, cela m'en aurait dégoûté à tout jamais.

Le comte de Seyssel, l'homme *loyal* s'il en fût jamais, le plus rempli d'honneur et de délicatesse, fut tellement révolté de ce manque de parole et de bonne foi, que la colère qu'il en ressentit lui fit monter le sang à la tête, et provoqua une congestion qui demanda tous mes soins pour en atténuer les effets principaux; malheureusement les organes de l'ouïe furent atteints. Lorsque M. de Seyssel fut hors de danger, la surdité était revenue plus intense qu'auparavant, et, malgré des magnétisations énergiques, elle se maintint sans que je pusse la vaincre.

Pendant que j'étais à Bruxelles, j'avais revu Jobard. Par son influence douce et gaie, il m'avait calmé au sujet des corps savants, en me démontrant, avec sa sagacité ordinaire, que de tout temps ils ont agi pour tout et pour tous de la même manière.

L'Académie n'avait-elle pas, en 1838, nommé une Commission pour examiner les expériences de Mlle Pigeaire?

Les académiciens n'avaient-ils pas assisté of-

ficieusement à ces expériences, n'avaient-ils pas pour la plupart signé les procès-verbaux qui avaient constaté la lucidité remarquable de cette jeune enfant?

Et cependant qu'en était-il résulté? une fin de non-recevoir. La Commission avait prétexté à propos du bandeau, des exigences qui ne pouvaient être acceptées par M. Pigeaire, puisqu'elles semblaient mettre en question sa loyauté, son honneur.

Malheureusement, M. Pigeaire n'était point magnétiseur, c'est-à-dire qu'il n'était pas praticien, mais seulement *magnétiste* (ce nom n'était pas encore inventé, mais il exprime très-bien la différence qui existe entre les deux).

Par conséquent, il ne savait pas, ou ne voulait pas savoir, que les corps opaques, intermédiaires entre le somnambule et l'objet indiqué comme expérience, ne doivent pas être appliqués sur les yeux du somnambule, parce que, en faisant monter le sang à la tête, ils peuvent contrarier la lucidité, qui tient autant à l'état physique du sujet qu'à son état psychologique, — mais que les corps opaques qui doivent inter-

cepter la vue sont bien plus rationnellement appliqués sur l'objet même qui doit être vu.

De cette manière, toutes les oppositions des corps savants seraient tombées d'elles-mêmes, et aujourd'hui, nous aurions la lucidité acceptée dans le somnambulisme. Mais n'importe, cela viendra en son temps, et peut-être alors le magnétisme, d'abord présenté avec ses phénomènes physiques, qu'on peut toucher au doigt, et ses propriétés curatives, fera accepter la lucidité somnambulique, qui n'est, après tout, qu'une de ses phases.

Je revins à Paris, et continuai à magnétiser avec succès un grand nombre de malades, de sourds et muets, etc., etc., particulièrement un jeune homme nommé *Sénégas*, que j'étais parvenu à faire entendre et parler comme tout le monde. A ce propos, M. le général comte de Rumigny, aide de camp du roi Louis-Philippe, qui connaissait le père de ce jeune homme pour l'avoir eu en qualité de capitaine dans le régiment qu'il commandait lorsqu'il était colonel, écrivit à ce dernier afin d'avoir des renseignements exacts sur l'état de son fils avant et après la magnétisation.

Ayant été satisfait des renseignements qu'il avait obtenus du père relativement à la surdité complète du fils, il me parla de la surdité du *prince de Joinville*, et décida celui-ci à essayer du magnétisme. Jour fut pris pour me rencontrer avec le prince chez le général au Palais-Royal; mais, ce jour-là, le prince fut obligé d'aller voir M. *Vatout*, qui était malade.

D'autres rendez-vous me furent assignés; mais, par suite d'une influence occulte, venant de *Madame Adélaïde*, ces préliminaires devinrent infructueux, et il fallut renoncer à essayer du magnétisme sur le prince.

CHAPITRE III

SOMMAIRE. — De l'extase sous l'influence de la musique.— Ablation d'un sein. — Phthisie. — Les *Indiens Peaux-Rouges*. — Une paralytique dansant pendant son sommeil magnétique. — Magnétisation contagieuse. — Réflexions. — Fait remarquable d'attraction. — Accident, folie.

Je présentais en ce moment l'extase magnétique et l'extase sous l'influence de la musique; les résultats étaient des plus étonnants et des plus satisfaisants, aussi le public de mes séances en sortait-il vivement impressionné.

J'expérimentais sur trois ou quatre jeunes filles à la fois, qui toutes présentaient des effets différents.

La réalité de cet état ne pouvait être mise en doute; je la constatais par des bougies enflammées que j'approchais des yeux tout grands ouverts, et dont la pupille ne se contractait pas à l'approche de la lumière.

Mme Lefébure présentait une extase religieuse des plus expressives; elle se dressait sur la pointe des orteils, le corps renversé en arrière, dans une pose suave, les bras étendus, la tête penchée, la face tournée vers le ciel, les yeux ouverts et fixes; le visage transformé exprimant la béatitude la plus complète.

Elle restait pendant cinq et dix minutes dans cette position, sans faire un mouvement, et semblait une statue exprimant le bonheur divin.

Mélanie, dont la figure chiffonnée et mutine avait pour caractère ordinaire la gaîté et l'insouciance de la grisette du quartier latin, tombait dans un état d'extase douloureux; et là, à genoux, les yeux ouverts, laissant échapper des larmes qui inondaient son visage, elle semblait une Madeleine repentante, demandant grâce et priant avec ferveur; ses lèvres murmuraient par intervalles des mots sans suite, et tout son corps exprimait, par l'humilité de sa pose, le repentir et le regret en même temps; parfois aussi son visage s'illuminait du bonheur d'une âme pardonnée.

Louise Courteille, cette jeune fille que j'avais guérie en quarante jours de l'épilepsie, devenait

d'une beauté raphaélique; sa figure changeait à chaque minute, tout en conservant cette expression de bonheur pour laquelle il n'y a pas de nom; ses grands yeux bleus ouverts semblaient voir face à face la divinité, on ne pouvait exprimer d'aucune autre manière ce qui se répandait en elle. Son regard, ses poses gracieuses, ses ondulations si voluptueuses, mais si décentes cependant, changeaient à chaque minute, selon les sensations intérieures ainsi reflétées au dehors.

Eugène tombait renversé sur le dossier de son fauteuil et les bras étendus, les yeux ouverts exprimant le bonheur; il restait ainsi et devenait ensuite cataleptique de tout le corps.

Si, tout à coup, la musique sérieuse, sentimentale ou religieuse changeait, si une polka ou une valse se faisait entendre, Mme Lefébure tombait anéantie sur le tapis et dans l'immobilité de la mort.

Mélanie, la rieuse fille de la Chaumière et du Prado, tombait dans des convulsions effrayantes.

Louise, gentille enfant qui n'avait jamais dansé, qui n'avait jamais vu un bal, s'élançait et se balançait dans les poses les plus hasardées, que les Mogador et les Pomaré auraient en-

viées. Rien n'était plus séduisant, plus voluptueux que les poses de cette jeune fille sous l'influence de la musique.

Eugène glissait sur le tapis et devenait un vrai cadavre, raide et froid comme la mort.

Quand je faisais interrompre la musique, il me fallait, pour éviter des accidents, faire un de ces tours de force, d'adresse et de promptitude qui peuvent à peine se concevoir.

Il me fallait simultanément toucher ces quatre corps, les recevoir et les déposer sur leurs siéges; puis je revenais séparément à chacun d'eux; je calmais l'état nerveux chez Mélanie pour faire cesser les convulsions; je ramenais sur terre Mme Lefébure, dont l'âme quittait presque le corps pour s'envoler vers les cieux; chez Louise, il me fallait calmer l'exaltation des sens; chez Eugène, j'avais à ramener la chaleur, le mouvement et la vie, car c'était lui qui se trouvait le plus affecté. Et tout cela, je le répète, devait être fait en quelques secondes, pour éviter qu'un des sujets souffrît un seul instant.

Malgré les fatigues que j'éprouvais de ces séances, je n'en étais pas moins le lendemain bien disposé à calmer les souffrances atroces

d'un cancer à la matrice sur Mme ***, qui m'avait été recommandée par le général de Rumigny; je n'en facilitais pas moins l'ablation d'un sein cancéreux, par le docteur Blandin, sur Mme Margaritis, qui, magnétisée sans sommeil, éprouva à peine une sensation douloureuse pendant l'opération, et qui se trouva parfaitement calme ensuite.

Car j'avais, à cette époque, des malades par-dessus la tête, malades de tout genre, et que cependant je guérissais pour la plupart; les uns d'inflammation de la moelle épinière, les autres d'hystérie, de paralysie, de surdité, de cécité, d'épilepsie, d'hypocondrie; ceux-ci de maladie de vessie, de prostate, de matrice, d'hypertrophie du cœur, du foie, etc.; ceux-là de fièvres cérébrales, scarlatines, de folie, de petite-vérole, de tumeurs au foie, aux intestins, à l'estomac, enfin, de phthisies, de gastralgies, de gastrites, de névralgies, etc., etc. Quelques-unes des relations de ces maladies ont trouvé leur place dans l'*Art de magnétiser*.

En voici cependant une dont je n'ai point parlé : Mme X***, jeune veuve, était considérée comme un cas désespéré par les médecins les

plus distingués de Paris, tels que Chomel, Rayer, Velpeau, Marjolin, Louis, Fouquier, qui annonçaient sa mort à quelques semaines de là; elle était atteinte d'une maladie de poitrine. Le poumon droit avait des cavités, des tubercules, des abcès dont le pus sortait avec abondance, et suffoquait la malade quand les forces lui manquaient pour expulser au dehors toutes ces matières; ce poumon ne fonctionnait plus et il était réduit à sa plus simple expression. Le gauche était atteint aussi, mais cependant il n'était pas aussi endommagé; la malade crachait le sang journellement et en grande abondance; on la tenait confinée dans deux chambres où l'on maintenait toujours une température égale. Cependant les médecins, désespérant entièrement de sa guérison, avaient ordonné qu'on la transportât en Italie, afin qu'elle ne mourût pas dans leurs mains. Car c'est ainsi que ces messieurs agissent d'habitude, que leur importe que le malade meure, si ce n'est pas sous leurs yeux!

On transporta Mme X*** dans une chaise de poste préparée de telle sorte que la malade fût entièrement étendue comme dans son lit; sa

femme de chambre à côté d'elle, et un domestique sur le siége.

A la fin de la première journée, Mme X*** fut prise, dans l'hôtel où elle s'était arrêtée, de vomissements de sang si violents, si abondants, que la femme de chambre et le domestique effrayés, décidèrent de ne pas aller plus loin et de retourner le lendemain vers Paris.

J'avais magnétisé plusieurs fois la malade, et toujours je l'avais soulagée. Aussi avait-elle ordonné à sa femme de chambre de m'envoyer chercher aussitôt de retour.

On la descendit de voiture évanouie, on la porta dans son appartement, on l'étendit sur un canapé. Lorsque j'arrivai elle était encore sans connaissance, je fis des insufflations chaudes sur le cœur et sur le cerveau; et son médecin habituel, qu'on avait été prévenir aussi, arriva au moment où elle revenait à elle. Un vomissement de sang se présenta de nouveau, et Mme X*** s'évanouit encore. Je recommençai les insufflations, elle revint à elle; pendant ce temps, la femme de chambre nous instruisait de tout ce s'était passé depuis le départ. Mme X*** avait été calme d'abord, puis elle avait beaucoup

pleuré, en disant qu'elle ne reverrait ni son enfant ni sa mère; elle avait eu des défaillances et n'avait pu prendre qu'un peu de bouillon à un relai.

Le médecin voulut lui faire prendre une potion; il s'aperçut alors avec effroi que les bras étaient entièrement paralysés, ainsi que les jambes qui étaient froides et inertes.

Le père et la mère, qu'on avait prévenus, arrivèrent en ce moment avec le jeune enfant. La figure de la malade s'éclaira d'un sourire de bonheur; mais il fallut soutenir l'enfant près d'elle, pour qu'elle pût l'embrasser.

On la transporta dans son lit, ce qui lui occasionna un nouvel évanouissement, pendant lequel le sang s'échappait de ses lèvres.

Je passai la nuit à la magnétiser; je provoquai un grand engourdissement, puis du calme; elle s'endormit pendant que j'avais posé ma main sur l'épigastre, où je la maintins durant tout le temps du sommeil.

Puis au réveil, au bout de deux heures, je recommençai les passes et les insufflations.

La journée se passa sans vomissements de sang et sans évanouissements, mais il y eut à

chaque instant des défaillances que je faisais cesser aussitôt, et qui annonçaient une faiblesse extrême; la malade avait plusieurs fois voulu parler, mais elle ne l'avait pu, sa voix ne sortait pas du gosier.

Les quatre membres étaient toujours paralysés et insensibles; le père s'en était assuré en lui pinçant les bras et les jambes. Les parents voulaient réunir tous les médecins qui avaient été appelés déjà en consultation. La malade s'y refusa par signes; le soir elle put dire quelques mots à sa mère, mais si bas, qu'à peine celle-ci put l'entendre. Cependant elle comprit que sa fille ne voulait point d'autres médecins que le docteur Norbert et moi, dont elle réclamait les soins.

Je la quittai vers deux heures du matin, la laissant calme et endormie, le médecin resta près d'elle au cas qu'il survînt un accident; quand elle se réveilla, à 6 heures à peu près, elle ne voulut boire que de l'eau magnétisée, comme elle l'avait fait la veille.

Lorsque je revins le matin, vers dix heures, je la magnétisai pendant deux heures, je provoquai de la somnolence, je fis beaucoup d'insuf-

flations chaudes sur le cœur, les deux poumons et l'estomac, puis des passes et une légère friction sur les bras, et j'eus le plaisir de dégager un peu les mains et les doigts ; la malade était moins oppressée, elle respirait moins difficilement, moins douloureusement.

La magnétisation du soir, faite de la même manière, lui procura un sommeil de huit heures, aussi le matin elle put mouvoir un peu ses bras. Il n'y avait plus de crachements de sang, et elle sentait, en quelque sorte, à chaque insufflation, une chaleur douce pénétrer dans les poumons, qui la soulageait et la faisait expectorer sans souffrance.

J'ajoutai un léger massage sur les bras, puis je m'occupai des cuisses et des jambes. Après quatre jours de passes, de massages, d'insufflations, la malade put commencer à se servir de ses mains, et remuer un peu ses jambes dans son lit.

La sensibilité était aussi revenue dans les membres. Après huit jours, la paralysie avait entièrement disparu, et, bien certainement, il y avait une amélioration sensible et appréciable

dans l'état des poumons, mais nous étions bien loin encore d'une guérison.

Le médecin, qui venait chaque jour sans ordonner aucun médicament, constatait cependant l'amélioration, et m'encourageait à continuer mes magnétisations en voyant leurs résultats.

Enfin, après trois mois d'efforts et de persévérance, le médecin constata qu'il n'y avait plus de tubercules ni de cavités au poumon gauche, et il déclara qu'il considérait le poumon droit comme presque entièrement cicatrisé, et fonctionnant un peu.

Il y avait encore, de temps en temps, une légère douleur derrière l'omoplate, mais elle diminuait et ne se faisait réellement sentir que lorsque Mme X*** se fatiguait en s'occupant.

Après six mois d'un traitement régulier et suivi, Mme X*** fut radicalement guérie, à tel point, qu'aujourd'hui en 1866, elle vit encore et sans s'être jamais ressentie de cette maladie de poitrine.

Quelque temps auparavant, j'avais été mis en rapport avec les *Indiens Peaux-Rouges* des Montagnes-Rocheuses qui se trouvaient alors à Paris.

Il s'agissait d'un cancer; et l'une de mes malades, dans son somnambulisme, avait indiqué que les Indiens avaient en leur possession les moyens de guérir cette horrible maladie.

J'avais été les trouver. Les deux chefs, *Manguados* et *Dicon*, m'avaient confirmé cette assertion et consenti à faire la tisane et la pommade ou les cataplasmes indiqués, s'ils pouvaient trouver les herbes nécessaires.

Je les conduisis au Jardin des Plantes, après m'être assuré, près du comte de Mirbel et près de M. Geoffroy-Saint-Hilaire, que toutes les plantes que je désirerais seraient mises à ma disposition.

Les sauvages cherchèrent, trouvèrent et ne se vantèrent pas; mais je raconte cela dans l'*Art de Magnétiser*. Les plantes cultivées dans les serres n'avaient pas les vertus qu'elles acquièrent sous le soleil de l'autre monde; les résultats ne furent donc point une guérison. Mais j'avais gagné la considération et l'amitié des sauvages, qui me regardaient sinon comme un dieu, du moins comme un être bien supérieur à tous leurs médecins sorciers.

En effet, j'avais magnétisé plusieurs sauva-

ges, sur lesquels j'avais produit le sommeil et l'insensibilité, et leur esprit, à tous, avait été vivement frappé par des effets de somnambulisme, d'extase, que j'avais obtenus sur l'aîné des fils du chef Manguados, qui était bien, ainsi que son père, tout ce qu'on peut voir de plus beau pour les formes du corps, pour la noblesse et la grâce de la figure.

Chaque mouvement dénotait chez ces deux hommes la pureté de race et la grandeur des sentiments. Jamais je n'ai vu à personne la noblesse et la dignité avec lesquelles Manguados donnait congé à ses visiteurs; cela est si vrai que, dans une audience royale de Louis-Philippe, ce fut lui, pauvre chef indien, qui donna congé au roi des Français, et cela d'un geste si majestueux, que roi, reine et courtisans, reconnaissant tacitement son ascendant, avaient obéi à ce signe de commandement.

On s'était beaucoup occupé d'eux à Paris, pendant qu'ils donnaient, dans la salle Bonne-Nouvelle, des espèces de représentations auxquelles les avaient condamnés leur cornac, un nommé *Catelin*, Américain, qui, nous le disons hardiment, n'était qu'un misérable coquin. Il

avait entraîné ces malheureux en Europe par de vains prétextes, puis il les exploita sous tous les rapports et les abandonna ensuite, à Londres, dans la misère la plus profonde.

Ils m'avaient intéressé par leur position toute précaire, et par les récits curieux qu'ils me faisaient sur leurs mœurs, leurs habitudes, leurs manières de vivre, leur pays, etc. Manguados, le chef, et son fils, étaient les seuls qui parlassent un peu l'anglais; ils l'avaient appris dans leurs rapports avec les Américains pour les transactions commerciales de la tribu.

Je les conduisis tous un soir chez *Adolphe Adam*, qui m'en avait prié. Ils étaient treize, sans compter un enfant de deux mois, né en Europe, et deux garçons de quatre à cinq ans. Il y avait aussi une seule femme, qui était bien tout ce qu'on peut voir de plus laid au monde, quoique les deux enfants de quatre à cinq ans, qui lui appartenaient, fussent, eux, vraiment beaux.

Quand nous arrivâmes, il y avait dans les salons d'Adam à peu près une cinquantaine de personnes, pour la plupart des artistes, des littérateurs, des peintres. On avait placé, pour les

Indiens, des siéges en face des invités; les sauvages allèrent s'y asseoir. Ils étaient entièrement nus, sauf une espèce de pagne très-court.

Sur mon invitation, ils avaient quitté leur couverture, excepté Manguados, qui se drapait dedans comme dans un manteau royal. Sa coiffure consistait en un diadème de plumes de deux pieds de haut, et de couleurs brillantes et diverses. Fier et beau comme toujours, rien n'était noble, digne, comme le geste qu'il adressa à l'assemblée, en manière de salut, avant de s'asseoir.

Dicon, le second chef, qui avait bien moins d'importance que Manguados, était coiffé d'une tête d'ours, dont la peau entière lui servait de manteau.

Je m'étais éloigné un instant de Manguados pour serrer la main d'Adam; le chef me fit un signe d'appel pour me prier de lui présenter le maître et la maîtresse de la maison.

Quand il reconnut Adolphe Adam, qu'il avait déjà entendu au piano dans un salon où j'avais conduit mes sauvages, sa figure rayonna de plaisir; cette expression grandit encore lorsqu'il reconnut *Chérie Couraud*, qu'il avait également

entendue. Après lui avoir serré la main, il la conduisit au piano et la pria de chanter. Alors cette charmante artiste, que le public a applaudie depuis au Théâtre-Lyrique, fondé par Adolphe Adam, fit entendre sa belle voix dans un air mélancolique, car c'était surtout dans le rythme grave que les Indiens aimaient la musique, et je vis des larmes sortir des yeux de plusiéurs d'entre eux à l'audition de certains morceaux de Schubert.

Manguados chanta ensuite, ou plutôt fredonna un air indien, qu'Adam lui fit répéter afin de bien le saisir, qu'il lui joua après, et que, plus tard, il introduisit dans un opéra ou un ballet avec diverses variations, mais en conservant le rythme original.

C'était un air lent, tantôt en sourdine, tantôt avec des intonations accentuées, qui avait un certain charme.

Je conduisis ces mêmes sauvages à l'Opéra; j'avais demandé, à cet effet, deux loges au directeur, qui s'était fait un plaisir de me les envoyer pour la représentation *suivante*, afin d'avoir le temps de faire connaître que les Indiens y viendraient. En effet, chacun voulut voir l'effet

que produirait le spectacle sur ces hommes primitifs, et la salle fut comble.

Le théâtre étonna beaucoup les Indiens, le public aussi; toutes ces femmes brillantes de diamants, de pierres précieuses, de toilettes splendides, le corsage à demi découvert; toutes ces têtes d'hommes, tous ces yeux intelligents, curieux, tournés vers les sauvages, les impressionnaient vivement. Cependant, ils ne laissèrent point voir ce qui se passait en eux. L'opéra ne les intéressa que médiocrement, ne pouvant rien y comprendre. Cependant, ils avaient beaucoup admiré ce puissant orchestre, cette harmonie bruyante, éclatante, dont ils n'avaient aucune idée.

Le ballet les enthousiasma. Le sang-froid indien, ce décorum dont ils se couvrent toujours, disparut devant les danses de toutes ces femmes, qui, par leurs regards, avaient l'air de s'adresser à eux.

Les *ohc*, les *ohac*, etc., et tous ces sons gutturaux, qui sont une partie de leur langage, sortaient malgré eux de leur poitrine. Leur enthousiasme était au comble; ils se levaient, ils se parlaient, ils me prenaient les mains; la joie

animait leur visage; toutes les passions éclataient dans leurs yeux; ce n'étaient plus des hommes, c'étaient ces démons à peau rouge, comme certains romanciers les représentent, s'animant, se grisant à la danse du scalp, autour du poteau de tortures; c'étaient ces hommes de sang que rien n'arrête, et qui ne reculent jamais pour assouvir leurs passions. Il n'aurait pas fallu leur proposer de sauter sur la scène, ils l'auraient fait de leurs loges, et je ne sais, en vérité, ce qui se serait passé, car ils étaient dans un état où je ne les avais jamais vus.

Le public aussi s'était animé; il avait ressenti une commotion électrique; et les femmes comme les hommes, les loges comme le parterre, s'étaient levés, et tous applaudissaient avec une intensité surexcitée jusqu'à son dernier paroxysme : les applaudissements éclataient de toutes parts; de la scène même il en partait. Des bouquets étaient lancés par des mains de femmes, et parvenaient aux sauvages par la main des hommes près desquels ils tombaient. C'était un enthousiasme effrayant, car il y avait du délire partout. Le spectacle était dans la salle, dans les loges, dans

le parterre; sur la scène même il suivait l'impulsion de la salle; et les danseuses, un pied en l'air, présentaient leurs couronnes, leurs guirlandes, et restaient là regardant, applaudissant.

Un seul homme était resté calme, — en apparence du moins; — Manguados s'était levé, mais pas une fibre de son visage n'avait remué; cependant il m'avait serré la main avec force un instant, et m'avait dit un mot que je ne compris pas.

Pendant l'entr'acte, il fallut tout le calme majestueux, toute l'autorité du chef pour maintenir, non-seulement les Indiens, mais je dirai même le public, dont l'élan s'arrêta pour admirer ce regard ferme et dominateur.

Manguados, et son fils de dix-huit ans, étaient si beaux, si éminemment distingués, les sentiments les plus nobles étaient si bien peints dans tous les traits de leurs visages, leurs corps étaient si bien formés, si souples, si gracieux, si forts; c'était si bien l'idéal de la sculpture, qu'ils firent des passions. Je ne puis dire la quantité de billets charmants qui leur étaient adressés par de jeunes et jolies femmes du grand monde; car les femmes galantes s'y prenaient autrement.

Manguados, et même son fils, me remettaient tous ces billets, Manguados en riant; mais son bel Adonis de fils, jeune et ardent, né sous ce ciel qui brûle, eut plus d'une aventure qu'il me confia.

Sur leur demande, je les conduisis tous au Jardin des Plantes; car les deux chefs seulement, Manguados et Dicon, y étaient venus lors de la recherche pour les plantes et les herbes nécessaires à la guérison du cancer dont j'ai parlé.

J'avais prévenu M. de Mirbel, afin de pouvoir leur montrer le cabinet d'histoire naturelle. Ils s'extasièrent sur le squelette d'une énorme baleine qui remplit presque entièrement une salle. Puis, un des professeurs, qui se trouvait présent, leur fit quelques expériences de chimie et de physique, qui les étonnèrent et les captivèrent beaucoup, surtout les effets de la foudre qui, avec le bruit du tonnerre, venait frapper, en y mettant le feu, de petites maisons préparées à cet effet.

Les serpents les étonnèrent fort, lorsque, passant dans l'espèce de couloir pratiqué entre les différentes grilles, un des gardiens prit un immense *boa*, presque gros comme la cuisse, et l'en-

roula autour de son corps et de son bras. Tous alors se sauvèrent avec frayeur. Le chef seul, Manguados, resta, et me dit, aussitôt sorti, que cependant il avait eu bien peur, car il connaissait ce genre d'ennemis.

Plus loin, nous eûmes à constater un effet contraire et des plus curieux pour des Européens; les ours, dans leurs fosses, manifestèrent une frayeur extraordinaire à l'approche des sauvages, flairant les peaux dont ils étaient couverts. Ces animaux, à leur vue, cherchaient tous les moyens de se cacher, et se mettaient dans les coins en tournant le dos.

On nous fit voir ensuite de petits lionceaux à peine gros comme des chiens caniches; nous étions tous entrés dans la cour où ils étaient, quand tout à coup deux de ces petits lions s'élancèrent sur les deux jeunes enfants, qui, heureusement, furent promptement enlevés en l'air par des Indiens.

Le jeune garçon de douze ans, sans s'effrayer, avait bandé son arc et s'était jeté en avant pour empêcher les lionceaux d'approcher de ses petits frères.

Dans des promenades que nous fîmes au bois

de Boulogne, rien n'était plus étonnant que de voir les Indiens, en descendant de voiture, se jeter dans les fourrés, et, une demi-heure après, reparaître chacun par le passage par lequel il était entré, puis ils lançaient des flèches à une hauteur et à une distance prodigieuse, en leur faisant décrire une parabole; toutes tombaient dans un espace de trois pieds.

Ils étaient d'une souplesse et d'une adresse vraiment étonnantes, et me rappelaient ces romans de Cooper, où l'on trouve de leurs mœurs une peinture tellement exacte, qu'elle m'aida beaucoup à devenir l'ami de ces Indiens, qui étaient véritablement des plus intéressants.

Louis-Philippe, après les avoir reçus en audience, avait donné de grandes médailles en or aux deux chefs et en argent aux autres. La reine d'Angleterre Victoria en avait fait autant, ainsi que Léopold, roi des Belges, mais personne n'avait songé à la position de ces malheureux à la merci d'un être essentiellement cupide, et qui les exploitait avec d'autant plus de facilité, que les Indiens n'avaient d'abord aucune connaissance de la vie européenne.

Gudin, notre excellent peintre de marine,

s'était occupé de fixer sur la toile les traits de tous ces sauvages, il avait donné au chef un portrait qu'il avait fait de lui, et dont il était très-fier.

Je les conduisis au cirque, mais ils furent peu impressionnés des exercices d'équitation, eux les premiers écuyers du monde entier.

Au moment de quitter Paris, je leur remis mon portrait au daguerréotype, et le chef m'écrivit une lettre que je possède encore, et dont voici la copie.

« Kind Friend,

« You have been as a brother to us while in « Paris, and we hope the Great Spirit will let « you enjoy many bright and happy days is the « sincere wish of your friend. »

« MANGUADOS

« A Chippeway chief of North America. »
Paris, December 13th 1845.

To M. Lafontaine.
Paris.

Traduction.

Cher ami,

Vous avez été pour nous comme un frère pen-

dant notre séjour à Paris, et nous espérons que le *Grand-Esprit* vous accordera de longs et heureux jours, c'est le vœu sincère de votre ami,

MANGUADOS

un des chefs Chippeways de l'Amérique du Nord.

Paris, ce 13 Décembre 1845.
A M. Lafontaine. Paris.

Un autre, nommé Se-Segon, m'avait fait un dessin primitif d'un Indien dans une barque, piquant, avec un trident, un poisson presque aussi gros que la barque.

Ils partirent enfin après m'avoir promis les plantes vertes et sèches qui m'étaient nécessaires pour guérir les cancers; ils devaient même me faire les tisanes et les onguents, mais malheureusement je ne reçus rien.

Je ne m'en étonnai pas; ils furent si malheureux par la suite, ils tombèrent, à Londres, dans une misère si profonde, qu'ils durent avoir peu de loisir pour se rappeler cette promesse.

Après avoir été conduits à Bruxelles, ville dans laquelle l'un des leurs était mort à l'hôpital, un second mourut à Londres, où ils furent

ramenés par le misérable Catelin, et abandonnés sans argent, sans ressource, sans un ami.

Le chef, dans sa détresse, pensa à son ami Lafontaine, en revoyant ma photographie que je lui avais donnée à son départ, seul souvenir qui lui restât, car les présents que d'autres personnes avaient faits à lui et à ses compagnons, bracelets d'or, d'argent, coupes, etc., hélas tout était fondu par le besoin; mon seul portrait, qui n'avait aucune valeur, fut leur ressource, leur salut.

Le chef m'écrivit pour m'exposer leur misère, je reçus la lettre un jour où je donnais une séance.

Je lus la lettre à l'assemblée, je peignis ces pauvres Indiens éloignés de leur pays sans ressources, sans personne au monde et dans l'impossibilité de retourner chez eux.

Adolphe Adam, l'homme au cœur d'artiste et généreux, était là. Il prit son chapeau, jeta dedans une pièce de vingt francs, et le présenta à tous les spectateurs; le nombre n'en était pas grand, car c'était dans mon pauvre petit salon, qui contenait une centaine de personnes au plus.

Mais chacun fit son devoir, chacun suivit

l'élan de son cœur, et Adolphe Adam recueillit *500* francs que nous pûmes envoyer, dès le lendemain, à nos pauvres protégés.

J'y ajoutai une lettre pour lord *Stanhope*, que j'avais connu à Londres, et qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'intérêt; je le pressais de leur venir en aide, je savais que c'était le rendre heureux que de le mettre à même de soulager des misères.

Aussitôt ma lettre reçue, lord Stanhope se rendit lui-même au triste logement que les Indiens occupaient dans la Cité. Il leur remit l'argent que je lui avais adressé; il paya leur passage sur un bâtiment, les fit embarquer, et leur donna encore de l'argent pour qu'ils pussent regagner leurs montagnes.

J'ai toujours attendu depuis les simples qu'ils m'avaient promises pour guérir les cancers, mais rien n'est venu, et je n'ai plus entendu parler d'eux.

Je l'ai regretté bien souvent, mais j'attribue cette circonstance plutôt à l'impossibilité de me donner de leurs nouvelles qu'à un sentiment d'ingratitude. Quelle difficulté, en effet, n'y avait-il pas pour eux, une fois rentrés dans leurs mon-

tagnes, à me faire parvenir quoi que ce soit, même une lettre.

Je l'ai regretté pour les malades abandonnés des médecins, qui n'ont aucun moyen de guérir ni même d'atténuer cette horrible maladie. Je l'ai regretté, car peut-être j'aurais pu guérir avec ces simples.

J'ai connu des médecins français, hommes consciencieux et de talent, qui avaient pratiqué la médecine pendant trente ans à la Nouvelle-Orléans, et qui m'ont affirmé qu'ils avaient vu de vieilles négresses guérir, en huit ou dix jours, des cancers au sein et même à l'intérieur de la matrice, pour lesquels eux, médecins, n'avaient aucun moyen, aucun médicament, et qu'ils avaient considérés comme incurables.

Pourquoi donc ces hommes de science, en remarquant de pareilles cures, n'ont-ils pas fait tout leur possible, et plus encore, pour connaître ces herbes douées d'une si grande puissance? Pourquoi donc n'ont-ils pas rapporté l'herbe qu'on mâche, qu'on applique sur la morsure du serpent, et qui la guérit presque instantanément? Elle est généralement connue dans ces pays, ainsi que le moyen de s'en servir. Les

Indiens et les nègres ne font de celle-ci qu'un tout petit mystère qu'ils dévoilent facilement.

Dans l'hiver de 1846, la comtesse d'A..., l'une de mes malades, jeune femme grande et belle, paralysée accidentellement des deux jambes, avait réuni dans son salon plusieurs personnes, parmi lesquelles on remarquait le général *Jomini* et sa femme, notre grand sculpteur *Pradier*, M. *Davezier*, colonel du 1er régiment de carabiniers, *Adolphe Adam*, l'auteur du *Chalet*, Mlle *Chérie Couraud*, devenue Mme *Adam*, *Paul de Lacroix*, connu sous le pseudonyme du *bibliophile Jacob*, et beaucoup d'autres notabilités scientifiques et littéraires.

Il s'agissait de danser et de voir du magnétisme; je fis, avec succès, quelques expériences sur les deux somnambules que j'avais alors, et avec lesquels je donnais, tous les mardis, une séance gratuite chez moi, rue Neuve-des-Mathurins; l'un était Eugène, jeune homme qui m'avait suivi en Angleterre, et sur lequel j'obtenais une catalepsie et une insensibilité entières, au point qu'il avait soutenu, à Caen, dans le cabinet de physique de l'Académie, les secousses électriques les plus fortes d'une grande

machine allemande à roue dentelée, et par lesquelles le docteur Lebidois était renversé sans connaissance sur le parquet.

L'autre était Louise, jeune fille épileptique, laquelle, avant d'être magnétisée, avait tous les jours des crises qui duraient cinq heures, dont je l'avais guérie en six semaines, et pour lesquelles la médecine avait été impuissante; le docteur Duverger avait traité sans succès cette jeune fille pendant toute une année à l'hôpital Saint-Louis, dans son service, salle Saint-Jean.

Toutes les expériences d'insensibilité, d'attraction, de catalepsie et d'extase étonnèrent beaucoup, car, parmi les assistants, il s'en trouvait de fort incrédules, puis on se mit à danser, et, pendant ce temps, la maîtresse de la maison, clouée sur son fauteuil par la paralysie, encourageait son monde, tout en se dépitant de ne pouvoir partager un plaisir qu'elle aimait avec passion, mais la paralysie était telle que Madame d'A... ne pouvait faire faire aucun mouvement à ses jambes qui restaient entièrement inertes.

D'un coin du salon j'observai son visage attristé; je m'approchai d'elle et lui proposai

une polka; sa physionomie prit une teinte plus sombre, et Mme d'A... me dit : « Vous êtes cruel, Monsieur. » — « Mais non, Madame, et si vous voulez me permettre de vous endormir, vous pourrez danser une polka, je vous le promets, et même plusieurs si vous le désirez. » Son visage s'illumina de plaisir. — Elle me tendit les mains, je fixai mon regard sur ses yeux, et, quelques minutes après, elle était plongée dans un sommeil profond, puis le somnambulisme se déclara. Je fis quelques passes et je lui ordonnai de se lever, ce qu'elle fit d'un bond.

— « Vous pouvez danser, lui dis-je, prenez un cavalier. » — Le vicomte de *Saint-Léger* était près d'elle; il lui offrit la main, elle marcha en s'appuyant sur son bras; — la danse s'était arrêtée, tous les regards étaient fixés sur Mme d'A... et exprimaient le plus vif étonnement.

Je priai Adolphe Adam de jouer une polka; j'avertis M. de Saint-Léger de partir dès les premières notes, et de soutenir fortement sa danseuse au moment où la musique cesserait. — A peine les premières notes se firent-elles entendre, que Mme d'A... entraîna son cavalier.

— Après deux ou trois tours de polka, sa figure devint rayonnante de plaisir, en même temps qu'une stupéfaction profonde se peignait sur le visage de toutes les personnes présentes à la vue de cette femme, qui, éveillée, ne pouvait se soutenir debout, et qui, endormie, dansait avec la plus grande aisance.

J'interrompis la musique après quelques tours de polka, et faisant asseoir Mme d'A..., je la réveillai, tandis qu'elle était encore toute agitée par l'exercice qu'elle venait de prendre ; son étonnement fut à son comble, et dépassa bien certainement celui des spectateurs ; elle me remercia vivement de la jouissance passagère et inconsciente que je lui avais procurée, tout en regrettant de ne pouvoir se souvenir de ce qui s'était passé.

On la pria de se lever et de marcher; elle l'essaya, mais elle ne put même pas quitter son siége, ses jambes lui refusaient tout service.

Ce fut alors que Mlle Chérie Couraud me proposa de la magnétiser, me défiant d'y parvenir, en me disant que Ricard et plusieurs autres magnétiseurs n'avaient pu réussir à l'endormir.

J'acceptai ce défi; on plaça deux fauteuils, pour elle et pour moi, au milieu du salon; je réclamai le silence, et je commençai en lui prenant les pouces. — Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que Mlle Couraud était endormie, et, de plus, cataleptisée de tout le corps dans son fauteuil et ne pouvant faire aucun mouvement.

Pour obtenir ce résultat, j'avais fait des efforts si puissants, si continus, l'émission du fluide vital avait été chez moi si grande et si violente, j'étais si monté, si exalté, que j'avais dépassé le but.

En effet, plusieurs personnes se trouvaient magnétisées à mon insu. Ainsi, Mme d'A... s'était endormie, ce qui ne me surprit pas, car, ayant l'habitude d'être chaque jour magnétisée, il n'était pas étonnant qu'elle eût attiré à elle une partie du fluide que j'avais cherché à communiquer à Mlle Couraud; mais ce qui était vraiment surprenant, c'était l'effet produit sur le colonel Davezier, colosse de près de six pieds, qui, appuyé sur le chambranle d'une porte, ne pouvait s'en détacher, ni faire un mouvement de ses jambes, ni de ses bras, ni même parler; il semblait transformé en statue. Le même effet avait

été produit sur M. *Auguste Pecquet*, chef de bureau au ministère de la marine; il avait le dos collé à une console, dont il ne pouvait se séparer, et, comme le colonel, il était paralysé de tout le corps. De plus, mes deux somnambules, qui se trouvaient dans la salle à manger, dont la porte était cependant fermée, avaient, eux aussi, subi l'influence magnétique; le fluide les avait atteints et plongés dans le sommeil.

Que s'était-il donc passé pendant ces dix minutes? Etait-ce l'imagination exaltée de ces diverses personnes qui les avait jetées dans un état si singulier, si anormal?

Ce serait difficile à croire, car le colonel et M. Pecquet étaient incrédules, et m'avaient fait leur profession de foi à l'égard du magnétisme; puis, mes deux somnambules, qui étaient dans une salle voisine, à prendre le thé et à manger des gâteaux, avaient, selon toute probabilité, l'imagination fixée sur leur occupation gastronomique.

Je puis donc me prononcer négativement quant à l'imagination comme cause de ces effets.

Était-ce un effet de l'hypnotisme, dont le

nom n'était pas connu alors, mais dont je connaissais, moi, les effets depuis plusieurs années, qui aurait produit ces résultats si extraordinaires, en provoquant chez les individus même une accumulation de leur propre fluide sur les principaux centres nerveux de leur organisme?

Je ne le pense pas, car si cette supposition était admissible pour Mme d'A... et MM. Davezier et Pecquet, qui étaient dans le salon et qui regardaient avec attention, elle ne pouvait l'être pour les deux somnambules qui étaient dans une autre chambre, ignorant ce que l'on faisait au salon, et tout absorbés par une autre occupation.

Était-ce alors ma pensée, ma volonté qui avait étendu son influence sur toutes ces personnes?

Je puis répondre que je n'avais qu'une seule pensée, qu'une seule volonté, celle d'endormir une seule de ces six personnes, Mlle Couraud.

Ma pensée était tellement concentrée sur ce je voulais produire, que j'avais complétement oublié le lieu et les personnes présentes; je puis le *dire hardiment*, parce que ce fait m'est personnel et que je puis répondre de *moi-même.*

Ma réponse est donc négative quant à la volonté.

Ne serait-il pas plus raisonnable, plus logique, d'admettre que les effets produits simultanément sur ces six personnes, étaient le résultat de l'émission fluidique émanée de moi par ma volonté?

N'a-t-il pas été reconnu par les savants de tous les temps, que chaque corps humain est enveloppé d'une atmosphère propre et inhérente à lui-même, et que l'homme peut, par sa volonté, l'augmenter et la diriger sur tel ou tel corps?

Avicenne, savant médecin qui vivait au onzième siècle, dit : « L'homme peut agir non-seulement « sur son propre corps, mais aussi sur les corps « éloignés; il peut, en conséquence, les attirer, « les fasciner, les rendre malades ou les guérir. »

Ficin, qui écrivait en 1460, admet « qu'une « vapeur, qu'un certain esprit lancé par les rayons « des yeux ou autrement, peut fasciner, infec- « ter, affecter une personne qui est près de « vous. »

Van Helmont, l'un des médecins réformateurs les plus célèbres, disait en 1621 : « La volonté « est la première des puissances.

« L'âme est douée d'une force plastique qui, « lorsqu'elle a produit (au dehors) une subs-

« tance, lui imprime une force, et peut l'envoyer « au loin et la diriger par la volonté. »

Je pourrais citer encore à l'appui de mon opinion beaucoup d'autres savants, et parmi eux, les Cuvier, les Laplace; non-seulement tous ces hommes de science ont admis comme vrais les phénomènes du magnétisme vital; mais encore ils ont reconnu comme principe de tous ces effets, une seule et même cause sous des noms divers, tels que : *action de l'âme*, *esprit subtil*, *propriété salutaire*, *vapeur*, *fluide universel*, *fluide vital*, *fluide nerveux*, *fluide magnétique*, etc., cause unique diversement nommée, mais ayant les mêmes propriétés, provenant de l'homme, produite, émise et dirigée par sa volonté.

Que les partisans de l'imagination, que les partisans de la volonté seule, comme cause unique des phénomènes magnétiques, réfléchissent bien; qu'ils étayent leur opinion d'expériences aussi nombreuses que celles que j'ai faites, et ils reconnaîtront, j'en suis convaincu, que des effets semblables à ceux que je viens de décrire ne peuvent être produits ni par l'imagination seule ni par la volonté (puisque, dans ces expériences, il n'y avait ni volonté chez moi, ni imagination pos-

sible chez deux des sujets); — ils reconnaîtront avec moi, dis-je, que la volonté agit seulement sur le magnétiseur, en provoquant chez lui un travail qui produit une émanation fluidique, *matérialisée* par le corps, *spiritualisée* par l'âme, et que cette volonté peut et doit diriger.

Ils reconnaîtront, en outre, que cette émanation répandue parfois sans direction dans l'atmosphère et laissée à elle-même, peut aussi être attirée par des corps étrangers qui se trouvent dans un état nerveux tout particulier.

Je conclus donc, et j'admets comme prouvé, que les effets que je produisis sans le vouloir dans cette soirée, résultèrent incontestablement du fluide magnétique que je possédais en moi.

Je profitai de ce moment d'étonnement pour faire une expérience; je fis entrer mes deux somnambules, je les fis placer pour danser un quadrille; j'en fis autant pour Mme d'A..., qui prit d'elle-même un cavalier, et la contredanse commença.

J'avais eu soin, préalablement, de réveiller Mlle Couraud, de la dégager, ainsi que ces messieurs mes sujets improvisés.

Rien n'était plus étonnant que de voir ces

personnes qui, dans la veille, étaient si différentes l'une de l'autre par leur nature et leur position, subir dans le sommeil les mêmes impressions et les rendre selon leur caractère.

Ainsi, ces deux femmes, âgées l'une de 26 ans, l'autre de 17, et n'ayant jamais été dans aucun bal public, dansaient cependant avec une désinvolture et un laisser-aller qu'on ne trouvait qu'à la closerie des Lilas et chez Mabille, et cela par l'influence de la danse d'Eugène, qui, lui, s'était mis à danser comme on le fait dans certains lieux publics.

Soudain la musique cessa, puis aussitôt A. Adam joua un morceau sérieux empreint d'un sentiment religieux; aux premières notes, nos trois somnambules, qui étaient lancés dans une polka, laissèrent leurs partenaires, tombèrent à genoux, et présentèrent le spectacle émouvant de trois extases complètes, rendues selon l'impression différente que ressentaient les trois sujets.

Eugène était plongé dans une extase contemplative; le regard fixé en haut, la figure radieuse, les bras tendus et levés vers le ciel, il semblait être en adoration devant la Divinité.

Louise, jeune fille blonde et frêle, avait une

extase toute virginale; sa figure avait revêtu une expression de candeur angélique, ses grands yeux ouverts se remplissaient de larmes, et tous ses mouvements étaient empreints d'une pudeur gracieuse qui avait quelque chose de séraphique.

Mme d'A...., avec ses beaux et longs cheveux châtain foncé, qui s'étaient dénoués et tombaient sur ses épaules, avec ses grands yeux bleus animés, avait des élans passionnés vers le ciel; elle se levait, elle tombait à genoux, elle se relevait et s'élançait d'un bond sur la pointe de ses orteils, avec des mouvements d'une grâce et d'une volupté presque sensuelles, et son visage resplendissait d'un bonheur infini.

Tout à coup je fis cesser la musique : tout s'arrêta, les visages des somnambules reprirent leur expression habituelle, leurs yeux se refermèrent, leurs bras retombèrent à leurs côtés, et tout leur corps se fût affaissé soudainement, si on ne les eût soutenus avec force. — Je m'occupai aussitôt de ramener du calme chez les trois sujets, en les soumettant à quelques grandes passes, de façon qu'il ne leur restât qu'une impression de bien-être de cet état si merveilleux; puis je les réveillai et les dégageai fortement.

Je crois n'avoir guère besoin d'ajouter que les personnes présentes à ces expériences si belles et si spontanées, en conservèrent une impression profonde et convaincante.

Mme d'A...., éveillée, était de nouveau paralysée, sans pouvoir faire un mouvement de ses jambes.

L'attraction est un des phénomènes les plus remarquables du magnétisme. On en a raconté, on en a écrit des effets qui bouleversent toutes les lois de la physiologie, de la physique et de la pesanteur. Ainsi, les uns ont prétendu avoir soulevé un corps tout entier et l'avoir soutenu au-dessus de terre pendant quelques minutes; d'autres affirment avoir attiré près d'eux des personnes qui étaient à des distances de plusieurs lieues, etc., etc.

Ces faits sont-ils vrais?

Sont-ils exagérés?

Peut-être.

Cependant, j'en ai observé, j'en ai produit de si étonnants, de si extraordinaires, que je ne sais si je dois, — non pas nier, c'est impossible, mais taxer d'exagération les faits avancés par

d'autres personnes, après ceux que j'ai produits moi-même, et si je ne dois pas, au contraire, les croire de la plus exacte vérité.

Je ne veux pas parler des effets produits sur les somnambules dans des séances plus ou moins nombreuses; je ne veux même pas parler de cette expérience d'un somnambule placé sur une bascule ou sur une balance, dont le plateau sur lequel il est posé s'élève comme s'il devenait plus léger, lorsque le magnétiseur, agissant sur la tête du somnambule, l'attire en haut.

Ceci est un fait scientifique que j'ai démontré, établi, devant des savants, des physiciens de plusieurs pays, parce qu'ils le voyaient de leurs yeux, quoiqu'ils ne pussent nullement l'expliquer d'après les lois ordinaires de la physique.

Non, je veux seulement citer ici, et sous ma responsabilité personnelle, un fait qui s'est passé en séance particulière.

Les personnes qui me connaissent personnellement, et d'une façon intime, sont, je l'avoue, les seules qui pourront me croire, car elles savent que non-seulement je ne puis être accusé de mensonge, mais même d'exagération. Elles savent que je n'ose pas dire tout ce que j'ai fait,

tout ce que j'ai vu, tout ce que le magnétisme peut produire, tant je suis certain qu'une foule de ces faits paraîtraient incroyables.

J'avais donc une malade, Mme d'A..., dont j'ai déjà parlé, que j'avais plongée dans le somnambulisme pendant son traitement, et qui m'avait offert plusieurs curieuses observations. Un jour que plus souffrante, elle était restée au lit, et qu'elle avait près d'elle une de ses parentes, j'arrivai pour la magnétiser.

Je l'endormis promptement, puis je localisai mon action sur l'estomac et sur les jambes.

Je restais silencieux en magnétisant, comme je le fais toujours dans les cas graves, ce qui fit que Mlle Laure, s'ennuyant, passa au salon, dont les portes étaient ouvertes. Après avoir jeté un coup d'œil désœuvré sur les albums éparpillés sur une table, elle s'approcha du piano, l'ouvrit, préluda par quelques accords, et resta quelque temps dans une espèce de rêverie.

Aux premières notes des accords, ma malade avait éprouvé, par tout le corps, un léger frémissement qui s'était peu à peu calmé pendant le temps d'arrêt, mais quand Mlle Laure se remit à jouer un morceau très-pathétique, et allant

droit à l'âme, ma malade sembla sortir de l'état d'engourdissement dans lequel le sommeil l'avait plongée.

Sa figure s'anima, elle se mit sur son séant, et la musique continuant sur le même rythme, d'un bond elle se trouva debout et droite sur son lit, les yeux tout grands ouverts et fixes; puis, ses pieds glissèrent jusqu'au bord du lit, *sans qu'il y eût aucun mouvement des muscles;* — là, — ils dépassèrent doucement le lit, et descendirent lentement, *les deux pieds à la fois et sans aucun point d'appui*, jusqu'au tapis, comme s'ils avaient été posés sur une de ces trappes dont on se sert à l'Opéra pour faire descendre les divinités du milieu des nuages; tout le corps semblait être soutenu en l'air par un fil invisible; les membres étaient raides.

Je regardais, dans la plus grande stupéfaction, sans rien comprendre; mais mes yeux étaient bien ouverts; mon intelligence et ma raison veillaient et étaient à leur poste. Il ne pouvait y avoir d'erreur pour moi. Les pieds et les jambes étaient nus; Mme d'A... elle-même n'était couverte que d'une chemise et d'un léger mantelet.

Cependant, descendue sur le tapis, ses pieds continuèrent à glisser ensemble, sans *le moindre mouvement*, *sans la moindre contraction;* elle semblait une statue placée sur une planche qu'on tirait à soi, et qui glissait sans aucune secousse, comme si elle était posée sur un chemin de fer.

Je la suivais, dans mon étonnement, mes bras autour du corps, sans la toucher, mais afin de pouvoir la soutenir s'il survenait un accident.

Mme d'A... arriva ainsi jusqu'aux portes ouvertes du salon; Mlle Laure la voyant apparaître, pâle, tout en blanc, les cheveux en désordre et tombant sur ses épaules, les yeux fixes, ternes, et sans vie comme un fantôme, jeta un cri d'effroi et cessa de jouer.

Aussitôt Mme d'A... s'affaissa sur elle-même, je ne pus la retenir, des mouvements convulsifs se produisirent dans les membres, puis elle resta raide, froide, le visage livide comme la mort; c'était un cadavre.

A mes cris, à mes prières, Mlle Laure, toute tremblante, recommença quelques notes qui semblèrent être perçues par la malade et qui, continuant, la ramenèrent à la vie.

Bientôt la musique fit son effet: Mme d'A... se

releva, rejetant la tête en arrière, rouvrant les yeux qui s'étaient fermés, tendant les bras vers un être invisible, elle tomba à genoux, sa tête frappa le tapis avec humilité; puis, avec des mouvements de la plus suave volupté, elle contourna son corps dans des poses dont la grâce ne peut s'exprimer. Jamais, non jamais, je n'ai rien vu d'aussi beau, d'aussi gracieux; il semblait que tout ce que nous avons d'immatériel en nous agît et se révélât dans ses poses.

Toutes les pensées qui bouillonnaient en moi se tournaient vers la divinité, comme le regard de l'extatique; car c'était là de l'extase, de la véritable extase, grande et sublime comme elle l'est, quand elle se présente spontanément sur des sujets spéciaux.

Après un certain temps, j'attirai de nouveau Mme d'A..., qui glissa en arrière, toujours dans son extase. Je fis cesser la musique lorsqu'elle fut près de son lit, et je la renversai par un brusque mouvement. Alors son corps devint bientôt aussi froid et aussi raide qu'un vrai cadavre. Tout mouvement, toute respiration disparut. Le pouls, comme le cœur, ne se faisait plus sentir; il semblait que l'âme se fût échap-

pée et qu'il ne me restât que le corps de la malade; c'était effrayant à en perdre la tête, surtout en voyant la douleur et le désespoir de Mlle Laure, qui s'accusait de l'avoir tuée, et qui perdait elle-même connaissance dans un évanouissement qui dura une heure.

Je la fis enlever et porter dans une autre chambre par les domestiques, et je restai seul avec la malade, qui ne donnait aucun signe de vie.

A force d'insufflations chaudes sur le cœur, l'estomac et le cerveau, je ramenai graduellement la vie, le mouvement.

Cela me prit une demi-heure. Puis, je fis des passes, rien autre que de grandes passes sur tout le corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, pendant deux heures, en maintenant un sommeil calme et réparateur.

Au bout de ce temps, haletant, épuisé, mais triomphant et content de moi, je réveillai la malade et la dégageai entièrement.

Alors j'eus le bonheur d'entendre Mme d'A... dire qu'elle ne s'était jamais trouvée aussi bien que dans ce moment. De plus, la paralysie des

jambes, dont cette dame était atteinte, avait reçu une secousse dont la malade éprouva une amélioration si grande, que le jour même elle put faire, toute éveillée, deux tours de chambre en étant à peine soutenue. Résultat d'autant plus merveilleux que, depuis deux mois, elle ne pouvait se soutenir sur ses jambes.

Depuis cet événement, l'amélioration grandit tellement chaque jour que, trois semaines après, Mme d'A... était entièrement guérie.

Que s'était-il donc passé ?

Quelle puissance cette musique possédait-elle ? Quelle force avait-elle réveillée chez la malade pour l'attirer ainsi, et, en quelque sorte, la suspendre en l'air ? puis, en cessant, la laisser pour ainsi dire morte, comme si la séparation du corps et de l'âme avait été imminente ?

Quel pouvait être ce pouvoir qui donnait pour résultat la guérison entière ?

Je n'expliquerai point ce fait, car il est, comme tant d'autres, inexplicables, mais je dirai que ma conviction, basée sur bien d'autres expériences du même genre, est que, si la musique avait continué plus longtemps, — combien ? —

je ne sais, — je n'aurais plus eu devant moi qu'*un cadavre. La séparation eût été complète, la mort positive, entière.*

Le magnétisme offre des dangers pour les personnes peu expérimentées, et dont l'esprit suffisant ne doute de rien. Leur amour-propre les entraîne souvent plus loin qu'elles ne veulent, et le sujet, s'il est nerveux, tombe dans un état des plus dangereux.

Un jour, M. X... vint me faire une confession de ce genre, en me demandant mes conseils et mon aide pour un accident des plus graves qu'il avait produit. Ayant été témoin de quelques expériences magnétiques qui avaient piqué sa curiosité, et croyant en savoir assez par les observations qu'il avait faites sur la manière dont il avait vu opérer, il essaya de magnétiser lui-même une jeune femme qu'il aimait. Il parvint, dès le premier jour, à provoquer de la somnolence; le lendemain, il recommença, et produisit le sommeil et même le somnambulisme, mais simple et sans lucidité; enthousiasmé de son succès, il continua les jours suivants, et montra à ses amis les curieux effets qu'il obtenait. Puis, en magnétisant cette jeune femme, il était par-

venu à l'endormir très-promptement, mais en éprouvant graduellement plus de difficultés à la réveiller.

Un jour, devant quelques personnes, il conçoit l'idée de chercher à provoquer la lucidité. Il agit avec force sur le cerveau, — la somnambule s'agite, elle a des soubresauts, de légers mouvements convulsifs, — il cherche à la calmer en continuant à charger la tête et les plexus; tout à coup la somnambule éclate de rire, mais d'un de ces rires nerveux, hystériques, effrayants pour ceux qui les comprennent. M. X... ne s'arrête pas; au contraire, il continue, encouragé par la gaîté de son sujet, qui parle, rit et raconte des drôleries. Comme il n'a jamais vu la somnambule dans cet état d'excitation nerveuse, babillant joyeusement, il croit atteindre la lucidité, il augmente encore son action, charge davantage le cerveau; mais bientôt il est terrifié par un cri terrible que jette la jeune femme en tombant; les personnes qui l'entourent l'effraient, il cherche à ramener au mouvement la somnambule, dont le corps est inerte et insensible; avec l'aide des assistants, il la dépose sur un divan et cherche à la ranimer, mais tout ce

qu'il fait semble aggraver l'état de la pauvre fille dont le corps entier se raidit et se catalep-tise, pendant que le visage devient rouge d'a-bord, puis livide.

Le malheureux commence à perdre la tête : doutant de sa puissance magnétique sur la som-nambule, il lui fait respirer des sels, du vinai-gre, il l'inonde d'eau de Cologne; il fait des passes pour la réveiller et voit le corps se con-tracter davantage; pendant ce temps les amis ont disparu sous l'influence d'une frayeur insen-sée, croyant morte la malheureuse jeune fille, et ne voulant point se trouver compromis dans un cas pareil.

Abandonné à lui-même, M. X... se désolait, s'arrachait les cheveux, et se promettait bien de ne plus se mettre dans un pareil embarras, s'il parvenait à en sortir.

La nuit se passa ainsi pour lui; au désespoir, seul en face de ce corps qui ne lui semblait plus qu'un cadavre, il avait une main sur le cœur, cherchant des battements qu'il ne sentait pas, et se reprochant amèrement une imprudence qui avait causé un si grand malheur, lorsqu'au bout de longues heures il sentit un frémissement

courir par tout le corps de la jeune femme, puis il vit les membres trembler, se détendre, et le corps se redresser un peu; les yeux s'ouvrir fixes d'abord, la prunelle terne, sans expression, le regard perdu et ressemblant à celui d'une idiote; les lèvres s'entr'ouvrirent pour laisser passer d'abord des sons confus; puis, — « Paul, j'ai faim, je t'aime bien » — et avec colère, — « du pain, du pain! » Le malheureux revient à la joie, et s'empresse de lui présenter quelques gâteaux qui étaient encore sur la table, elle s'en saisit, les porte avec vivacité à sa bouche; mais aussitôt son œil s'anime, elle les rejette avec fureur, elle accuse son ami de vouloir l'empoisonner; et se levant, s'emparant d'une canne, elle frappe et brise tout ce qui est sur la table. Sa figure exprime la fureur, la rage de ne pouvoir atteindre l'homme qu'elle accuse et qui tourne autour des meubles en fuyant devant elle, mais elle l'atteint enfin, et, d'un coup de canne sur la tête, elle le renverse, lui monte sur le corps, le foule aux pieds, et tombe elle-même sur le parquet dans un nouvel accès de catalepsie.

— La malheureuse était folle.

Le pauvre Paul, étourdi d'abord par le coup

qu'il avait reçu, revient à lui après un temps plus ou moins long qu'il n'a pas pu apprécier; il voit la pauvre femme toujours étendue par terre, il étanche le sang de sa blessure, et, sans attendre que ses forces soient entièrement revenues, il essaie de soulever la jeune femme et de la déposer sur le canapé; c'est avec peine qu'il y parvient, mais aussitôt la pauvre enfant revient à elle, le sourire sur les lèvres, la gaîté dans les yeux, elle lui donne un baiser, se met à chanter, à l'embrasser de nouveau, et lui propose de danser une polka qu'elle chante en dansant ; puis, fatiguée, elle va se jeter sur le lit et s'endort d'un sommeil profond, tenant dans ses mains la tête de Paul qu'elle presse contre son sein.

Le malheureux fatigué plus moralement, que physiquement, reste là près d'elle, lui abandonnant sa tête, et cherche à prendre un peu de repos, espérant que le sommeil calmera toute son excitation et qu'elle se réveillera dans son état de santé ordinaire.

Mais le réveil fut triste; la jeune femme était idiote. Elle avait le regard hébété, la parole et le rire niais, et par moments restait sombre et

taciturne, sans qu'on pût lui arracher une parole. Elle s'était jetée avec voracité sur les aliments qu'on lui avait offerts, et les avait dévorés en un instant. Mais pas un indice de retour à la raison ne s'était présenté; elle s'était accroupie dans un coin, et restait là parlant avec elle-même, ne répondant à aucune question. Deux ou trois personnes survenues donnaient le conseil d'appeler un médecin; Paul s'y refusait, disant avec raison : — « Un médecin la tuera; d'ailleurs, je ne veux pas qu'on connaisse cet accident, et puisque je l'ai produit, je le ferai bien cesser. »

Plusieurs jours se passèrent ainsi, et, en effet, chaque jour il magnétisait deux fois la malheureuse, mais sans aucun résultat. Enfin, ses amis l'engagèrent à s'adresser à un magnétiseur expérimenté; mon nom fut prononcé, et M. Paul X... vint me trouver, après être resté enfermé huit jours chez lui, et avoir tenté tous les moyens à lui connus pour ramener à la raison sa victime involontaire.

J'accédai à sa demande et j'allai de suite voir la malade; je la trouvai au lit, où la maintenaient en quelque sorte une jeune femme et un

jeune homme qui, pendant ces huit terribles journées, avaient peu quitté leurs deux amis.

Après avoir bien examiné la malade et reconnu que le diaphragme était contracté et la tête brûlante au-dessous du cervelet, je me mis en devoir de la magnétiser. Je lui pris les mains dans les miennes, au lieu de prendre les pouces comme je fais toujours. Je lui adressai quelques mots auxquels elle ne répondit pas; mais elle leva la tête et me regarda d'un air plutôt étonné qu'hébété, comme frappée du son de cette voix qui lui était inconnue. Je fis ensuite des passes pendant deux heures, sans les interrompre un instant.

Le seul résultat que j'obtins de cette séance, fut du calme, non-seulement pendant la magnétisation, mais encore après. La malade se laissait faire tout ce qu'on voulait; elle but et mangea tranquillement, elle se leva quand on l'en pria, se laissa remettre au lit sans opposition, et s'y tint tranquille. Elle dormit, mais d'un sommeil très-agité; elle gesticula et remua beaucoup durant les premières heures, après lesquelles son sommeil devint plus calme.

Le lendemain, je l'endormis facilement en la

magnétisant de la même manière par des passes, et je la réveillai au bout de deux heures. Ce ne fut qu'à la troisième séance que le somnambulisme se déclara, accompagné d'une agitation que je calmai en imposant ma main sur l'épigastre, puis je fis plusieurs questions auxquelles la jeune femme répondit d'une manière sensée; mais quand je lui parlai de l'état dans lequel elle se trouvait, elle me regarda, et, prenant sa tête dans ses deux mains, elle s'écria : — « Oh! Paul, Paul, que tu m'as fait de mal! » et elle se mit à sangloter. Cette agitation dura quelque temps, mais moins intense; le calme se rétablit, et je réveillai la malade; mais cet éclair de raison avait déjà disparu; elle retomba dans cette torpeur, dans cet hébêtement qui depuis quelque jours était son état habituel.

Cependant, c'était un grand pas que d'avoir ramené un instant une lueur de raison pendant le somnambulisme. Aussi je magnétisai une seconde fois ce jour-là, et j'eus à m'en louer, car, lorsque j'arrivai, la malade était dans une excitation extrême; elle s'était jetée deux ou trois fois à bas du lit, sans qu'on pût l'en empêcher; elle parlait sans cesse, gesticulait vivement. Je

lui pris les mains; mais à peine les avais-je touchées, qu'elle s'écria : — « Vous, toujours, vous, démon! » — Je posai avec force une main sur la tête; aussitôt elle tomba endormie. Je fis des passes pendant une demi-heure, et je lui demandai alors comment elle se trouvait; elle me répondit aussitôt : — « Bien, Monsieur, merci. » — Je lui parlai de choses et d'autres auxquelles elle répondit très-nettement; je pris la main de son amie et je la mis dans la sienne; aussitôt elle la reconnut et l'attira à elle pour l'embrasser en l'appelant par son nom, puis elle lui parla comme si elle était éveillée.

Je tentai, en tremblant, une autre expérience : je mis la main de Paul en contact avec la sienne; mais à peine l'eut-elle touchée : — « Viens, viens près de moi, mon Paul! » — s'écria-t-elle, et lui prenant la tête dans ses mains, elle la tint ainsi tout en lui parlant. J'eus le désir de la réveiller en ce moment, mais j'hésitai; je craignis que la secousse ne fût trop forte, et cependant j'y étais poussé instinctivement; je me décidai. Je prévins M. X... de continuer quoiqu'il arrivât, et je fis avec force des passes dégageantes; la jeune

femme se réveilla au moment où ses lèvres pressaient le front de Paul. Elle jeta un cri : — « Ah ! mon ami !...... » et tomba évanouie. Tout joyeux, je repoussai tout le monde en disant : — « Elle est sauvée ! » — et je me mis à faire des insufflations chaudes sur le cerveau, l'estomac et le cœur ; la peau du visage se colora ; je continuai à démagnétiser ; la malade revint à elle avec toute sa connaissance ; elle était sauvée en effet ; tout était fini. Je lui dis quelques mots pour l'empêcher de s'inquiéter des pleurs de joie qu'elle voyait couler sur le visage des trois amis qui l'entouraient. Puis, plaçant ma main sur sa tête, je la replongeai dans le sommeil et je fis quelques passes calmantes ; le somnambulisme se déclara presque aussitôt, et après une demi-heure de sommeil calme et tranquille, je la réveillai de nouveau. Après l'avoir entièrement dégagée, la raison était complétement revenue.

Il lui resta de cette longue crise un léger tremblement nerveux, qui disparut à son tour après quelque temps, et sa santé et sa raison ne conservèrent aucune altération d'une si terrible secousse.

Nous pourrions citer bien d'autres exemples pour démontrer combien il faut être prudent quand on se sert d'un instrument aussi puissant que le magnétisme, et qu'il faut le connaître pour le diriger de manière à ne point compromettre la santé, la vie des personnes sur lesquelles on expérimente.

CHAPITRE IV

SOMMAIRE. — Voyage dans les *Pyrénées*. — BORDEAUX. — Un *rat*. — Un drame en voyage. — Hémorrhagie. — Une mendiante des Pyrénées. — Compte rendu d'une séance. — TOULOUSE. — Sourds-muets. — L'abbé *Chazotte*. — Retour à Paris.— Publication de l'*Art de Magnétiser*.

En Juillet 1846, je quittai Paris pour aller passer quelques mois dans les Pyrénées. En passant par Poitiers, j'y rencontrai un de mes anciens camarades de collége de Vendôme, *Adrien Marganne*, devenu notaire. Il avait près de lui son père, sa mère et sa sœur, avec lesquels nous devisâmes de notre enfance; ce sont là toujours d'heureux souvenirs qui font du bien au cœur, surtout quand on a été fortement secoué dans la vie.

Je fis entendre quelques sourds-muets dans cette ville; et Mme *Loreau*, femme du docteur de ce nom, entreprit de continuer sur mes indications le traitement d'une jeune fille sourde et

muette que j'étais parvenu à faire entendre un peu, à articuler quelques mots, et à les répéter lorsqu'on les lui disait à l'oreille.

Lorsqu'en Octobre je repassai par Poitiers, je fus brusquement accosté dans la rue et embrassé par cette jeune femme qui me souhaitait le bonjour avec transport.

Mme Loreau avait si bien réussi, que la jeune sourde et muette était à peu près guérie.

De Poitiers je gagnai Bordeaux, j'y magnétisai peu. J'y connus cependant le docteur *Marchand*, qui voulut bien m'offrir l'une de ses brochures sur le système nerveux, dans laquelle il a consigné des observations fort curieuses.

J'y fus témoin d'un bizarre incident, ou plutôt d'un accident fâcheux, qui eut pour moi de graves conséquences.

Une dame enceinte était à une fenêtre de l'hôtel qui donne sur la rue où se trouve le théâtre; ses regards étaient tombés sur une bonne d'enfant ou une nourrice, assise sur le trottoir et tenant sur ses genoux un enfant.

Tout à coup cette dernière jette des cris perçants, et, se levant brusquement, elle lance sur le pavé son enfant dont la tête rebondit en ren-

dant un bruit sourd. Puis, sans plus s'occuper de l'enfant, cette femme, continuant à jeter des cris de frayeur et serrant ses jupes autour d'elle, cherche à se défendre contre un ennemi inconnu qui s'est glissé sous ses vêtements.

C'était en effet le cas. Un gros rat sorti par un des conduits communiquant par-dessous le trottoir des maisons au ruisseau, s'était introduit sous les jupes de cette femme, et montait le long de ses jambes et de ses cuisses. Le contact de ce corps velu, de ces griffes pointues avait bouleversé la malheureuse, qui, perdue de frayeur, avait, sans s'en rendre compte, jeté l'enfant sur le pavé pour être libre de se défendre.

Les cordons des jupons autour de la ceinture arrêtèrent le rat, et les efforts, les cris et les contorsions de la pauvre nourrice parvinrent à le faire tomber; il prit la fuite, mais on l'aperçut; et, d'un coup de bâton, un homme lui brisa les reins.

On ramassa le malheureux enfant, on entoura la pauvre femme qui se débattait dans une crise nerveuse occasionnée par la frayeur, et arrivant sur ces entrefaites, je calmai les convulsions de cette malheureuse, dont le premier cri en reve-

nant à elle avait été : — « Mon enfant! où est mon enfant? »

On la conduisit près du pharmacien chez lequel on avait porté l'enfant après sa chute. Un médecin cherchait à donner des soins à ce dernier.

La dame qui se trouvait à la fenêtre était enceinte; elle fut si impressionnée de cette scène, qu'elle tomba elle-même dans des convulsions qui eurent pour résultat la mort de l'enfant qu'elle portait dans son sein. J'avais été appelé, et j'avais fait cesser promptement les convulsions, mais sans pouvoir remédier à l'accident, dont la malade ne se doutait pas encore.

Elle quitta Bordeaux dès le lendemain, se dirigeant par Pau et Tarbes, vers une petite ville des Pyrénées.

J'avais moi-même quitté Bordeaux, pour me rendre aux *Eaux-Bonnes;* mais ne m'y trouvant pas bien, j'avais gagné la ville de Bagnères.

Il y avait à peine deux jours que j'y étais, lorsqu'un soir on vint me demander à l'hôtel pour cette même dame qui habitait un appartement en ville, et qui était en proie à des convulsions

horribles, que le médecin appelé ne pouvait parvenir à calmer.

La femme de chambre, qui m'avait rencontré dans la rue, savait que j'étais à l'hôtel; elle raconta au docteur avec quelle promptitude j'avais fait cesser de pareilles convulsions chez sa maîtresse et chez la nourrice; il l'engagea alors à m'envoyer chercher.

J'arrivai, j'eus de la peine à calmer les convulsions, cependant je les fis cesser assez promptement; mais l'organisation entière avait reçu une si violente secousse, la malade était d'une faiblesse si grande, qu'à peine si elle avait sa connaissance.

Le médecin m'apprit, en secret, qu'un accouchement avant terme allait avoir lieu, et il me proposa de l'assister.

Je magnétisai alors la malade, et, pendant cette magnétisation calmante et fortifiante, qui dura une heure, elle revint entièrement à elle. Elle me reconnut, me tendit la main et me remercia.

Nous lui fîmes prendre un peu de bouillon et de vin, et, se sentant alors assez forte pour

parler, elle pria ses deux domestiques de sortir un instant.

Lorsque nous fûmes seuls, elle se tourna vers le docteur, et lui dit : — « Monsieur, je vous ai fait part de ma position difficile, et vous avez eu la bonté de me promettre vos soins. Je sens que le moment est proche, et la présence de Monsieur, que je suis heureuse de voir, m'éclaire sur la cause déterminante de ce qui sera peut-être ma mort. »

— Elle raconta en deux mots, au docteur, l'accident de Bordeaux, et lui dit que, depuis ce jour-là, elle n'avait plus senti aucun mouvement dans son sein, que l'enfant devait être mort, et que ce serait peut-être fort heureux pour elle qu'elle mourût aussi, ajoutant qu'elle ne se faisait aucune illusion sur sa position dans cette circonstance critique.

— « Cependant je ne voudrais pas mourir, j'ai besoin de vivre encore; » s'écria-t-elle, et, se tournant vers moi, elle ajouta : — « Et vous, Monsieur, voudrez-vous aussi donner vos soins à une pauvre femme qui a besoin d'indulgence? »

Sur ma réponse affirmative, elle nous raconta comment, quoique veuve, elle se trouvait en-

ceinte, et comment il fallait, pour des motifs des plus graves, que l'accouchement eût lieu en secret, et que l'enfant fût élevé hors d'atteinte de certains parents, qui pourraient chercher à l'enlever.

Le docteur, qui était de la localité, et qui avait été initié à ce secret dès le premier jour, s'était chargé de tous les détails, sage-femme, nourrice, de préparer tout enfin, car la dame ne voulait pas que l'événement eût lieu dans la maison où elle habitait, afin que ce fût encore plus secret, et cependant elle ne voulait la quitter qu'au moment de l'événement et y rentrer aussitôt.

Comme la dame n'éprouvait aucun symptôme précurseur, nous pûmes nous retirer le docteur et moi.

En effet, ce ne fut que le lendemain, vers six heures du soir, qu'il y eut des symptômes avant-coureurs de l'événement. Le docteur fut prévenu, ainsi que moi; tout était disposé.

Vers sept heures, cette dame, si faible la veille, et si forte dans cet instant décisif, me proposa de faire un tour de promenade, et elle dit aux personnes de la maison qui s'informaient

de sa santé, qu'elle allait prendre l'air, espérant que cela lui ferait du bien.

Nous sortîmes de la ville, puis, par un détour, nous revînmes dans la maison où elle était attendue.

C'était horrible de voir, par moments, la décomposition du visage de cette pauvre femme, lorsqu'elle succombait sous les étreintes des douleurs atroces qui la secouaient et la faisaient trembler convulsivement, et qui l'auraient terrassée si je ne l'avais soutenue de toutes mes forces et encouragée par la parole. Mais aussi, son visage rayonnait d'énergie, quand, la souffrance passée, elle disait : — « Allons. » — Enfin nous arrivâmes, et j'en étais, je crois, plus content qu'elle-même. Il est vrai que là, peut-être, la mort l'attendait.

Nous trouvâmes le docteur, tout était prêt; bientôt les douleurs devinrent insoutenables, accélérées qu'elles étaient par la course que nous avions faite.

Après un temps plus ou moins long, au milieu de douleurs atroces et de cris horribles, la délivrance eut lieu.

Hélas, la pauvre femme n'eut pas la consola-

tion d'entendre ce premier cri, qui fait vibrer toutes les cordes chez la mère, au point de lui faire oublier les souffrances de tout genre qui ont duré des mois et des nuits.

L'enfant était mort comme le médecin s'y attendait. Celui-ci se chargea de congédier la nourrice et de s'occuper de tous les autres détails indispensables. Je coupai une mèche de petits cheveux noirs, plus fins que la soie la plus fine, et je la remis enveloppée dans la main de la dame. Son remercîment fut un de ces regards qui paient au centuple des actions moins simples que celle-là.

Quand la malheureuse mère fut un peu calmée, il fallut nous occuper du retour.

Le docteur la prit sous un bras, moi sous l'autre, et tous les trois, nous nous dirigeâmes vers la maison qu'elle habitait. La femme de chambre, qui nous avait accompagnés en allant, était déjà rentrée, et se tenait prête à nous ouvrir, de manière à ne réveiller personne.

Nous entrâmes; mais aussitôt qu'elle fut dans son lit Mme *** s'évanouit.

Je fus assez longtemps à la rappeler à la vie; mais enfin cette faiblesse cessa, et Mme *** put

nous remercier des soins que nous lui avions donnés; elle nous demanda si nous voudrions consentir à rester près d'elle cette nuit, car elle se sentait bien faible, et il lui semblait, disait-elle, — « qu'elle allait mourir. »

Le docteur y consentit; j'en fis autant sans trop de répugnance, car j'avais été trop ému pour espérer dormir.

La nuit fut calme; Mme *** dormit peu; cependant elle eut quelques moments de somnolence tranquille qui la ranimèrent.

Vers cinq heures du matin, le docteur partit, et je restai seul près de la malade, avec la femme de chambre.

A huit heures, quelques minutes avant que le docteur ne dût revenir, je m'éloignai aussi, et j'allai faire un tour de promenade jusqu'à l'endroit où on allait boire les eaux; puis je rentrai et me jetai sur mon lit, la tête un peu soulagée par le grand air, et espérant y trouver le repos et des forces. J'y dormis quelques heures, mais je fus brusquement réveillé. On venait me prier de passer de suite chez la malade.

Lorsque j'arrivai, je trouvai le docteur fort inquiet; une hémorrhagie s'était déclarée, et e

sang sortait avec une violence telle, qu'il ne fallait pas cinq minutes pour qu'un drap fût teint en entier comme si on l'avait plongé dans une cuve. La malade était d'une faiblesse excessive, et à peine pouvait-elle répondre à quelques questions.

Je me mis à l'œuvre, et après une heure de l'imposition de ma main sur le bas-ventre, l'hémorrhagie était entièrement arrêtée.

Néanmoins, des accidents se déclarèrent: des évanouissements, des crises nerveuses, des défaillances, des spasmes, des divagations, et, parfois même, un délire complet.

Il était facile de reconnaître que le moral était presque aussi affecté que le physique, et c'était là ce qui rendait l'état plus dangereux.

On ne pouvait plus compter sur la force morale pour obtenir une réaction physique. C'était plutôt le contraire qu'il fallait chercher.

Il était de toute nécessité de fortifier le physique, afin de faire cesser tous les accidents résultant de la faiblesse morale.

Le caractère ferme et déterminé que nous avions eu l'occasion de remarquer dans un moment décisif, avait disparu après l'événement.

Nous n'avions plus devant nous que la matière, et c'était cette matière, ce corps, qu'il fallait d'abord travailler, afin de ranimer l'esprit par l'animal même. Travail de géant devant lequel le bon docteur reculait presque, car il se sentait impuissant, ne sachant comment attaquer le mal.

J'étais presque aussi découragé que lui; cependant, une idée instinctive me vint. — *Si j'endormais?* — Alors, sans plus rien chercher, je me mis à l'ouvrage.

Après une magnétisation de deux heures, je provoquai du sommeil magnétique, mais je reconnus avec effroi que l'hémorrhagie avait recommencé. Je dus m'occuper de la faire cesser. Je n'y parvins qu'après deux heures d'imposition de la main. Mme *** dormait toujours, calme, mais sans somnambulisme; trop fatigué pour continuer plus longtemps la magnétisation sans prendre un instant de repos, je réveillai et je dégageai fortement.

La malade se sentait moins faible et l'hémorrhagie n'avait pas reparu au réveil. Mais le sentiment de mieux était moins réel que factice, et les divers accidents se représentaient alternati-

vement. Les plus effrayants étaient non-seulement les évanouissements, qui duraient au moins une heure, mais surtout l'état de prostration qui suivait, et pendant lequel la malade ne pouvait parler, ni même ouvrir la bouche pour prendre quoi que ce fût. Il fallait lui entr'ouvrir les lèvres, ce qui était facile, car ce n'était pas une contraction des mâchoires qui les empêchait de remuer, mais la faiblesse des muscles; la force manquait absolument. On peut juger par là de la faiblesse de tout le corps.

Enfin, après vingt-neuf jours et vingt-neuf nuits passés auprès de la malade, sans la quitter une seule minute, et sans même cesser de tenir une de mes mains sur son estomac ou sur sa tête; après avoir fait cesser et disparaître tous les accidents qui se présentaient, j'eus le bonheur de la voir revenir à la vie.

Pendant tout ce temps, je la magnétisai continuellement, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre, et ce ne fut qu'avec des soins assidus et des magnétisations de tous les instants, que je parvins à la ramener à la vie. Il restait une grande faiblesse et une grande impressionnabilité, suite de l'ébranlement nerveux qui ne pou-

vait manquer d'être la conséquence de tant d'accidents. Car il me serait difficile de compter combien il y eut, pendant ce mois, de crises nerveuses, d'évanouissements, d'hémorrhagies, d'accès de délire, etc., etc. Enfin, nous en sortîmes.

Pendant ce long espace de temps, je n'avais pas dormi une seule minute, et je n'avais pas éprouvé une seule fois le besoin de dormir. Le seul repos que je prenais chaque jour, était un bain à peu près froid, dans lequel je me plongeais pendant une demi-heure.

Le grand air, et un peu d'exercice dans les montagnes, rendirent des forces à Mme ***; au bout d'un second mois, elle put partir pour rentrer dans son pays, où elle continue à jouir d'une santé vraiment extraordinaire après une attaque aussi profonde, qui avait atteint les sources mêmes de la vie.

Le magnétisme venait donc encore une fois de démontrer victorieusement qu'il est la source de la vie, et que, dans les cas extrêmes et désespérés, il est le seul, l'unique moyen de salut.

Plusieurs fois par jour, le médecin venait

constater l'état de la malade, et suivait avec le plus vif intérêt ce traitement tout nouveau pour lui, qui consistait à ne point donner de remèdes, mais à infiltrer dans le corps malade le principe de la vie, à saturer ce corps épuisé de ce fluide vital que quelques savants repoussent encore parce qu'ils n'ont point dirigé sérieusement leurs études sur cet agent. Traitement qui se réduit à calmer le système nerveux, tout en le fortifiant; — à activer la circulation, au lieu de la ralentir, comme le font les médicaments de la médecine ordinaire, qu'on appelle des calmants, et qui seraient bien mieux nommés des *engourdissants*. — Traitement qui stimule les forces d'un organe ou les calme selon leurs besoins, et qui ne porte point la désorganisation dans un organe pour produire un bon effet sur un autre.

Le médecin était confondu, car les preuves de cette puissance, encore inconnue pour lui, ne lui avaient pas manqué, et il en constatait les effets sans les comprendre. Ce qui l'étonnait encore, c'était cette volonté, cette confiance que j'avais trouvée en moi; c'était cette force vitale que j'avais puisée dans mon propre organisme en assez grande quantité pour ranimer un ca-

davre et lui communiquer une partie de ma vie, car il avait considéré la malade comme perdue et bien perdue. Mme *** était, en effet, restée longtemps entre la vie et la mort, et ne vivait encore, il faut bien le dire, que de mon existence propre, grâce aux insufflations, qui, pendant bien des jours, avaient été sa seule source d'alimentation. Aussi le médecin disait-il avec effusion, à la convalescente, qu'il ne savait trop ce qu'il devait le plus admirer, de la puissance réelle du magnétisme, ou des forces que j'avais trouvées en moi, pour soutenir pendant si longtemps les fatigues d'un traitement de tous les instants, qui aurait dû m'épuiser.

Il ne tarissait pas sur mon dévoûment, entrant même dans des détails qu'il eût été préférable de laisser ignorer à la malade.

Certes, j'avais beaucoup fait. Certes, Mme *** me devait la vie; si je n'avais pas agi avec une abnégation aussi grande, avec une insouciance aussi réelle de ma santé, elle n'eût pas été sauvée. Mais, en somme, je n'avais fait que mon devoir, puisque je n'avais accompli que ce que tout magnétiseur doit tenter quand il ne compte pas pour rien la vie de ses semblables, et qu'il

ne fait pas métier et marchandise de ses patients.

Comme il fallait du grand air à la convalescente, j'avais organisé un service de fauteuil à deux porteurs qui lui permettait de faire de longues courses dans la montagne et de respirer cet air vivifiant pendant plusieurs heures chaque jour.

Dans l'une de ces excursions, nous rencontrâmes, sur un plateau élevé qu'on nommait le Camp de César, une jeune fille à demi vêtue d'une espèce de robe grise, tellement déchirée, tellement en guenilles, qu'elle la découvrait plus qu'elle ne cachait sa nudité; la malheureuse n'avait ni chemise, ni jupon, ni fichu, et, bien entendu, elle était sans bas ni souliers. Elle marchait pieds nus, sans se blesser, sur les roches arides et pointues, et tenait dans ses bras un petit enfant entièrement nu.

Après quelques questions que les personnes présentes lui adressèrent, on apprit que cette malheureuse fille, qui n'avait que quinze ans, avait été violée pendant un orage, et qu'elle était devenue mère de l'enfant qu'elle portait dans ses bras.

Son père et sa mère étaient tellement misé-

rables, qu'elle n'avait jamais pu acheter un vêtement à son enfant.

On l'engagea à venir le surlendemain à la ville chercher des vêtements que l'on aurait préparés. On prit sur elle quelques renseignements qui se trouvèrent conformes à ce qu'elle avait dit.

En la revoyant le lendemain, je remarquai sa figure, et la trouvant dans les conditions voulues pour une somnambule, je la magnétisai sans lui rien dire en me plaçant devant elle, et en lui tenant les pouces. Une demi-heure après elle dormait; et, huit jours plus tard, je donnais une séance à son profit, dont voici la relation :

BAGNÈRES-DE-BIGORRE

L'*Écho des Vallées*, 10 Septembre 1846

Séance de magnétisme

« Des physiciens distingués et d'habiles physiologistes se sont depuis longtemps sérieusement occupés de magnétisme. Les résultats qu'ils ont obtenus de leurs expériences ont été jusqu'à ce jour de nature à devoir effacer jusqu'à la trace de toute incrédulité sur les phénomènes de cette science. Tout, il faut l'avouer, y semble si

merveilleux, qu'on serait presque, au premier abord, tenté de placer à côté des miracles d'un ordre surnaturel ces phénomènes qui, dans la réalité, ne dérivent que des communications sympathiques des êtres. Comment donc, à l'époque de lumières où nous sommes, a-t-il existé, peut-être même existe-t-il encore, des hommes d'un mérite réel qui se soient opposés et s'opposent au développement d'une doctrine dont l'objet est de nous faire connaître cette faculté instinctive, étonnante, et l'on pourrait presque dire merveilleuse, qui atteste l'existence d'un mode primitif de perceptions inhérente à la nature humaine? C'est que, dans le nombre des hommes que leur intelligence élevée et leur savoir place au-dessus des autres hommes, il en est qui, sous le voile de quelques préjugés, ou maîtrisés trop souvent par des intérêts personnels, jugent dans cet état les choses sans examen, s'obstinent à les nier alors contre toute évidence, à les condamner de toute l'autorité de leur nom, à les rejeter même avec mépris; et de la sphère élevée dans laquelle ils se trouvent, leur voix dispersée au loin est facilement répétée par de nombreux échos.

« D'après les incompréhensibles effets obte-

nus par le magnétisme, il est aisé, sans aucun doute, d'égarer l'opinion de la multitude qui, dans son ignorance des lois de la nature, considère aisément ou comme un prodige, ou comme un miracle, tout ce qui tend à s'écarter de sa marche ordinaire. Mais il n'en saurait être de même de celui qui, sans cesse occupé à l'étudier, et connaissant toute l'étendue de sa puissance infinie, dont il ignore cependant les divers modes d'action, ne peut contester dès lors certains effets qui ne paraissent de prime abord surnaturels, que parce que, dans l'état actuel de nos connaissances, il ne peut se les expliquer; car ainsi que le dit Cicéron : « *Quelque phénomène qui se présente à vous, il est de toute nécessité que la cause en soit dans la nature, quelque étrange qu'il vous paraisse, il ne peut être hors de la nature.* »

« C'est cette ignorance des lois de la nature qui enfanta les *faux miracles*, ces faux miracles qui donnèrent naissance à toutes les erreurs religieuses et populaires, au fanatisme et à ses atrocités, à l'intolérance et à ses rigueurs, à la superstition, cette fille infernale du crime.

« Cependant, gardons-nous d'ajouter foi peut-être, sous peine d'être accusés de faire le sacri-

fice de notre raison à certains phénomènes magnétiques qui, loin d'avoir fait progresser la science trop exploitée par le charlatanisme, l'ont au contraire sans aucun doute arrêtée dans sa marche. Je veux parler de ces phénomènes d'un ordre supérieur et qu'on ne peut évidemment attribuer qu'à des causes surnaturelles; de ces somnambules magnétiques qui, les yeux recouverts de triples ou de quadruples bandeaux épais, assurent voir les objets de la manière la plus distincte; qui, renchérissant sur cet inconcevable prodige, et se transportant par la pensée à des distances plus ou moins éloignées, même au delà des mers, prétendent rendre le compte le plus exact de tout ce qui s'y passe... Ce serait par trop se livrer à une croyance sans bornes; ce serait par trop arborer l'étendard d'une foi complétement aveugle.

« Mais croyons ce que M. Lafontaine nous a fait voir hier au soir dans la séance magnétique qu'il a donnée dans la grande salle de Frascati; croyons ces inconcevables effets de magnétisme et de catalepsie, puisque enfin nous les avons vus de nos yeux, touchés de nos propres mains; et convenons qu'en présence d'effets aussi surpre-

nants et dont il est si difficile de se rendre compte, l'homme est bien présomptueux de croire qu'un jour arrivera où, un à un, il aura arraché tous ses secrets à la nature.

« M. Lafontaine, dont le nom compte à Paris dans le nombre de ceux qui s'occupent avec le plus de succès de magnétisme, avait eu le projet, en se rendant à nos eaux, de nous faire part de quelques-unes de ses utiles et curieuses expériences; mais le sujet qui sert habituellement à ses études n'ayant pu venir le rejoindre, il allait quitter nos montagnes avec le regret de n'avoir pu livrer à nos méditations le secret de cette science qui l'a tant occupé jusqu'à ce jour, lorsque le hasard lui fit découvrir, dans une de ses promenades au Camp de César, une jeune fille du village voisin, dans la constitution et la physionomie de laquelle il lui sembla découvrir une prédisposition marquée pour les influences magnétiques.

« C'est le sujet dont il s'est servi dans sa séance vraiment remarquable d'hier. Après avoir fait asseoir, et presque instantanément endormi cette jeune fille au moyen d'une pression légère sur l'extrémité de ses pouces, M. Lafontaine l'a

plongée dans un état de catalepsie complet. Ses deux bras ont été raidis comme deux barres de fer, et levés en forme de croix; ses deux jambes ont été raidies de même, et levées à quelques centimètres au-dessus du plancher, de sorte que le corps n'avait d'appui que sur le siége du fauteuil, position d'autant plus fatigante en apparence pour cette jeune fille que, dans l'état ordinaire et avec la volonté la plus ferme, il n'est pas possible de la garder deux minutes.

« La magnétisée, réduite ainsi à un état momentané de cadavre, l'a conservé pendant plus d'une heure. Dans cet état obtenu par le moyen d'une pression sur les muscles extenseurs des bras et des cuisses, et de quelques *passes*, afin d'envelopper les membres de fluide magnétique, M. Lafontaine a voulu prouver combien, dans cet état, le corps était privé, malgré la respiration qui lui restait, de toute sensibilité quelconque. Il a, à différentes reprises, enfoncé une aiguille dans les chairs de cette jeune fille, sur les mains, sur les joues, sur les lèvres, et même entre la chair et l'ongle, en y laissant l'aiguille suspendue; il a enfoncé un tortillon de papier jusqu'à la racine des fosses nasales, il

a chatouillé le globe de l'œil, a tiré un coup de pistolet à ses oreilles, a tenu pendant quelques instants sous le nez un flacon d'ammoniaque liquide concentré; et malgré toutes ces expériences si douloureuses pour un corps jouissant de quelque sensibilité, cette jeune fille n'a pas donné le signe le plus léger de contractilité, malgré le sentiment de souffrance qu'il semblait impossible de séparer d'elle : c'était un vrai cadavre, une statue de marbre. Cependant les personnes présentes à la séance ne la perdaient pas un instant de vue, et de ce nombre quelques médecins peu crédules, peut-être, et qui semblaient prendre à ces expériences l'intérêt le plus vif: mais M. Lafontaine peut se vanter d'avoir converti bien des incrédules!... et quelques-uns surtout qui, forcés de se rendre à l'évidence des faits les plus concluants, et qui, renonçant peut-être avec peine à leur état d'incrédulité, ne cessaient de l'arrêter dans ses expériences pour lui faire objection sur objection.

« Mais, chose étonnante et presque inconcevable, quoique l'on sache bien toute la puissance magnétique que la musique exerce sur nos sens, cette jeune fille qu'avait trouvée insensible tout

ce qui peut causer la plus vive douleur; sur laquelle un coup de pistolet tiré pendant son sommeil à son oreille n'avait pu causer la plus légère impression, est aussitôt rappelée au sentiment par les simples accords d'un piano; elle se lève bientôt comme dans un doux mouvement d'extase aux accents d'un air religieux, unit ses mains, les élève vers le ciel, tombe par degrés à genoux, et s'incline profondément à terre comme sous l'impression d'un pieux sentiment. Bientôt, à l'aide de quelques *passes magnétiques*, M. Lafontaine la relève peu à peu, et, l'attirant à lui, lui imprime un tel mouvement d'attraction, que son corps penché en arrière eût été fortement frapper de la tête contre terre, si M. Lafontaine ne l'eût reçue dans ses bras vigoureux, au moment où le corps venait de perdre son aplomb.

« Au moyen du fluide magnétique qu'il déversait ou retirait à son gré, M. Lafontaine la faisait se redresser ou se relever, marcher ou s'arrêter. Dans ce moment, et toujours sous l'impression des sons mélodieux du piano, l'extase religieuse de cette jeune fille, dont les joues étaient sillonnées de grosses larmes, a été vrai-

ment admirable et a vivement ému l'assemblée entière.

« Malgré cela, quelque sentiment d'incrédulité s'est réveillé encore. Quelqu'un des assistants a désiré savoir si une musique quelconque produirait sur le sujet magnétisé le même effet; et sur ses désirs, une contredanse a été jouée : mais saisissant aussitôt la mesure et l'esprit de ce nouveau morceau, la jeune fille s'est mise à danser : l'expérience ne pouvait être plus concluante.

« M. Lafontaine a commencé quelques expériences magnétiques sur une jeune enfant de neuf ou dix ans, de Bagnères, sourde et muette de naissance. Les résultats qu'il a obtenus dans ces mêmes cas ne devaient presque pas lui laisser de doute qu'il n'eût le même bonheur de réussir aussi. Il a présenté cette enfant à l'assemblée qui, dans ces nouvelles expériences, a trouvé une nouvelle preuve de la puissance du magnétisme. Le sentiment de l'audition a déjà été développé en effet chez cette enfant, qui même a répété d'une manière assez distincte certains mots qui lui étaient donnés, syllabe par syllabe, au tuyau de l'oreille.

« Voilà cependant un des effets merveilleux du magnétisme! Il devrait suffire seul assurément pour que la médecine s'empressât de trouver en lui un auxiliaire utile; mais elle semble le repousser. Toutefois le moment viendra sans doute, et ce moment n'est peut-être pas éloigné, où, par un accord heureux et une alliance éternelles, ces deux sciences se donneront la main, et où la médecine ne dédaignera pas de reconnaître dans le magnétisme un frère dont l'origine ne date pas de nos jours, et dont le berceau, comme le sien, se perd dans la nuit des temps.

« Nous devons de la reconnaissance à M. Lafontaine pour avoir dessillé nos yeux sur une science qui, dans le monde, compte encore tant d'incrédules, et qui, par tous les droits surprenants qu'on a droit d'en attendre, mérite notre attention et tout notre intérêt. »

Je fis des arrangements avec le père et la mère de la jeune montagnarde, et je l'emmenai, passant par Auch, où j'eus l'occasion d'admirer les sculptures sur bois qui ornaient la cathédrale de cette ville.

Nous arrivâmes à Toulouse, où je donnai plusieurs séances publiques, et où je fis entendre

quelques sourds-muets de l'établissement dirigé par le vénérable abbé *Chazotte;* car celui-ci, loin de suivre le même système que l'abbé *Jamet*, de Caen, m'avait ouvert son institution en mettant à ma disposition tous les enfants sourds-muets, espérant que mes tentatives produiraient d'heureux résultats, soit immédiatement, soit dans la suite.

Pour résumer les résultats de mon séjour dans cette ville, je crois ne pouvoir mieux faire que de citer un article du *Journal de Toulouse*, du 21 Septembre 1846 :

« Hier au soir, nous avons assisté, à l'hôtel Casset, à une séance de magnétisme qui a présenté un bien grand intérêt. M. Lafontaine avait convoqué, pour les rendre témoins de cette séance préparatoire, quelques personnes de notre ville, au nombre desquelles on remarquait plusieurs médecins. Les expériences annoncées étaient de nature à exciter vivement la curiosité des membres de la réunion; il ne s'agissait de rien moins que de donner, par la puissance du fluide magnétique, l'ouïe et la parole à des infortunés qui en étaient privés depuis leur naissance.

« M. Chazotte, directeur de notre École des sourds-muets, avait bien voulu que M. Lafontaine opérât sur quelques-uns de ses élèves.

« La première expérience a eu lieu sur un ouvrier attaché à notre arsenal, âgé d'environ vingt-cinq ans, et qui était tellement sourd, qu'il n'a jamais entendu le bruit des marteaux mis sans cesse en mouvement autour de lui; on s'est convaincu d'ailleurs, dans la séance d'hier au soir, que sa surdité était complète.

« Après quelques passes faites aux oreilles et sur d'autres parties de la tête, M. Lafontaine a articulé quelques syllabes, et, au grand étonnement de l'auditoire, et surtout du jeune ouvrier, celui-ci a parfaitement entendu. On a ensuite voulu lui faire dire les syllabes prononcées par M. Lafontaine. A cet effet, le magnétiseur lui a montré comment ses lèvres les articulaient, et bientôt le jeune ouvrier les a répétées. Nous ne saurions donner une idée de la joie qui animait le visage de cet infortuné à mesure que les expériences réussissaient.

« M. Lafontaine a répété ses expériences sur un tout jeune élève de l'Institution de M. Chazotte; celui-ci n'était pas complétement privé

de l'ouïe; aussi l'expérience a-t-elle réussi plus rapidement encore.

« Un autre sourd-muet, professeur à l'École de M. l'abbé Chazotte, s'est soumis aux passes de M. Lafontaine ; il n'avait jamais pensé qu'il lui fût possible d'articuler une syllabe, car il se croyait privé de l'organe de la voix ; néanmoins, le magnétisme a produit sur lui le même effet que sur les deux précédents ; le jeune professeur a répété les syllabes que le magnétiseur faisait entendre à son oreille.

« Les succès obtenus dans cette première séance méritent de fixer l'attention du public, et particulièrement des hommes sérieux ; car ce n'est point seulement comme chose curieuse que le magnétisme nous apparaît ici, mais bien comme une découverte devant être essentiellement utile à l'humanité.

« M. Lafontaine a terminé sa séance en nous montrant une jeune fille de quinze ou seize ans, qu'il a rencontrée, il y a trois semaines, à Bagnères-de-Bigorre, et qui promet de devenir un des meilleurs sujets magnétiques qui existent. M. Lafontaine l'a plongée dans le sommeil avec une étonnante rapidité. Toutes les personnes

présentes ont pu se convaincre, par des expériences qui ne pouvaient laisser aucun doute, de son état complet d'insensibilité. Puis, une dame s'étant mise au piano, nous avons été témoins de *l'extase sous l'influence de la musique.* Le piano exécutait un air d'un caractère religieux; la jeune fille a joint les mains, s'est prosternée la face contre terre, puis s'est relevée, et, les yeux levés au ciel, les bras tendus, d'abord comme une personne qui supplie, ensuite dans l'attitude d'une personne qui rend des actions de grâces. Cette pauvre enfant, qui, il y a quelques jours à peine, n'attirait d'autre regard, peut-être, que celui de la pitié, a excité l'admiration par l'inexprimable beauté de sa physionomie et de ses poses extatiques. »

Je revins en Octobre à Paris; aussitôt arrivé, j'écrivis à M. *Germer-Baillière*, que j'étais décidé à m'occuper de suite d'un ouvrage sur le magnétisme. Il arriva dès le lendemain chez moi avec un traité tout préparé; car lorsque j'étais revenu d'Angleterre, en 1842, connaissant par son frère, libraire à Londres, l'effet que j'avais produit dans toute l'Angleterre, il était venu

m'offrir d'être l'éditeur des ouvrages que je publierais sur le magnétisme.

Le 19 Mars 1847, la première édition de l'*Art de Magnétiser* parut chez lui; puis, le 1er Juin 1852, une seconde édition, et il m'écrivit en 1859 pour la troisième. Malheureusement la mort vint le frapper un mois après; toutefois son fils, qui lui succéda, accomplit ses intentions, et, le 27 Mars 1860, jour où j'atteignis mes *57 ans*, la troisième édition fut livrée au public.

Je m'étais attaché à la corriger et à l'augmenter de certains faits, qui devaient lui donner plus de valeur.

Le jour où paraissait la première édition, je donnais chez moi une séance à laquelle assistait, avec plusieurs de ses amis, Alphonse Karr, qui l'a racontée dans un de ses ouvrages [1].

[1] *Contes et Nouvelles*. In-12, page 259.

CHAPITRE V

SOMMAIRE. — LYON. — MARSEILLE. — Hauts faits de ma somnambule.— Retour à LYON.— *Élisa Valentin.*— Tribulations. — Une somnambule enlevée. — Une séance fertile en surprises. — *Adolphe Didier.* — Lucidité.

Le 31 Mars, je quittais de nouveau Paris pour reprendre ma vie de propagande active; je me dirigeais vers Lyon, en compagnie d'une dame jeune et belle, mais, quoiqu'elle fût veuve et libre, ce brusque départ déplut au père, qui vint nous surprendre à Châlons et nous séparer. Il est vrai qu'un mois après nous étions réunis en Italie.

Je continuai donc seul mon voyage pour Lyon: j'y donnai de fort belles séances, très-suivies, avec ma somnambule Marie, des Pyrénées; j'y magnétisai beaucoup de malades, et j'y fis entendre plusieurs sourds-muets de l'établissement même. Puis je me dirigeai vers Nice et l'Italie.

mais, avant d'y pénétrer, je revins à Lyon pour donner quelques séances de lucidité qui m'avaient été demandées par plusieurs personnes, entre autres par M. *Jaïre*, alors préfet de Lyon, et qui, depuis, devint ministre du roi *Louis-Philippe.*

Je passai, en revenant, par Marseille, où je m'arrêtai quelques jours à l'hôtel des Empereurs, tenu à cette époque par M. Chalanqui. J'y donnai deux séances qui n'eurent pas beaucoup de succès, mais j'y perdis ma somnambule.

La pauvre fille se laissait facilement monter la tête, lorsqu'après des séances on lui adressait quelques compliments; bientôt elle prit plaisir à enflammer le cœur de tous les serviteurs de l'hôtel, depuis le dernier marmiton jusqu'au chef, et même jusqu'au maître de l'hôtel qui, pour une déclaration un peu trop touchante, reçut de la donzelle un soufflet tellement violent, que le lendemain sa joue était encore chaude; — puis on vit deux garçons ou sommeliers, pour parler le langage d'aujourd'hui, se poursuivre à coups de couteau dans les escaliers de l'hôtel; cette fille avait réellement mis la maison en révolution.

Naturellement, son amour-propre y trouvait

son compte, elle afficha bientôt les plus sottes prétentions, ne voulut plus demeurer dans une chambre en haut de l'hôtel, parce que les femmes de chambre, les domestiques des voyageurs y logeaient; il lui fallait une chambre au premier, ou tout au plus au second étage, disait-elle. Elle oubliait que toute sa vie elle avait couché sur de la paille pourrie, et qu'elle n'avait dormi dans un lit que depuis six mois.

Un jour, je fus obligé d'intervenir; mais la malheureuse avait bu de l'eau-de-vie, ce que je ne savais pas. Elle me mit le poing sous le nez quand je lui ordonnai de se taire. D'un geste je l'endormis, je la cataleptisai de tout le corps, afin qu'elle restât tranquille; je lui paralysai la langue pour qu'elle ne pût parler ni crier, et j'allai trouver le commissaire de police pour m'entendre avec lui sur les moyens de la renvoyer dans sa famille, car il me fut rapporté qu'on lui avait fait offrir cinq cents francs par mois pour se vendre à un individu que je ne veux pas nommer, bien que l'infamie de sa conduite m'en ait donné le droit.

Comme elle était mineure, le commissaire de police la fit partir sous la responsabilité d'un

conducteur de diligence, auquel on remit l'argent du voyage et celui que je lui devais pour le temps qu'elle était restée ma somnambule.

Après cela, je me rendis à Lyon, où il me fallut, avant tout, m'occuper de trouver et de faire des somnambules. J'en formai deux, d'une lucidité remarquable; l'une, la jeune *Elisa Valentin*, actrice au théâtre des Célestins, et fille de l'homme à la poupée (le véritable), qui avait étonné tout Paris en 1845. Elle avait dix-huit ans et était extrêmement jolie.

Tout le monde, à Lyon, s'intéressait à elle à cause d'une aventure dont elle avait été victime, et qui s'était dénouée d'une façon tragique.

Un soir, Élisa s'était jetée de désespoir dans le Rhône, dont elle avait été retirée avec peine par un courageux citoyen, qui s'était précipité après elle, et qui, fort heureusement, parvint à la sauver.

J'en avais fait une somnambule, sur la proposition de plusieurs personnes qui s'intéressaient vivement à elle, et qui me l'avaient présentée. Je produisis sur elle de la lucidité positive, et des expériences remarquables furent faites devant plusieurs personnes. Je citerai

M. *James*, receveur particulier; *George Haine*, homme d'un grand talent, aujourd'hui chef d'orchestre de l'Opéra à Paris, et alors chef d'orchestre à Lyon; *Jules Forest*, qui est devenu et est resté pour moi un fidèle ami; *Félicien David*, que j'avais connu à Paris, et qui était venu à Lyon pour faire entendre son *Christophe Colomb;* et bien d'autres encore, dont les noms m'échappent aujourd'hui.

Mes séances, cette fois, débutèrent mal, très-mal. Pendant la première, et au moment où, pour commencer, je faisais des expériences physiques sur deux somnambules, Élisa s'endormit tout à coup, frappée à distance par le fluide; lorsque je m'approchai pour expérimenter sur elle, je ne trouvai qu'un corps inerte qui ne répondait pas à mon action. Je la réveillai, puis je l'endormis de nouveau, mais sans pouvoir obtenir aucune clairvoyance positive. Il y avait eu perturbation entière chez elle, et le public fut obligé de se contenter de mes expériences physiques.

Trois jours après, je donnais une nouvelle séance avec une autre jeune fille qui, le même jour, à 4 heures, avait lu couramment une lettre

cachetée dans la poche de M. James, le receveur des contributions.

Celle-ci était moins impressionnable; d'ailleurs, je comptais prendre mes précautions. Mais bast! j'étais ensorcelé! A l'heure même de la séance, je reçus un billet par lequel on m'annonçait que cette somnambule avait disparu; c'était à en perdre la tête.

Ces déboires étaient terribles et me rappelaient toutes mes autres tribulations.

J'annonçai au public la disparition de la somnambule clairvoyante, et je proposai de se retirer en passant au bureau pour reprendre l'argent des billets qu'on allait rendre.

Les spectateurs refusèrent, et me prièrent de donner la séance en présentant seulement les phénomènes physiques.

J'y consentis avec plaisir, mais j'annonçai que, dès le lendemain, je partirais pour aller chercher Alexis à Paris, afin de donner de la lucidité, comme je l'avais promis. On me remercia, on m'applaudit, et je commençai.

Quelle séance que celle-là! Ce fut, sans contredit, la plus belle, la plus accidentée, la plus extraordinaire que j'aie jamais donnée.

J'avais trois somnambules; je les endormis toutes trois ; je fis plusieurs expériences sur elles; mais tout à coup, pendant que je cataleptisais l'une de ces trois femmes, voici la première, Mme *Lespinasse*, qui quitte son fauteuil et vient se coller à mon dos. Elle avait été attirée par le fluide. Je la reconduis à son fauteuil, je lui cataleptise les jambes, afin qu'elle ne puisse bouger. Mais à peine ai-je commencé sur l'autre, Mlle *Emma*, que je m'entends appeler.

— « Monsieur, — monsieur, — je vais à vous, — j'y vais! » — Et aussitôt elle glisse du fauteuil par terre et roule jusqu'à moi. Je la réveille, je la dégage entièrement et je la renvoie.

Mais voici bien autre chose, on m'appelle dans la salle et on m'annonce qu'une dame du quatrième banc s'est endormie, qu'elle est insensible et toute raide.

Je vais à celle-ci, je la réveille et je la remets dans son état normal. Mais aussitôt c'est un monsieur, son voisin, qui tombe dans le même état, puis une autre dame. Je les fais apporter sur l'estrade; j'expérimente sur ces spectateurs devenus sujets, au grand émerveillement de

l'assemblée, pendant que je constate leur sommeil, leur insensibilité, en voici encore deux, trois, quatre autres qui tombent endormis. C'est une véritable épidémie. On me les apporte également, j'expérimente sur eux, et, pour être plus libre, je réveille mes somnambules, puis je cataleptise les nouveaux, je fais des expériences d'attraction, j'en réveille un ou deux; mais, à mesure que je réveille, un autre s'endort, mes sujets cèdent à la contagion, et plus j'en réveille, plus j'en ai d'endormis.

Le public, curieux et intéressé au plus haut point, rit tout en observant ces divers faits de sommeil à distance sur des personnes qui n'ont jamais été magnétisées, ces résultats produits surtout par l'impressionnabilité nerveuse, l'imagination et l'imitation.

Tous ces effets, sur tant de personnes différentes et qui m'étaient inconnues, offraient un vaste champ aux observateurs sérieux, aussi la salle, loin de se vider malgré l'heure avancée, restait entièrement pleine; le public se tenait debout et s'était rapproché de l'estrade; les spectateurs éloignés étaient montés sur les bancs, et tout le monde suivait avec la plus

curieuse anxiété ce qui se passait autour de moi.

N'y pouvant plus tenir, épuisé de fatigue, j'avais renvoyé mes somnambules, après les avoir réveillées au moins pour la dixième fois. Je ne m'occupais que des magnétisés amateurs, qui me donnaient un surcroît de besogne auquel je ne m'attendais pas.

Tout à coup, j'entends des cris qui partent d'une galerie : on m'appelle, il y a de l'effroi dans les voix, je regarde comme tout le monde, et je vois... *les jambes* de l'une de mes somnambules qui, au lieu de sortir et de s'en aller, comme je l'avais ordonné, était montée à la galerie. Bientôt elle s'était endormie, et attirée avec violence, sans que je m'en doutasse, d'un bond ses pieds avaient passé par-dessus le balcon de la galerie; ses jambes suivaient. Deux personnes cherchaient à la retenir, mais elles étaient entraînées insensiblement. Ses jambes, ses cuisses et son corps, jusqu'au bas des reins, s'étaient raidis en dehors du balcon, glissant doucement, glissant toujours, malgré les efforts des personnes qui l'avaient saisie par le haut du corps. A leurs cris, d'autres bras s'étaient

joints aux leurs, mais rien ne pouvait arrêter ce violent effet d'attraction.

A cette vue, je compris le danger, car la jeune femme, Mme Lespinasse, allait tomber de la hauteur d'un second étage dans le parterre. Le public terrifié s'était écarté pour ne pas être écrasé par la chute de ce corps.

Aussi prompt que la pensée, je m'étais élancé dans les corridors et les escaliers; j'arrivai au moment où les épaules atteignaient le balcon. Me jeter sur ce corps raidi, le saisir à l'estomac, sur lequel j'appuyai fortement, en le tenant serré contre ma poitrine, fut l'affaire d'un instant. La pression fut si forte et si prompte, que la catalepsie cessa instantanément, et que les jambes et les pieds battaient contre le balcon; j'aurais été entrainé avec la somnambule, si les personnes qui la tenaient ne l'avaient attirée en dedans de la galerie avec moi. Elle tomba entre le balcon et le premier banc, et comme l'espace était étroit, elle se trouva pliée par le milieu du corps, la tête et les pieds en l'air, comme les clowns quand ils font le crapaud.

Nous la retirâmes avec peine de cette position, puis je la réveillai, je la dégageai, et je la

conduisis moi-même à la porte de la salle en donnant l'ordre de lui en refuser l'entrée.

Je revins à mes amateurs, laissés sur l'estrade; les uns avaient des mouvements convulsifs, les autres étaient en catalepsie, peu étaient calmes.

Je me mis en devoir de détruire tous ces effets accidentels, et je priai les spectateurs de m'y aider en faisant sortir successivement de la salle chaque personne que j'aurais réveillée et remise dans son état normal.

Avec le temps, j'y parvins; je réveillai et calmai tout le monde, et, à deux heures du matin, je pus enfin me retirer.

J'avoue qu'il était temps; je ne tenais plus debout, mes jambes vacillaient et refusaient de me porter, ma tête était confuse et je voyais trouble, il fallut qu'on me soutînt sous les bras pour regagner ma voiture.

J'étais tellement épuisé, qu'en descendant à l'hôtel, je ne pus monter les escaliers que sur les genoux et sur les mains, et que je restai une heure entière à regarder un bouillon sans pouvoir le prendre, tant j'étais fatigué.

Le matin, en voulant me mettre dans un bain

que j'avais fait apporter près de mon lit, je perdis connaissance et je restai vingt minutes sans pouvoir revenir à la vie. — C'est la seule fois que je me sois évanoui.

Après le bain je me sentis moins faible, et je pus prendre quelque nourriture; le surlendemain matin, malgré l'épuisement dans lequel j'étais encore par la dépense excessive de fluide que j'avais faite dans cette soirée, je pris le bateau pour aller à Paris chercher Alexis; celui-ci me promit de venir, et ne vint pas. Heureusement j'avais écrit à son frère Adolphe qui était à Londres, et qui, dix jours après, arrivait à Lyon.

Je perdis à cela trois mille francs, mais je tins parole, et je réussis à démontrer l'existence de la lucidité. Je me promis toutefois de ne jamais m'engager à la montrer au public.

A propos de la séance préparatoire devant une quarantaine de personnes réunies à l'hôtel, voici ce que disait l'un des journaux de Lyon, le *Moniteur judiciaire*, du 25 Juillet 1847 :

« M. Lafontaine est bien le *tenacem propositi virum* dont parle Horace; ce qu'il a promis, à tout prix il faut qu'il le tienne, et, pour faire honneur à sa parole, il n'a reculé devant aucune

démarche, aucune fatigue, aucun sacrifice d'argent. M. Lafontaine, vous vous en souvenez, avait cru un instant avoir rencontré la clairvoyance à Lyon, et le fait lui parut assez curieux pour valoir qu'on le produisît en public. Mais voilà qu'au moment de nous faire cette curieuse exhibition, la clairvoyance lyonnaise s'évapore et se cache si bien, si bien, que M. Lafontaine désespère de la retrouver : alors il s'en va la chercher à Paris, l'aborde dans la rue, le chapeau à la main, et lui fait force politesses, tant dame clairvoyance est ombrageuse et prompte à s'effaroucher. Enfin il croit la tenir, il revient en poste à Lyon, heureux d'annoncer à tout le monde que la clairvoyance le suit de près et galope derrière lui. Cette fois encore on attendit vainement : la clairvoyance parisienne ne voulut pas se déranger et faire cent lieues pour venir voir ce qu'elle voyait très-bien de là-bas. Vous crûtes alors que M. Lafontaine allait se décourager et laisser là cette capricieuse qui vient à vous quand on ne la cherche plus. Point du tout : M. Lafontaine avait juré ses grands dieux que les Lyonnais auraient de la clairvoyance, si difficile que cela fût, et, par ma

foi! force est restée au magnétisme : la clairvoyance est arrivée, elle est arrivée il y a aujourd'hui huit jours, arrivée de Londres, et elle répond au nom d'Adolphe Didier.

« Si beaucoup de curieux vont être contents, voilà aussi nombre de gens déconcertés, car les paris étaient ouverts : les uns disaient que la clairvoyance se présenterait, les autres soutenaient, en ricanant, qu'elle continuerait à faire défaut. Les plus méchants allaient jusqu'à prétendre que le voyage à Paris de M. Lafontaine était un leurre, et que, tandis qu'on le croyait par les chemins en quête de lucidité, il prenait tranquillement les eaux à Charbonnières. Aujourd'hui, que M. Adolphe a quitté les bords de la Tamise pour venir donner un démenti aux mauvaises langues des bords du Rhône, ces messieurs sont bien forcés de reconnaître qu'ils ont perdu leur pari; mais ils ne se tiennent pas pour battus, ils se promettent une revanche, et s'en vont répétant qu'au moment critique la malicieuse fée s'évanouira comme elle a fait déjà, et que si elle a mis quelque lenteur à venir, elle s'en dédommagera én partant très-vite.

« Eh bien! nous en sommes désolés pour mes-

sieurs les esprits forts, ils perdront ce second pari comme le premier. Nous ne voulons pas même permettre que leurs illusions durent jusqu'à ce soir, nous allons leur raconter ce que nous avons vu samedi. Qu'ils augurent de notre récit le sort qui les attend dans quelques heures, et qu'ils retirent leurs enjeux, s'il en est temps encore.

« Donc M. Adolphe Didier, ce sujet promis depuis quinze jours, si désiré, si attendu, objet de tant de suppositions et de controverses, n'était pas encore remis des fatigues de son voyage, que M. Lafontaine a voulu le soumettre à une première épreuve en petit comité, pour le préparer aux émotions de la séance publique, et samedi une trentaine de privilégiés étaient convoqués par le magnétiseur à l'hôtel du Nord.

« Il s'agissait, comme vous savez, de prouver l'existence, la réalité de ce phénomène merveilleux qu'on a appelé de tant de noms, faute sans doute d'en trouver un qui pût expliquer une chose inexplicable, de ce phénomène de lucidité, clairvoyance, double vue, etc., etc.; de cette étrange faculté, développée par le magnétisme, qui permet au sujet de voir les objets autrement

qu'avec les yeux, et non-seulement les objets placés à sa portée, mais la pensée même du magnétiseur ou de toute autre personne mise en rapport avec lui. Je vous laisse à penser si l'assistance était attentive, si notre curiosité était haletante, si notre scepticisme ouvrait les yeux et les oreilles pour ces prodiges annoncés, que personne d'entre nous n'avait vus, auxquels tous sans doute ne croyaient guère.

« M. Adolphe Didier, endormi par quelques passes, a reçu sur les yeux un double et triple bandeau placé par le plus défiant d'entre nous, et recouvrant deux énormes tampons de coton, et quand il a été bien avéré pour tous que la vision naturelle était totalement interceptée, on a commencé les expériences.

« Des cartes, dont a brisé sous nos yeux l'enveloppe, ont été apportées, et plusieurs parties jouées et gagnées par le somnambule, sans que celui-ci daignât relever son jeu, nous ont préparés aux étonnements qui devaient suivre. M. Adolphe voyait non-seulement ses cartes, mais celles de son partner, et il connaissait l'atout, sans que la carte eût besoin d'être retournée; la dernière partie mit le comble à notre

surprise : les cartes étaient à peine données et toutes les onze encore sur la table, quand Adolphe a dit à son adversaire : — « Ne prenez pas la peine de regarder votre jeu, vous avez perdu : vous avez cinq cœurs, j'ai cinq piques, et pique est atout. » — Vérification faite, l'indication a été exacte de tous points.

« Il était bien inutile de jouer avec le plus clairvoyant des *grecs*, et on a passé à autre chose.

« M. Lafontaine nous a priés de vouloir bien écrire dans la pièce voisine chacun une phrase sur une feuille de papier. — Les phrases écrites, les papiers soigneusement pliés ont été remis au somnambule, qui s'est mis à les palper, à les flairer dans tous les sens. Plusieurs mots de ces phrases, sinon des phrases entières, ont été lus ; mais l'une de ces épreuves a parfaitement réussi. M. Adolphe s'était plus particulièrement attaché à certaine enveloppe qui paraissait l'intriguer; après quelques minutes d'un embarras visible, sa physionomie s'est soudainement éclairée; il a déclaré au mystificateur que sa phrase était un chien, ou du moins un animal ayant la prétention d'y ressembler; il a vainement essayé d'in-

diquer à quelle espèce il convenait de le rattacher; mais sans doute il y avait moins de sa faute que de celle du dessinateur, qui ne s'était pas piqué d'une imitation fidèle de ce symbole de la fidélité!

« Nous passons sous silence diverses autres expériences d'un moindre intérêt, pour arriver promptement à l'événement de la soirée, au fait culminant, au phénomène le plus élevé de la lucidité, la vue à distance.

« Adolphe Didier avait vu, à la stupéfaction générale, les objets placés auprès de lui; verrait-il également les choses distantes? Quitterait-il l'hôtel, par exemple? Se transporterait-il, au gré de son interrogateur, dans quelques maisons de la ville? Sortirait-il de Lyon pour suivre la pensée voyageuse du premier venu dans quelque pays voisin ou éloigné? Telles étaient les questions que nous nous adressions; et, il faut le dire, nous n'espérions guère que M. Didier y répondît d'une manière satisfaisante.

« Sur l'invitation faite par M. Lafontaine aux assistants de tenter l'épreuve, le très-humble serviteur qui vous parle s'est approché du somnambule, lui a pris les mains et lui a demandé

s'il consentait à le suivre. Mais déjà celui-ci, qui lisait dans notre pensée, s'était mis en route; et tandis que nous, qui voulions le conduire dans un appartement de la rue Rozier, n'étions encore qu'à la place des Terreaux, Adolphe avait gravi les quatre étages de la maison où nous avions prémédité de l'introduire. Nous sonnions à la porte, que déjà, lui, il était entré, et que son regard inquisiteur furetait partout, prenant ses aises comme en pays conquis. Les somnambules ne sont pas formalistes : le nôtre, sans prendre la peine d'ôter son chapeau au maître de la maison, sans se préoccuper de l'inquiétude que devait lui faire éprouver ce visiteur clandestin, faisait curieusement la revue des êtres qu'il rencontrait, trouvait son chemin dans le dédale des corridors, désignait les portes à sa droite, à sa gauche et devant lui, ouvrait sans hésiter celle que nous voulions ouvrir. Les fenêtres étaient comptées, leur position indiquée; tel meuble était là, tel autre vis-à-vis, un autre à l'extrémité opposée de la chambre. Jamais on ne fit un inventaire plus exact; c'était à désespérer le plus vigilant des huissiers, à décourager le plus roué des commissaires-priseurs. Le lit avec son sommier,

la cheminée avec sa glace, et la forme de cette glace, l'armoire et sa situation extraordinaire dans l'appartement, tous les objets étaient minutieusement décrits, jusqu'au portrait au daguerréotype du maître de la maison. M. Didier a vu distinctement ses traits, et s'il le rencontre dans la rue, il le reconnaîtra et pourra lui dire : — « J'ai été chez vous l'autre jour; vous dormiez, je n'ai pas voulu vous déranger. » — M. Didier a signalé les parties faibles, effacées de l'épreuve, et, par le jeu de sa physionomie, il a rendu d'une manière frappante et l'attitude et l'expression accidentelle de l'homme au portrait. Nous l'avouerons, le somnambule se dirigeait tout seul, nous n'y étions plus; éperdue, confondue, notre raison s'abîmait dans un mystère incompréhensible. Nous regrettons que M. Lafontaine nous ait arrêtés au moment où, sans respect pour l'heure indue, nous allions demander à M. Adolphe ce que faisait l'honnête citoyen dont nous violions ainsi le domicile; mais il fallait faire place à d'autres, également jaloux d'interroger l'*esprit* et de vérifier à leur tour, par eux-mêmes, cette puissance occulte qui ne connaît ni les obstacles ni la distance.

« J'espère que vous ne mettrez pas en doute la sincérité de celui qui vous parle; mais, à coup sûr, vous ne soupçonnerez pas le témoignage de la personne qui nous a remplacés auprès du somnambule. M. ***, conseiller à la cour royale de Lyon, a transporté le sujet rue du Rempart-d'Auray, n° 7, dans son propre domicile, et cette seconde épreuve a réussi comme la première. M. Didier a visité le cabinet de M. ***, décrit son bureau, fait la revue des papiers qui l'encombraient. Un instant on a pu croire que le somnambule allait lire un mot tracé sur l'un de ces papiers; toutefois, il n'a pu parvenir qu'à indiquer quelques lettres. Vous pensez bien qu'il n'a pas oublié les tableaux, et surtout le portrait de M. le Conseiller en robe rouge. L'auditoire assistait, plein de joie, à cette exhibition; quant à M. ***, il n'a pas cherché à dissimuler sa surprise et son admiration.

« Après ces expériences si décisives, quelques autres plus délicates ont été tentées. On a essayé de conduire M. Didier à Sens; on lui a demandé des nouvelles de la Bourse de Paris, de ce qui s'y était passé dans la matinée même; nul doute qu'au début de la séance le somnam-

bule n'eût satisfait à ces questions ; mais il succombait à la fatigue, la séance durait depuis deux heures, et M. Lafontaine n'a pas souffert qu'elle se prolongeât. — Ce que nous avons vu suffisait bien, et au delà, à la défaite complète de la prévention la plus aveugle et du scepticisme le plus révolté.

« Et maintenant, que dirons-nous aux gens qui mettent tout leur esprit à dire non quand les autres disent oui; qui se croient superbes quand ils ont hoché la tête d'une certaine façon ; qui sont tout fiers de leur indépendance et de leur supériorité, parce qu'ils raillent ce qu'ont vu leurs voisins et ce qu'ils ont vu eux-mêmes ; gens terribles qui, plus incrédules que saint Thomas, lequel, pour croire, ne demandait qu'à voir et à toucher, meurtrissent une pauvre somnambule et couvrent ses bras de *noirs*, comme nous en avons eu récemment le révoltant spectacle? Nous leur dirons : Venez ce soir au Cercle musical, dans cette petite salle où nous voudrions faire entrer toute la ville ; ce que nous avons raconté n'est qu'un spécimen de ce qu'on vous prépare ; peut-être sortirez-vous convaincus; et si vous ne l'êtes pas, si vous vous figurez ne

pas l'être, oh! alors, permettez-moi de le dire, nous n'aurons plus qu'à rire de votre incurable sottise.

« Mais, hélas! qui peut répondre d'un accident? Qui nous assurera que les bonnes dispositions du somnambule ne seront pas modifiées d'ici-là? que ses forces ne le trahiront pas au moment décisif? qu'une émotion imprévue, une fatigue subite, ne mettront pas en fuite ce démon capricieux, ce Protée craintif et insaisissable qui a nom lucidité? Et alors, si ce malheur arrive, voudra-t-on bien nous croire sur parole, s'en rapporter à ces trente témoins qui croient ce qu'ils ont vu; trente témoins, parmi lesquels on cite deux conseillers, deux médecins et une douzaine de journalistes, c'est-à-dire une douzaine de ces esprits mal faits, de ces natures mauvaises, qui font profession de ridiculiser ce que la foule admire, et sont sceptiques par état; animaux dangereux, malfaisants, venimeux, qui, s'ils sont suspects quand ils disent le mal, méritent tout crédit quand ils confessent le bien? Nous croirez-vous, encore une fois, ou, du moins, consentirez-vous, avant de nier, à attendre patiemment une nouvelle épreuve? Mais sans doute

nos craintes ne se réaliseront pas, et la séance d'aujourd'hui va donner, au contraire, à nos paroles une éclatante confirmation.

« Pour nous, dont la psychologie était déconcertée et toute la physique en déroute, nous sommes rentrés chez nous en proie à une espèce de cauchemar, et comme un halluciné. Nous nous demandions avec terreur où s'arrêterait le somnambulisme magnétique, et quelle barrière à cet argus qui ne respecte rien? Eh quoi! plus de murailles, plus d'ombres épaisses pour nous dérober à cette inquisition! que deviendra la sécurité du citoyen et la confiance du foyer domestique? la vie privée ne sera donc plus murée, faudra-t-il tous nous faire vertueux, sous peine de voir nos faiblesses et nos infirmités surprises et divulguées par cet hôte indiscret? — Mais alors qu'avons-nous besoin d'un préfet de police; pourquoi jouissons-nous encore d'un ministre des affaires étrangères? Une somnambule remplacerait avantageusement M. Guizot, et la moins clairvoyante n'aurait pas de peine à en savoir plus long que M. Delessert! Oh! alors, plus de conspirations, plus de sociétés secrètes, plus de secrets d'Etat non plus; nous lirions dans le

cabinet de M. de Metternich les dépêches sur la table; partant plus de diplomates, partant plus de politique, et Dieu sait combien la société gagnerait à la suppression de tout cela!

« Donc et en fin de compte, faisons notre profession de foi.

« Il y a trois mois, le magnétisme était encore pour nous presque une chimère; il y a trois mois, si nous nous souvenons bien, nous faisions, à propos des premières séances de M. Lafontaine, un feuilleton moitié sérieux, moitié railleur; nous ne savions pas bien, à cette époque, s'il fallait rire ou s'il fallait admirer, mais aujourd'hui, alors que depuis un mois nous avons suivi pas à pas M. Lafontaine, que nous ne l'avons pas quitté, pour ainsi dire; quand une foule d'expériences suivies avec circonspection, nous pourrions bien dire avec défiance, soit en public, soit dans l'intimité; quand une masse de faits, tous plus concluants, plus invincibles les uns que les autres, ont levé tous nos doutes et eu raison de tous nos scrupules, il est juste que nous confessions notre conversion et que nous récitions notre *credo* magnétique :

« Oui, nous croyons au sommeil;

« Oui, nous croyons au somnambulisme;

« Oui, nous croyons à l'insensibilité;

« Oui, nous croyons à la catalepsie;

« Oui, nous croyons à la transmission de pensée, à l'attraction, à la clairvoyance, à tous les prodiges de la vue à distance, et à bien d'autres encore. »

« Oui, cent fois oui, nous croyons à tout cela, parce que cent fois ces faits ont été produits et répétés sous nos yeux; nous croyons parce que nous ne pouvons nous défendre de croire, sous peine d'absurdité; et peu nous importe qu'on tienne ces lignes pour une sorte de manifeste en faveur du magnétisme, que Messieurs les esprits forts se moquent de nous: qu'ils en prennent à leur aise, nous ne nous gênerons pas pour nous moquer d'eux à l'occasion.

« Pour finir, nos félicitations bien sincères à M. Adolphe Didier, ce jeune homme de vingt-cinq ans à peine, aux cheveux blonds, à l'œil bleu, au profil si fin, à la physionomie si sympathique; si doux, si paisible tant qu'il est éveillé; si mobile, si impatient, si irritable, si *mauvais coucheur* dès qu'il est endormi. Nos remercîments, encore une fois, car c'était à lui qu'il

était réservé de nous faire éprouver le plus profond sentiment d'étonnement et d'admiration que nous ayons ressenti de notre vie.

« N'oublions pas non plus Mlle Valentin, qui a clos la séance par son extase si éminemment gracieuse et touchante, et qui ne sera pas l'un des moindres charmes de la soirée d'aujourd'hui.

« David. »

CHAPITRE VI

SOMMAIRE. — NICE. — Lucidité des nègres. — Moyens artificiels. — Faits de lucidité spontanée. — Paralysie. — Mlle *Amélie Borg.* — M. *de Sasserno* et Mme *de Césoles.* — Un baron terrifié. — Belle réponse d'une somnambule.

Après la séance publique qui eut lieu, et dans laquelle la lucidité fut démontrée par une foule d'expériences, entre autres par la lecture d'une lettre sous enveloppe, écrite par l'un des hommes les plus honorables de Lyon, M. *de Moidières*, dans laquelle se trouvait ce vers célèbre :

« Grand Dieu ! tes jugements sont remplis d'équité. »

— Je fis mes adieux à la ville de Lyon, et je partis pour Nice, où je trouvai, pour me remettre de toutes mes fatigues, mille délices, des gazons de violettes si riches qu'on en vendait huit cents francs la récolte, des oranges sur les arbres en même temps que les fleurs qui, par leur parfum, donnaient en quelque sorte

plus de goût aux fruits tout frais cueillis; puis la mer avec ses eaux bleues, dans lesquelles je me plongeais avec délices sous ce beau soleil, et tous les charmes enfin de ce rivage privilégié.

Pendant mon séjour à Nice, quoique j'eusse pour but plutôt le repos que le magnétisme, j'eus l'occasion de magnétiser quelques malades intéressants :

Par exemple, je magnétisai une négresse qui avait une tumeur dans le côté gauche du ventre. En quelques séances, cette tumeur devint molle, diminua de grosseur, et, après une dizaine de magnétisations locales, pendant lesquelles la tumeur s'était entièrement guérie et cicatrisée, la malade fut complétement guérie.

Cette négresse, nommée Sally, était devenue somnambule lucide sous l'influence du magnétisme; elle me donna souvent des preuves d'une clairvoyance remarquable.

J'avais essayé sur elle et sur une autre somnambule que j'avais aussi formée à Nice, certaines pratiques dont la connaissance m'avait été communiquée par un Français, propriétaire à Santiago, qui se trouvait momentanément à Nice. Ces procédés sont employés fréquemment

dans l'Amérique espagnole sur les négresses, lorsqu'on veut les exalter jusqu'au délire, pour obtenir d'elles des révélations.

Ils consistent à allumer, pendant que les sujets sont endormis, une bougie de cire vierge, préparée dans un bain d'assa fœtida et de deux autres éléments.

Cette bougie, ainsi préparée, éclairait mon salon d'une lumière rougeâtre, et répandait une épaisse fumée d'une odeur âcre et désagréable. Les somnambules étaient d'abord agitées, elles éprouvaient des tremblements, des spasmes, des mouvements convulsifs, elles tombaient dans une exaltation excessive, elles se levaient, et, tout en se tordant, elles restaient l'œil fixe, grand ouvert, regardant au loin; puis des sons inarticulés, des paroles incohérentes s'échappaient de leurs lèvres; ensuite elles répondaient avec une précision, une lucidité remarquable aux questions qui leur avaient été adressées dans leur somnambulisme, avant que la bougie ne fût allumée. Elles rappelaient à nos yeux la Pythie de Delphes, sur son trépied, enveloppée d'une vapeur qui l'exaltait et que les assistants ne pouvaient supporter.

Elles avaient l'air, par moments, d'être vraiment inspirées; leur physionomie prenait une expression de grandeur intellectuelle qui frappait les plus incrédules. Ce n'étaient plus les mêmes êtres que quelques minutes auparavant, une transformation s'était opérée chez ces jeunes filles.

Dans ces instants toutes les questions pouvaient être résolues par ces somnambules; elles lisaient dans des livres fermés, posés à distance; la pensée enfermée dans le pli le plus profond du cœur était découverte et jetée à la face des personnes avec une volubilité extrême et une exactitude positive. J'ai vu des dames effrayées quitter le salon et fuir dans une salle à côté, pour ne pas être mises sur la sellette; mais les murs n'étaient point des obstacles à cette clairvoyance; non-seulement les somnambules disaient ce que ces dames faisaient dans cette autre chambre, mais encore tout ce qu'elles pensaient, comme si leur âme eût été à découvert.

Des consultations et des remèdes fabuleux me furent indiqués pendant ces accès de lucidité vraiment extraordinaires, mais il faut l'avouer bien vite, chaque fois que je soumettais ces

deux jeunes filles à cette influence, leur santé s'en trouvait altérée pendant un jour ou deux, et ce n'était que par des magnétisations de plusieurs heures, répétées plusieurs fois le lendemain, que je parvenais à rétablir le calme dans le cerveau et l'équilibre dans tout l'organisme.

J'ai renouvelé ces expériences sur d'autres somnambules, et, chaque fois, les mêmes effets se sont présentés; la lucidité toujours aussi belle, mais aussi toujours les mêmes accidents se répétaient après, excepté chez une seule, qui était d'une forte constitution et d'une santé exceptionnelle. Celle-ci supportait cette influence morbide sans en éprouver ensuite le moindre malaise, quoiqu'elle ressentît la même exaltation et que sa lucidité fût tout aussi remarquable que celle des autres somnambules.

Je puis déclarer aussi que jamais les accidents provoqués par ces pratiques n'ont eu de suites fâcheuses. J'ai toujours pu les dissiper, les détruire entièrement, et jamais les personnes que j'y ai soumises n'ont ressenti le plus petit malaise, une fois ramenées à leur état normal par les magnétisations spéciales nécessaires en pareil cas.

C'est dans l'Amérique du Sud, comme dans les Indes et d'autres pays de l'Asie, que ces moyens accessoires et bien d'autres sont usités; cependant, ce sont précisément ces pays dans lesquels ils seraient le moins nécessaires, car la constitution, le tempérament chaud et lascif des habitants, leur système nerveux développé, excité par un soleil qui brûle le sang, joints à l'exaltation religieuse, à la superstition, à l'ignorance, font de tous ces êtres, blancs, noirs ou cuivrés, des sujets précieux pour le magnétisme. Il n'est pas rare, dans ces pays, de voir des négresses, et même des créoles blanches, tomber d'elles-mêmes dans un somnambulisme naturel, dans un état demi-extatique, qui leur permet de percevoir des choses au loin, d'avoir des intuitions de certains remèdes, et de guérir avec certaines plantes qui ont des propriétés particulières à ce climat, et qu'elles savent choisir et trouver dans ces moments d'exaltation.

Je vais rapporter deux faits qui m'ont été racontés par des personnes dignes de foi sous tous les rapports, lesquelles en avaient été témoins, et qui, d'ailleurs, n'avaient aucun intérêt à me tromper.

Un jeune garçon de dix à douze ans avait depuis longtemps mal aux yeux. Le médecin avait employé tous les moyens à sa disposition, sans que l'enfant en éprouvât du mieux; le mal, au contraire, prenait chaque jour plus de gravité, et, depuis une semaine, les yeux étaient entièrement fermés, envahis par une humeur sanguinolente qui suintait de l'intérieur, et qui déterminait l'occlusion des paupières en en collant les bords. L'enfant ne pouvait les mouvoir, et quand le docteur les ouvrait un peu, afin de constater l'état des yeux, il reconnaissait avec douleur que les yeux diminuaient de grosseur, rentraient dans leur orbite et semblaient se fondre; et il ne cachait pas aux parents que l'enfant perdait entièrement la vue.

Dans ces circonstances, la mère, essentiellement nerveuse, impressionnable et dévote, comme on l'est dans les colonies espagnoles, veillait un soir près du lit de son enfant, absorbée dans une prière mentale. Tout à coup sa sœur et sa tante, qui étaient assises près d'une table dans la même chambre, l'entendirent parler et distinguèrent ces paroles : — « *Merci, Sainte Vierge, merci, je vais aller les chercher; oh ! mon enfant !* »

— Puis elle se leva, sortit dans le jardin, gagna une prairie et un bois, suivie par sa tante et sa sœur, qui lui avaient adressé plusieurs fois la parole sans obtenir de réponse. — La pauvre mère avait l'air de chercher, puis elle se baissait, cueillait des herbes, arrachait jusqu'à la racine; ensuite, elle revint du même pas calme et tranquille, les yeux ouverts, mais fixes, et sans qu'on pût croire qu'elle voyait. Elle alla droit à la cuisine, et sans dire une parole à qui que ce fût, elle hâcha, pila les herbes qu'elle avait apportées, et en fit une espèce de bouillie qu'elle appliqua comme un cataplasme sur les yeux de son fils. Puis elle s'étendit dans un fauteuil et y passa la nuit.

Le lendemain, elle fut fort effrayée quand sa sœur et sa tante lui rapportèrent ce qu'elle avait fait, car elle ne se souvenait de rien. Ce fut avec une inquiétude croissante qu'elle attendit le docteur. Quand on eut fait connaître à celui-ci ce qui s'était passé, il s'approcha du lit de l'enfant, leva le cataplasme, et vit avec la plus grande stupéfaction que toute l'humeur restait adhérente aux herbes, que les paupières étaient dé-

gagées, que les yeux s'ouvrirent seuls et que l'enfant put voir.

En constatant un si prodigieux effet, il engagea à mettre, le soir, un second cataplasme; mais grand fut l'embarras de la mère pour retrouver les plantes, car elle ne se souvenait de rien. Heureusement que, le soir, l'état somnambulique se présenta au milieu de la prière; elle se leva, sortit, et sa sœur, qui la suivit, put lui dérober quelques feuilles de chaque plante, afin de les reconnaître le lendemain, Mais ceci ne fut pas nécessaire, car après la seconde application de ces herbes, l'enfant se trouva guéri, ses yeux étaient entièrement débarrassés, et il voyait mieux qu'il n'avait jamais vu, même avant sa maladie.

Le second fait que je vais citer se passa dans un salon, et fut en quelque sorte public. La réunion fut tout à coup troublée par les cris perçants d'une dame qui, depuis quelques instants, paraissait absorbée en elle-même, et qui s'écria : — « *Mon mari est mort, ils viennent de l'assassiner !* » — puis elle s'évanouit.

Le mari de cette dame était en voyage à une

cinquantaine de lieues de là, et fut, en effet, attaqué sur la route, ce jour-là, par quatre hommes, dont l'un le tua d'un coup de fusil.

Ces deux faits de somnambulisme naturel n'ont rien d'incroyable; il s'en présente souvent de semblables, même dans nos climats, chez certaines natures impressionnables qui ont un système nerveux d'une sensibilité excessive. J'ai eu personnellement connaissance de faits analogues, que j'ai été à même de vérifier.

Je magnétisai aussi une jeune négresse nommée Henriette, fille de la première; j'en fis une somnambule pour servir à mes expériences physiques, et, plus tard, après avoir donné quelques soirées chez moi, auxquelles assistait toute la famille du gouverneur, le comte de *Maistre*, je présentai, dans une séance publique, cette jeune négresse et une autre jeune fille de Nice. Lorsque ces deux somnambules étaient plongées en même temps dans l'extase, elles formaient un ravissant tableau fort curieux à voir. Les grands yeux de la négresse, dont le blanc tranchait si vivement sur son visage d'un beau noir, ses mouvements si souples, ses poses abandonnées, sa physionomie, qui resplendissait d'un bonheur in-

dicible, offraient un contraste des plus heureux avec la jolie somnambule Madeleine, dont les grâces plus modestes, le visage doux et expressif, les poses plus réservées, mais charmantes, semblaient personnifier l'idéal à côté de la sensualité. Ces deux jeunes filles, si différentes d'aspect, électrisaient, enthousiasmaient les personnes présentes; aussi, j'aurais pu prolonger leur extase sans que le public s'en lassât.

J'entrepris dans cette même ville plusieurs traitements qui eurent les plus heureux résultats. J'obtins, entre autres, une grande amélioration dans un cas de paralysie des deux jambes, conséquence d'une affection de la moelle épinière. M. Cauvain était un jeune homme de vingt-cinq ans; il ne pouvait faire que quelques pas en s'appuyant sur un bras et sur une canne. Ses jambes n'obéissaient pas à sa volonté, et quand il voulait en avancer une, souvent elle restait en l'air sans qu'il pût poser le pied à terre.

Après quelques magnétisations, la raideur cessa de se présenter, et le malade put marcher en s'aidant seulement d'une canne. Les douleurs qu'il ressentait au bas de la colonne vertébrale avaient presque entièrement disparu, et il repre-

nait des forces. J'obtenais sur lui un singulier effet, que j'avais rencontré quelquefois, entre autres sur M. *Bordères*, avoué, à Rouen.

Lorsqu'après avoir fait des passes sur les jambes, je posais la main sur son genou, la jambe se mettait à trembler, le pied se soulevait et la jambe finissait par s'agiter toute entière; quand je retirais ma main, le calme se rétablissait.

Mais si je posais l'une de mes mains sur le bas de la colonne dorsale, aussitôt les deux jambes s'agitaient convulsivement, se contournaient sur elles-mêmes; elles étaient lancées avec force, à droite, à gauche, en haut, en bas, avec un tremblement effrayant. Pendant tout ce temps, le malade riait au milieu de ces soubresauts; il essayait bien de les faire cesser, mais sans pouvoir y parvenir. Tous ces mouvements duraient aussi longtemps qu'une de mes mains restait placée sur le bas de l'épine dorsale, mais aussitôt que je la retirais, tous les mouvements s'arrêtaient instantanément, et il restait à peine un léger frémissement dans les jambes.

Pendant toute la durée de ces mouvements convulsifs, le malade n'éprouvait aucune souffrance, et après, au contraire, il ressentait une

grande chaleur, plus de souplesse et plus de force dans les jambes, qui obéissaient alors facilement à sa volonté.

J'obtins des améliorations, des soulagements, des guérisons, dans bien des cas de paralysie, de pulmonie, de rhumatisme, de névralgie, d'épilepsie, de surdité, etc., etc.

Je produisis des effets instantanés très-remarquables dans des salons, sur des personnes en très-bonne santé. C'est ainsi que M[lle] *Amélie Borg*, fille du consul français, fut endormie en trois minutes et plongée dans le somnambulisme, pendant lequel, soumise à la musique, elle eut une extase des plus belles.

M. *de Sasserno*, dont le talent sur le violon est européen, quoiqu'il soit seulement un amateur, — (comme le comte de *Césolles*, sénateur, qui, lui aussi a un talent des plus distingués, et qui a acheté à très-grand prix le violon de ce malheureux *Artaud*, mort si jeune, à Nice, daus les bras de M[me] *Damoreau-Cinti.*) — M. de Sasserno, dis-je, nature impressionnable, fut endormi par M[me] de *Césolles*, et plongé, d'après mes indications, dans le somnambulisme.

Je magnétisai aussi M. le baron *Borys d'Ux-*

kul. Je produisis, en quelques séances, le sommeil et l'insensibilité qu'il désirait pour se faire extraire plusieurs dents.

Mais ayant vu un jour, chez moi, quelques expériences sur une jeune somnambule, le baron, dont l'imagination était très-vive et les idées religieuses très-portées au spiritisme, fut tellement effrayé, qu'il se refusa à continuer, malgré tout, et qu'il abandonna l'extraction de ses dents sous l'influence du magnétisme.

Il avait entendu une somnambule répondre à une question que faisait une personne très-religieuse :

— « *Voyez-vous Dieu?* » — « *Dieu est l'harmonie de toutes choses, Dieu ne se voit pas, Dieu se sent!* »

Son imagination était tellement frappée, qu'une nuit il se jeta à bas de son lit, en appelant *au secours!* et en disant à sa femme, *que moi ou un de mes familiers lui avions mordu la jambe.* Il souffrit de cette jambe et boita toute la journée.

Quelques jours après, rencontrant M. *Brett*, le dentiste, qui avait dû faire l'opération, il lui demanda sérieusement s'il n'avait pas remarqué,

comme lui, que j'avais quelque chose de diabolique dans le regard. M. Brett, qui était Anglais, et peu superstitieux, répondit en souriant qu'en effet il me croyait un peu de la race de Satan. Le baron le quitta, fit quelques pas et revint vers lui; il lui avoua que je produisais un tel effet sur lui que, lorsqu'il arrivait à un bout du Pont-Neuf, s'il m'apercevait de l'autre côté, il rebroussait chemin aussitôt et courait s'enfermer chez lui. En effet, je m'étais aperçu de l'empressement avec lequel ce pauvre M. d'Uxkul m'évitait, car, lorsque j'entrais dans une maison et qu'il y était, il se sauvait aussitôt, et par une autre porte s'il le pouvait.

Il n'est pas étonnant que, dans une disposition d'esprit pareille, qui n'a pu qu'augmenter, M. d'Uxkul ait accepté les idées de M. le baron Guldenstubbé sur les *écritures authentiques* des esprits évoqués par le dit baron chez lui et dans les caveaux de St-Denis.

CHAPITRE VII

SOMMAIRE. — TURIN. — *Gioberti.* — Difficultés. — Une séance chez la marquise de *Cirié.* — Retour à NICE. — GÊNES et la *Corniche.* — Séance au profit des Milanais. — La princesse *Belgiojoso* et ses volontaires. — Guérisons. — MILAN. — *Regazzoni.* — La marquise de *Porro.* Fuite de *Milan.* — Un *cabriolet-robinson.* — Les *Autrichiens.*

Je me rendis à Turin en Janvier 1848, par un froid de quinze degrés et par une neige qui tombait avec tant d'abondance, que l'on y voyait à peine pour se conduire dans les rues, où elle atteignait déjà une hauteur de deux pieds. C'était un changement bien grand pour moi qui venait de Nice, où la température était si chaude que, le 14 Janvier, veille de mon départ, je m'étais encore baigné dans la mer.

Mais, si le climat était froid, l'exaltation populaire était chauffée à trente-six degrés Réaumur. C'était le moment où *Gioberti*, par ses écrits

et par ses discours en plein air, mettait en mouvement tous les esprits et les poussait à la révolution.

Le soir même de mon arrivée à Turin, je fus spectateur d'une ovation aux flambeaux qu'on fit à ce patriote; j'étais à peine entré à l'Hôtel de la Pension Suisse, — où demeurait aussi Gioberti, — que la rue s'emplit d'une foule compacte; des cris, des vivats, des hourras se firent entendre, et, par-dessus tout, le nom de cet homme célèbre répété par toutes les bouches.

Gioberti se montra au balcon, et parla pendant une demi-heure à ces hommes, qui, la tête découverte, malgré le froid intense de la nuit, l'écoutèrent dans le plus profond silence; puis, des bravos, des vivats, des applaudissements frénétiques couvrirent sa voix. On sentait comme un courant électrique qui secouait toute cette foule et annonçait un événement d'importance.

Toutefois, je n'étais pas venu à Turin pour faire de la politique, mais bien de la propagande magnétique; aussi, dès le lendemain de mon arrivée, j'étais en course avec mon excellent ami le comte de Seyssel, et nous allions ensemble chez le ministre de l'Intérieur, qui nous déclarait

qu'il ne pouvait pas, en un tel moment, m'autoriser à donner des séances publiques de magnétisme, ajoutant que si je voulais être prudent, il fermerait les yeux et les oreilles sur des séances qui n'offriraient pas un caractère de publicité; il termina en nous assurant que si j'attendais quelque temps, j'aurais alors toute liberté pour faire tout ce que je voudrais. Je le remerciai, et, me résignant à cette contrariété, je ne fis qu'annoncer modestement dans les journaux quelques séances dans un des salons de l'hôtel où je demeurais, au lieu de prendre une grande salle et de faire beaucoup de publicité.

Ces séances cependant furent suivies par beaucoup de monde, et le salon se trouva malheureusement trop petit pour contenir tous ceux qui se présentaient. J'y suppléai en multipliant les séances, qui eurent un grand succès.

De son côté, le comte de Seyssel organisa quelques séances dans plusieurs salons aristocratiques; j'en donnai deux, entre autres, chez la marquise Doria de Cirié, qui eurent un grand retentissement.

Dans la première, après quelques expériences faites sur la somnambule Madeleine, que j'avais

formée à Nice, je me mis en devoir de magnétiser la maîtresse de la maison, qui en manifesta le désir.

En quelques minutes, la jeune et belle marquise, renommée alors comme aujourd'hui par l'éclat de sa riche chevelure dorée, ferma les yeux, et fut bientôt endormie et amenée à l'état de somnambulisme; son sommeil était calme, on constata son insensibilité, et il est probable que si on eût pris le temps de provoquer la lucidité chez une nature aussi impressionnable, elle eût apparu dans le somnambulisme. La marquise se trouvait très-bien, et voulait rester ainsi sans être réveillée; mais on insista pour qu'elle fût démagnétisée.

A quelques jours de là, dans une seconde séance, Mme de Cirié me demanda de la magnétiser; je m'y prêtai aussitôt. Elle fut promptement plongée dans la somnolence; mais, chaque fois qu'elle était sur le point de passer au sommeil magnétique, elle se trouvait tout à coup presque entièrement dégagée. En faisant un effort violent, je parvins à l'endormir magnétiquement; mais, en levant les yeux pour me rendre compte de la difficulté que j'avais rencontrée et qui m'é-

tonnait, j'aperçus la comtesse Carpeneto qui était aussi endormie. J'allai à elle, je lui fis quelques passes pour consolider ce sommeil, puis je revins à la marquise de Cirié que je réveillai sur sa demande, car elle commençait à se trouver inquiète et agitée; mais au réveil elle fut très-bien, et fort étonnée de voir Mme Carpeneto endormie.

Voici ce qui s'était passé : Mme Carpeneto, jeune femme brune et d'une impressionnabilité nerveuse excessive, avait attiré à elle le fluide que je cherchais à communiquer à Mme de Cirié. Je voulus faire quelques expériences, mais on s'y opposa, et voici ce qui en résulta.

Le comte Carpeneto emmena sa femme chez elle, et comme elle n'avait point été entièrement dégagée, parce qu'on ne m'en avait pas donné le temps, elle tomba, aussitôt rentrée, dans un état de somnambulisme avec des mouvements convulsifs, puis elle parla de choses qu'elle prétendait voir et qu'elle voyait en effet.

Le comte fut très-effrayé de cet état, et il m'envoya chercher par son frère, grand jeune homme, officier de cavalerie. Du fond de son appartement, la comtesse indiqua à son mari que

nous venions en courant, que nous montions l'escalier, que nous entrions.

Je la réveillai de suite, je la dégageai bien, puis je l'endormis de nouveau pour éviter tout accident. Après l'avoir fait dormir une demi-heure, pendant laquelle je la calmai entièrement, je la réveillai et la dégageai fortement. Mme Carpeneto se trouva très-bien, accusa de l'appétit, dîna et alla le soir au théâtre. Elle ne se ressentit point de cet accident.

Je quittai Turin et je revins à Nice, où je retrouvai mon doux climat et mon brillant soleil; mais j'avoue que le 5 Février, en arrivant, après avoir senti les quinze degrés de froid et la neige de Turin, je n'osai recommencer mes bains de mer, que j'avais seulement cessés le 14 Janvier en partant.

En Mars, la révolution était faite; je quittai Nice pour Gênes, et, comme je n'étais pas seul, au lieu de prendre la mer, comme la première fois, je pris un *vetturino*, et nous partîmes par la Corniche, cette belle route, si vantée à juste titre, qui, tantôt prête à se baigner dans la mer, sur laquelle glissent au loin des voiles blanches, tantôt s'élevant jusque sur le sommet des mon-

tagnes, au milieu d'une végétation luxuriante, présente l'aspect le plus splendide qu'on puisse admirer. En outre de ces beautés naturelles, il me fut donné de jouir d'un coup d'œil rare et frappant, dont peu de personnes auront eu la jouissance.

La voiture était arrivée au bas d'une montagne élevée, qu'elle avait parcourue avec rapidité. De temps à autre, j'avais rencontré quelques soldats; mais lorsque, arrivé au bas de la côte, je me retournai, je vis la route couverte par un régiment piémontais, — le Royal-Savoie, — qui descendait la montagne. C'était un spectacle des plus pittoresques que la vue de cette troupe d'hommes, couverts de brillants uniformes, dont les armes étincelaient au soleil, et qui, du haut en bas de la montagne, se déroulait comme les ondulations d'un long serpent, dans les mille contours de la route qui venait aboutir à la mer. Tous ces jeunes soldats, gais et alertes, dans leur enthousiasme, s'en allaient en chantant vers la mort qui les attendait dans les plaines de la Lombardie, et ne songeaient pas que peut-être aucun d'eux ne reverrait la famille ou le pays qu'ils quittaient pleins de joie pour aller

combattre les Autrichiens. Je serrai la main à plusieurs officiers que j'avais connus à Nice, entre autres, au fils du comte *de Maistre*, alors gouverneur du comté de Nice, qui était lieutenant dans le régiment, et que, plus tard, je retrouvai à Milan, blessé et dans le dénûment le plus complet, n'ayant plus ni bas, ni chemises, ni souliers, ni argent.

Malgré le coup d'œil animé que me présentait la montagne, éclairée par un soleil du matin, aux rayons si chauds et si brillants, mon cœur se serra en pensant au sang qui allait être versé dans les combats; à ces jeunes gens pleins de courage et de santé, qui bientôt devaient payer de leur vie la liberté qu'ils allaient conquérir sur le despotisme d'un avide monarque. On se souvient encore, à Milan, des excès révoltants qui poussèrent à bout les populations indignées; on y parle encore de ces femmes fouettées en place publique et de toutes les cruautés indignes que la soldatesque autrichienne commit sur les infortunés Milanais.

Malgré moi, et sans fausse modestie, je fis un retour sur moi-même; j'allais, moi aussi, déclarer la guerre à l'ignorance; j'allais affronter

l'opinion, j'allais combattre l'aveuglement du passé, j'allais présenter de nouvelles idées en contradiction avec les anciennes; j'apportais une vérité qui renversait les erreurs accréditées depuis des siècles. C'était un combat, un véritable combat que j'allais livrer, et dans lequel j'étais seul contre tous, moi, faible, contre les forts. Ces braves soldats allaient combattre pour la liberté de leur pays; j'allais combattre pour la liberté de la pensée.

Quoique je ne sois pas un homme politique, j'ai mes opinions personnelles; aussi, à mon arrivée à Gênes, quelques jours après que le brave peuple de Milan eut chassé les Autrichiens, je donnai une séance publique au profit des blessés et des orphelins milanais; le public vint en foule; toutes mes expériences physiques sur Madeleine, jeune somnambule que j'avais formée à Nice, réussirent parfaitement et étonnèrent beaucoup. Je fis entendre, dans cette séance, un sourd-muet de la ville de Gênes; il avait vingt-cinq ans, était imprimeur et n'entendait absolument rien des deux oreilles. Après la magnétisation, qui dura à peu près vingt minutes, il entendit d'abord la voix humaine, puis il per-

çut et distingua quelques mots français qu'il répéta d'une voix gutturale, quoiqu'il ne comprît que l'italien.

Ce fait remarquable, obtenu sur un sourd-muet de la ville, que je ne connaissais pas et qui avait été amené à la séance par un journaliste honorablement connu de tous, et dans l'imprimerie duquel ce sourd-muet travaillait depuis longtemps, produisit une si profonde sensation dans l'assemblée, que le directeur des sourds-muets, l'abbé *Bosselli*, me pria, séance tenante, de venir dès le lendemain faire une expérience sur les sourds-muets de son établissement.

En effet, peu de jours après, je magnétisai deux enfants devant une quarantaine de personnes, que l'abbé avait réunies. Sur l'un je ne produisis rien, mais je fus plus heureux sur le second, car je parvins à lui faire entendre et distinguer des sons, qu'il s'efforça de répéter.

La recette de la séance publique fut envoyée, par le consul général de France à Gênes, au consul général à Milan, pour être remise au gouvernement provisoire de Lombardie, qui s'empressa de répondre à cet envoi par une lettre de remercîments, signée des trois membres

du gouvernement, pièce qui se trouve entre mes mains, et dont voici la traduction :

« GOUVERNEMENT PROVISOIRE

« Milan, 17 Avril 1848.

« Monsieur le Consul général,

« En même temps que votre précieuse lettre « d'hier, le gouvernement provisoire de Lom- « bardie a reçu la somme que M. Lafontaine, « citoyen français, a bien voulu offrir gracieuse- « ment aux combattants des cinq journées.

« Veuillez, Monsieur, faire agréer à M. La- « fontaine nos remercîments pour cet acte de « philanthropie, si conforme d'ailleurs à la na- « ture généreuse de la nation à laquelle il ap- « partient.

« Nous saisissons cette occasion pour vous « réitérer, Monsieur, l'expression de nos senti- « ments de considération sincère et distinguée.

« CASATI, *président.*
« BORROMÉO.
« BERETTA. »

Pendant que j'étais à Gênes, la princesse

Belgiojoso y arriva à la tête de deux cents volontaires napolitains, qu'elle conduisait contre les Autrichiens, et descendit à l'hôtel Feder, où je demeurais; ayant appris que j'avais réuni chez moi quelques personnes auxquelles je présentais des expériences magnétiques, elle me fit demander la permission d'y assister, y vint avec son médecin, et fut enthousiasmée des expériences, surtout de l'extase. Plus tard, quand je la revis à Milan, elle m'accueillit de la façon la plus aimable et se chargea de placer des billets pour une séance publique au bénéfice des blessés. Quelques jours après, elle vint elle-même me prier de placer quelques billets pour un concert qu'elle organisait dans le but de se procurer la somme nécessaire à l'achat de plusieurs canons.

Mon séjour à Gênes fut signalé par plusieurs guérisons : je débarrassai de rhumatismes nerveux une dame âgée, dont les nerfs de la jambe s'étaient contractés par la douleur, ce qui lui rendait cette jambe plus courte que l'autre. En quelques séances, non-seulement je fis disparaître les douleurs, mais je rendis la souplesse et l'élasticité aux nerfs et aux muscles qui se déten-

dirent, et je ramenai la jambe à sa longueur primitive.

Dans une seconde séance publique, je magnétisai M. *Renza*, rédacteur du journal *La Lega italiana;* je produisis une torpeur et une insensibilité qui me permirent de le piquer sans qu'il donnât signe de sensation, et même sans qu'il s'en souvînt.

Dans cette même séance je magnétisai madame *Ronco*, elle fut plongée dans un sommeil complet et dans le somnambulisme; elle eut même de l'extase.

Ces faits et bien d'autres produisirent un excellent effet; aussi le magnétisme, auquel peu de personnes croyaient à Gênes, trouva bientôt des croyants et même des adeptes parmi les médecins; je citerai entre autres le docteur *Gatti*, directeur de l'institut homœopathique de Gênes.

Enfin je quittai Gênes pour Milan; lorsque j'arrivai dans cette dernière ville, j'eus lieu de constater que l'enthousiasme patriotique était à son comble. Je ne vis pas une fenêtre qui ne fût ornée de plusieurs drapeaux italiens, la ville était en fête depuis le départ des Autrichiens, et bien que, privée de ses enfants, partis avec

l'armée du roi Charles-Albert, elle n'écoutait que la voix de la liberté naissante. Hélas! cette délivrance ne dura pas longtemps; quelques mois plus tard, les fers étaient de nouveau rivés, les déportations, les incarcérations redevenaient à l'ordre du jour; pour un mot, pour un regard, les Autrichiens jetaient un homme en prison, ou l'envoyaient en exil dans les autres parties de l'empire, le contraignant à devenir soldat pour asservir les autres nations.

Je fus parfaitement accueilli à Milan; le gouvernement provisoire, avec la plus exquise obligeance, mit à ma disposition toutes les salles publiques, et je choisis le foyer de la Scala.

J'y donnai quelques séances de magnétisme, une entre autres au profit des blessés et des orphelins.

Le magnétisme n'était pas inconnu à Milan, les médecins s'en étaient occupés et ils avaient obtenu des guérisons. Je citerai les docteurs *Bruni*, *Dugnani*, etc. Ce fut à Milan que je fis la connaissace de *Regazzoni*, qui, en voyant mes séances publiques, eut l'idée de faire du magnétisme; il vint me trouver, s'occupa sérieusement de la pratique expérimentale du magnétisme, et

devint un des puissants magnétiseurs de l'époque pour la propagande. Paris l'a admiré, et je me suis laissé dire que le roi de Hollande l'avait décoré. Ce serait le premier magnétiseur qui aurait reçu cette distinction pour ses actes magnétiques.

Je l'ai revu une seule fois, à Genève, lorsqu'il revenait d'Espagne.

J'eus le plaisir de retrouver, à Milan, Mme *Pasta*, que j'avais connue à Paris, en 1823 et 24, chez M. *Ciceri*, le grand artiste; là, aussi, j'avais connu *Bordogni*, *Pellegrini*, *Zuchelli*, puis, plus tard, *Lablache* et la *Malibran*.

J'eus beaucoup de malades à Milan, des sourds, des sourds-muets, des paralytiques, des personnes atteintes de rhumatisme, de névralgie, d'hystérie.

Une des plus belles et des plus promptes guérisons que j'eus lieu d'enregistrer à cette époque, fut celle de la marquise de *Porro*, — appartenant à cette famille devenue si célèbre depuis les mémoires de Silvio Pellico — le docteur *Danzi*, médecin distingué de Milan, vint me chercher, après avoir épuisé tous les moyens à sa disposition. Cette dame éprouvait dans la

tête des douleurs si intenses qu'aucun médecin appelé n'avait pu la soulager; sa faiblesse était si grande qu'elle ne pouvait quitter le lit sur lequel elle restait toujours étendue sans pouvoir faire un mouvement; d'heure en heure, il se présentait dans la tête une crise si douloureuse qu'elle se terminait toujours par un évanouissement, qui durait pour le moins vingt minutes.

Cet état avait été provoqué par un événement fâcheux.

Au moment où la révolution éclata, la marquise était accouchée depuis trois ou quatre jours seulement. Dès le premier moment, le marquis de Porro courut au milieu des combattants, mais par malheur il fut pris avec quelques autres par les Autrichiens.

La marquise, ne recevant plus aucune nouvelle de lui depuis deux jours, le crut mort, et la malheureuse femme, à moitié folle de douleur, se soutenant à peine, s'échappa le cinquième ou sixième jour de ses couches, et courut dans les rues sans être habillée, en chemise, pieds nus, les cheveux en désordre, demandant à tous ceux qu'elle rencontrait des nouvelles de son mari; après bien des heures passées ainsi à errer de

tous côtés, elle apprit enfin que son mari était prisonnier et que les Autrichiens l'avaient emmené.

Elle s'élança aussitôt du côté où ceux-ci tenaient encore, vers la porte de Monza. Mais l'exaltation fiévreuse qui lui donnait des forces factices, la trahit enfin, et la malheureuse femme tomba sans connaissance sur le pavé.

On la releva, on la transporta chez elle, et quelques heures après elle reprit ses sens, mais en restant dans un état qui faisait craindre pour sa vie et pour sa raison. Heureusement, M. de Porro était parvenu à s'échapper des mains des Autrichiens pendant qu'ils se retiraient en désordre, et il arriva le lendemain de cette nuit terrible.

Sa présence produisit chez sa femme une révolution violente qui semblait devoir amener une mort immédiate, et qui, au contraire, produisit chez la marquise l'effet le plus heureux. Grâce à des soins multipliés, sa vie cessa d'être en danger; mais il lui resta de cette secousse des douleurs atroces dans la tête et dans tout le corps, et une grande faiblesse que rien n'avait pu vaincre pendant plusieurs mois.

Ce fut seulement quelques jours avant la rentrée des Autrichiens que l'on m'appela.

Dès la première séance, que je fis durer trois heures, j'obtins du calme dans tout l'organisme et la suppression des douleurs pendant la magnétisation; elles se représentèrent après la séance, mais un peu moins vives, et dès lors la crise n'eut lieu que de deux heures en deux heures, au lieu de se présenter toutes les heures.

A la deuxième séance, le même effet se produisit; mais les douleurs ne parurent que quatre heures après la magnétisation, et sans être suivies d'évanouissement.

Le troisième jour, j'étais entièrement maître de cette névralgie aiguë, et depuis lors il n'y eut plus de crises, ni de douleurs continues. Les forces revinrent, et après cinq magnétisations seulement, de trois heures chacune, — il est est vrai, — la malade se trouva entièrement guérie, sans avoir conservé aucune souffrance ni le moindre malaise.

Voici de quelle manière je magnétisai pour obtenir ce résultat :

Je pris les pouces pendant 15 minutes, je fis de grandes passes pendant une heure, depuis la

tête jusqu'aux pieds, la malade étant couchée; j'imposai les deux mains sur la tête pendant une autre heure, je fis des insufflations chaudes sur la tête pendant dix minutes, et enfin des passes pendant près d'une heure, puis je dégageai fortement.

J'employai les mêmes moyens pendant les cinq magnétisations, que je fis toujours durer trois heures, au moins.

Lorsque, le sixième jour du traitement, Charles-Albert rentra dans Milan, ou plutôt dans le faubourg, la marquise put s'enfuir avec son mari, sans attendre les Autrichiens, qui entrèrent le soir, et firent main basse sur tous ceux qui les avaient combattus.

Comme je ne me souciais pas du tout de me trouver avec messieurs les Autrichiens, pour lesquels j'avais éprouvé jusqu'à ce jour peu de sympathie, je cherchai à sortir de Milan avant leur rentrée; mais la chose était difficile : tous les chevaux avaient été mis en réquisition, personne ne pouvait s'en procurer. Enfin, à force de recherches, je trouvai, dans une mauvaise petite auberge, un cabriolet et un misérable cheval, et, de plus, un gamin qui voulut bien me conduire

jusqu'à *Novare.* Je laissai tous mes bagages à Milan, et, prenant seulement un sac de nuit, j'entassai dans le bienheureux cabriolet à deux places, trois personnes et un enfant, plus le cocher sur le brancard.

Nous n'allions pas vite, d'autant moins que le malheureux cheval avait bien de la peine à trotter pendant deux minutes ; nous en avions pris notre parti, lorsqu'il arriva un orage qui effraya le cheval, et je fus obligé de le tenir pendant que l'eau tombait à torrents. Cela n'offrait pas de grands inconvénients pour la santé, car il faisait chaud; mais je me demandais comment je ferais à Novare, n'ayant aucun vêtement de rechange.

Une fois arrivé, je donnai tous mes vêtements à faire sécher devant le feu de la cuisine, et je me roulai dans un drap que je fis attacher avec des épingles. Ce fut dans ce costume que je dînai de grand appétit, car nous étions au soir, et je n'avais rien pris à Milan avant de partir le matin.

N'ayant pu trouver à Novare ni cheval ni voiture, nous continuâmes, le lendemain, notre route dans notre cabriolet, et nous arrivâmes le quatrième jour à Turin, ayant fait cinq à six

lieues par jour. Il était temps, car, à une centaine de pas de la ville, notre pauvre cheval tomba pour ne plus se relever, malgré toutes les invocations que notre jeune cocher adressait à la madone, et nous fîmes modestement à pied notre entrée dans la capitale du Piémont.

Quelque temps après la bataille de Novare, lorsque les Autrichiens eurent incarcéré, expulsé et fusillé ceux qui leur déplaisaient le plus, et qu'enfin, sous leur verge de fer, chacun fut rentré dans sa coquille, se promettant d'en sortir à l'occasion, je retournai à Milan chercher mes bagages que je n'avais pu emporter dans le petit cabriolet.

Hélas ! quelle différence ! cette ville que j'avais vue si joyeuse de la liberté, si pavoisée de drapeaux aux trois couleurs italiennes, était sombre, morne et vide ; c'était une solitude, plus de drapeaux aux fenêtres, personne dans les rues, personne dans les cafés, seulement des *êtres-machines*, en habits bleus, en pantalons bleus, en capotes grises, qui marchaient lentement, ayant l'air de chercher et de craindre un ennemi, puis des citoyens qui hâtaient le pas et se dissimulaient autant que possible.

J'entrai dans un café, mon apparition fit sensation; tout le monde me regarda. En effet, j'étais peut-être le premier habit bourgeois qui fût venu affronter les uniformes de toutes sortes, qui se pavanaient en tremblant, je dis, — en *tremblant*, — quoique je sache fort bien que les Allemands sont braves; mais ces braves officiers sentaient que le sol était miné sous leurs pieds, qu'il ne fallait qu'une étincelle pour que le feu éclatât, et qu'ils fussent tous engloutis ou chassés comme ils l'avaient été quelques mois auparavant.

Je trouvai toutes mes caisses en bon état, quoiqu'elles eussent été ouvertes *par ordre autrichien.*

On s'attendait peut-être à trouver une révolution nouvelle, et on avait fouillé partout, mais sans rien distraire, pas même un petit pistolet qui me servait pour mes séances, et dans lequel il n'était jamais entré un grain de poudre. On m'avait aussi laissé un stylet auquel je tenais beaucoup, parce qu'il me venait de mon père, qui l'avait reçu dans la jambe à Florence, quand, sous l'Empire, il occupait le poste de vérifica-

teur-général des comptes de Toscane près la junte.

Je revins à Turin, et, de là, j'allai passer l'hiver à Florence.

CHAPITRE VIII

SOMMAIRE. — FLORENCE. — Un cocher dompté. — La somnambule *Maria*. – Un spectateur indigne. — Coups de couteau. — Guérisons. — Clairvoyance remarquable. — Un trésor enfoui. — Faits d'extase et de seconde vue, en Écosse.

Quelques jours après mon arrivée à Florence, j'eus une altercation qui me valut la considération respectueuse de tous les cochers.

J'avais pris une voiture devant l'hôtel, rue Santa-Trinita, pour me conduire à la porte de Santa-Croce et me ramener à l'hôtel. En arrivant, je demandai à M. *Ponson*, le maître de l'hôtel, que je trouvai sur la porte, ce qu'il fallait donner au cocher pour la course qu'il venait de faire. Il me répondit : — Trois paolis, — ce qui fait 1 fr. 50 c. — Je lui en donnai quatre, afin qu'il eût pour boire. Mais il les refusa, en me disant que c'était cinq francs que je lui devais. Je lui offris de nouveau les quatre paolis;

il les refusa encore et descendit les degrés. Alors je les jetai dans la rue; M. Ponson me criait que j'allais me faire donner des coups de couteau. Mais, sans l'écouter, je m'élançai, et saisissant le cocher, je lui ordonnai impérieusement de ramasser l'argent. Il resta d'abord stupéfait, puis il se mit à le ramasser, et me salua humblement pendant que je montais les degrés.

Depuis ce jour, ce cocher, comme tous les autres, et plus encore lui que les autres, furent à ma discrétion entière; c'était à qui me conduirait, et tous trouvaient bien ce que je payais.

Je donnai, à Florence, quelques séances expérimentales qui furent très-suivies. J'y étais arrivé sans somnambules; ce furent quelques peintres et le célèbre sculpteur *Bartolini* qui me procurèrent des jeunes filles. Ce dernier m'adressa un de ses meilleurs modèles, la jeune *Maria*, âgée de seize ans, fille lymphatique et peu nerveuse, quoique italienne. Dans les contrées méridionales, en effet, la vie indolente de la classe ouvrière et sa nourriture peu substantielle, produisent peu de sang et développent encore moins le système nerveux; aussi une grande partie de cette population reste-t-elle étiolée, non pas, à

la vérité, comme dans le nord de la France ou en Angleterre, mais assez cependant pour qu'on ne reconnaisse point chez certains individus la richesse du sang italien.

Dès la première séance, je parvins à endormir Maria; je lui tins les pouces pendant une heure entière, le regard fixé sur l'un de ses yeux, sans observer aucune altération dans la vue, sans qu'il y eût ni contraction, ni dilatation dans la pupille. Tout à coup les yeux se convulsèrent en haut et les paupières s'abaissèrent. Elle dormait, mais d'un sommeil léthargique accompagné de l'insensibilité la plus complète à la douleur et au bruit; la respiration était si faible qu'elle était à peine perceptible. C'était du sommeil magnétique, mais sans la raideur cadavérique qu'on rencontre quelquefois dans l'état cataleptique. Les membres pouvaient être placés dans toutes les positions, toutefois sans les conserver. Au bout d'une autre heure, pendant laquelle je fis de grandes passes jusqu'aux genoux, ne voyant aucun changement dans l'état de cette jeune fille, et jugeant que je ne pourrais obtenir du somnambulisme, cette première fois, qu'en la magnétisant encore une heure ou deux,

je la réveillai. Le réveil eut lieu facilement; elle ouvrit de grands yeux après quelques passes dégageantes, et fut bientôt dans son état normal, tout aussi bien portante qu'avant d'être magnétisée.

Ce ne fut qu'à la quatrième séance que le somnambulisme se déclara: les phénomènes physiques se présentèrent avec exactitude. Je fis avec facilité d'autres somnambules, entre autres une fort jolie fille nommée *Carolina*, dont le sang était bien italien. Elle avait une voix fraîche et fort sympathique, qui me rappelait la voix si jeune et si pure de Mlle *Massy* à ses débuts dans le *Pré aux Clercs*. Carolina chantait en véritable artiste, particulièrement un morceau d'*Ernani*.

Dans une de mes séances publiques, il arriva un événement désagréable. Je venais de présenter plusieurs sourds-muets, sur lesquels j'avais obtenu un effet d'amélioration sensible dans l'ouïe, entre autres le fils d'un rentier nommé *Paoli*, bien connu dans la ville comme sourd-muet n'entendant absolument rien, et qui, après quelques magnétisations, entendait dis-

tinctement et répétait plusieurs mots prononcés à son oreille.

Le public s'était montré très-satisfait de ces essais, et j'avais passé à d'autres expériences, lorsqu'on entendit dans la salle un cri terrible, auquel succédèrent des sons inarticulés qui n'avaient rien d'humain. — L'assemblée, aussi effrayée que surprise, se retourna comme un seul homme du côté où les bruits se faisaient entendre. Le sourd-muet Paoli était debout, il gesticulait en montrant sa joue tout ensanglantée et en jetant des cris qui, je le répète, n'avaient rien d'humain, mais auxquels la douleur prêtait une certaine éloquence.

Je m'élançai vers lui, sans savoir ce qui pouvait être arrivé, mais pressentant une cruauté ou une infamie.

— « Je savais bien que c'était une comédie! » — disait un jeune homme que le sourd-muet désignait comme l'ayant mordu à la joue. — « Cet homme n'est pas sourd-muet; vous le voyez, il crie, il parle; non, cet homme n'est pas un sourd-muet, c'est un compère. » — Plusieurs personnes lui affirmaient qu'elles connaissaient

Paoli comme étant sourd-muet. — Lorsque je fus arrivé sur le lieu de la scène, je m'avançai vers le jeune homme, et, lui saisissant le bras, je lui dis : — « Vous êtes *sot*, *ignorant* et *brutal*, Monsieur. — Vous êtes ignorant, puisque vous semblez ne pas savoir que tous les sourds-muets ont la faculté d'émettre des cris et des sons inarticulés, et qu'il y en a même quelques-uns auxquels on a montré à articuler les mots, et qui parlent de manière à se faire comprendre, sans cependant pouvoir entendre la voix humaine, ni même leur propre voix. — Vous êtes cruel et stupide, car vous avez blessé cet homme en le mordant comme un chien que vous êtes, — aussi, vous allez sortir à l'instant. » — Quelqu'un me fit observer que c'était le gouverneur du fils du ministre de France, M. le comte de *Montessuy*. — « Raison de plus, » — répliquai-je.

Je le pris par le bras et je le conduisis jusqu'à la porte, où il me dit encore une insolence personnelle qui méritait une correction, que je je lui promis pour le lendemain.

Voici ce qui était arrivé. Ce jeune homme était fort incrédule et faisait l'esprit fort; se trouvant près du sourd-muet lorsque celui-ci revint

à sa place, il lui parla comme à tout le monde. Paoli ne répondit pas, parce qu'il n'entendait pas et qu'il ne pouvait distinguer, ni même entendre une conversation de ce genre. Après plusieurs tentatives infructueuses, ce monsieur, contrarié, piqué au vif de l'impassibilité de Paoli, qu'il ne croyait pas sourd, tenta de le pousser à bout, et, s'approchant de son oreille, il le mordit à la joue si fortement que le sang en coula. Il espérait que la douleur le forcerait à parler, et ferait cesser ce qu'il appelait une comédie.

Le fils du ministre, indigné de cette méchanceté, était sorti aussitôt, et il la raconta le soir même à son père.

Lorsque le calme fut rétabli dans l'assemblée, dont l'indignation était à son comble, car chacun était révolté de cette cruauté stupide, je continuai mes expériences, et il ne fallut rien moins que la jolie voix de Carolina, son extase et celle de Maria, pour ramener le calme entier dans les esprits de tous. Aussitôt après la séance, M. Ch. Potier, banquier à Florence, que je connaissais, par l'entremise d'un de mes bons amis, M. Jules Forest, de Lyon, vint me trouver ac-

compagné d'un brave commandant français que j'avais vu chez lui, et tous deux se mirent à ma disposition. Il fut convenu qu'ils se rendraient le lendemain à la légation, près de ce jeune gouverneur, et qu'ils lui demanderaient en mon nom des excuses, ou, à défaut, une réparation par les armes des insultes personnelles qu'il m'avait adressées.

Quand ils arrivèrent à la légation, M. de Montessuy les fit prier d'entrer dans son cabinet, où ils le trouvèrent avec son fils et le gouverneur.

— « Messieurs, » leur dit le ministre en les voyant entrer, — « veuillez dire à M. Lafontaine que je n'avais pas attendu votre visite pour lui faire justice autant qu'il était en mon pouvoir. Je viens de déclarer à l'instant à Monsieur, qu'après sa conduite d'hier soir, — que je ne sais comment qualifier, — ses fonctions auprès de mon fils ont cessé; veuillez, Messieurs, présenter à M. Lafontaine mes regrets et mes excuses personnelles, auxquelles Monsieur va joindre les siennes, en allant les porter lui-même chez M. Lafontaine. »

— Ce jeune homme étant en effet venu s'excuser chez moi, accompagné de ces messieurs,

l'affaire fut ainsi terminée, et il quitta Florence le jour même.

Ce même sourd-muet, ce pauvre Paoli, joua de malheur; quelques jours après, dans un escalier qui n'était pas éclairé, il fut rencontré par un homme qui, l'ayant interpellé, ne recevant pas de réponse et se sentant poussé, fut pris de peur, et lui donna dans le ventre un coup de couteau qui mit le pauvre Paoli en danger de mort. Il fut d'abord soigné chez lui, où je le vis, puis transporté à l'hôpital.

Je ferai observer ici que ce coup de couteau et un autre, que je vis donner en plein jour à Livourne, par un pêcheur de corail, sont les deux seuls dont j'aie eu connaissance pendant trois ans que j'ai habité l'Italie, en la parcourant d'un bout à l'autre.

Je dirai aussi que je n'ai rencontré aucun brigand sur les routes, aucun voleur dans les rues, si ce n'est à Naples, où j'eus, les premiers jours, huit foulards consécutivement volés dans mes poches. Je mis des mouchoirs de batiste, ceux-ci ne disparurent plus, d'où je conclus que les voleurs de Naples n'aiment que la soie.

Je me permettrai de dire encore que, pendant

tout mon voyage dans l'Italie, que j'ai parcourue en *vetturino*, faisant de cinq à huit lieues par jour, m'arrêtant dans les bourgades et les villages, je n'ai rencontré des punaises qu'à la première étape après Gênes; mais je dirai aussi, qu'un jour à Naples, où il faisait très-chaud, et où, dans la rue de Chiaja, je marchais tenant mon chapeau à la main, je ne rentrai pas seul à la maison. Sentant une démangeaison à la tête, je pris un peigne fin, et je fis tomber.... non un éléphant.... mais un animal, un tout ce que vous voudrez, gros et noir, noir et gros.

Je reviens à mon pauvre Paoli; cet accident fut très-malheureux pour lui et pour le magnétisme, car j'aurais pu lui rendre entièrement l'ouïe. L'amélioration produite jusqu'à ce jour m'en donnait l'espérance, et, comme il y tenait lui-même beaucoup, et qu'il était très-régulier à venir se faire magnétiser, ç'eût été là un de ces faits incontestables, comme ceux de Mlle Georgina Burton et de Sénégas, devant lesquels toute opposition est contrainte de se rendre.

Pendant mon séjour à Florence, je fis de belles cures qui eurent un grand retentissement. Je rendis la vue à un peintre grec de Zante,

nommé *Callivoca*, qui, depuis plusieurs mois, était au désespoir; la médecine ne produisait rien sur ses yeux, elle n'avait pas même pu arrêter la marche de la maladie, et il était devenu entièrement aveugle, sans pouvoir même se conduire dans sa chambre. Ce fut dans cet état qu'on l'amena chez moi. Je reconnus une amaurose, sans qu'il y eût cependant opacité dans l'iris; la lumière d'une bougie promenée devant les yeux ne produisait aucune contraction de la pupille. Je l'entrepris sans lui donner beaucoup d'espoir, mais, en quelques séances de magnétisme sans sommeil, il y eut chez lui une amélioration sensible, et, après un mois de traitement régulier, qui consistait en passes tournantes faites avec le bout des doigts, devant les yeux ouverts, en insufflations chaudes sur les yeux également ouverts, et en un certain massage sur les paupières, M. Callivoca avait entièrement recouvré la vue, et put reprendre ses pinceaux.

J'avais obtenu des succès dans des cas d'hystérie sur la comtesse *Larderel*, sur Madame *Charbonnel* et sur Madame *Trollope*, auteur de plusieurs romans très-goûtés en Angleterre.

J'avais amélioré l'état de deux paralytiques, M. Harris et Madame Horne, etc., etc.

Pendant que je séjournais dans cette ville, je reçus un jour une lettre, et, le lendemain, la visite d'une personne qui me demandait une consultation somnambulique. — Ordinairement les somnambules dont je me sers pour mes expériences publiques ne sont pas lucides; je me suis toujours fait une loi de ne jamais présenter en public le somnambulisme clairvoyant, qui échoue trop souvent par des causes indépendantes du sujet et du magnétiseur, et l'événement de Lyon ne m'avait pas encouragé à changer ma décision.

Quant aux consultations somnambuliques, la lucidité d'un somnambule, comme je l'ai déjà dit, est par trop capricieuse, pour que j'aie jamais voulu me hasarder à la présenter chaque jour à heures fixes.

Ce n'est pas que je n'aie obtenu des faits de lucidité qui pourraient être pris pour des miracles, ou de la magie, mais je me suis toujours abstenu de les présenter au public, si ce n'est dans des cas exceptionnels comme celui que je vais citer.

Je répondis d'abord à M. *Coioli* que je n'avais point de somnambules clairvoyants, et que d'ailleurs, je ne faisais point de magnétisation de ce genre, m'attachant à magnétiser les malades eux-mêmes. Mais il insistait si vivement, et me demandait avec tant d'instances de lui rendre ce service, que je me décidai à lui dire que j'avais en ce moment une malade chez laquelle le somnambulisme magnétique s'était déclaré, qui m'avait donné déjà des preuves évidentes de lucidité, et qui, sur ma demande, je l'espérais, voudrait bien consentir à lui rendre le service qu'il me demandait.

La réponse de cette dame fut favorable, et je conduisis, le lendemain, M. Coioli chez la comtesse de ***. Je l'endormis dès que nous fûmes arrivés; elle fut promptement plongée dans le somnambulisme, et me dit, après quelques passes, qu'elle se sentait très-bien et qu'elle était dans un bon jour.

M. Coioli ne m'avait point communiqué ce qu'il voulait demander. Je mis sa main dans celle de la comtesse, en la priant de vouloir bien examiner l'affaire pour laquelle nous venions près d'elle.

— Après quelques instants un sourire effleura ses lèvres :

— « Ah ! ah ! Monsieur, vous avez des mines, et c'est pour cela que vous venez. — Eh bien ! voyons, que voulez-vous que je vous dise? — que vous avez perdu la trace du filon, — que votre puits est à une grande profondeur; que vos deux galeries sont déjà bien longues; que cependant vous ne trouvez rien, et que cela vous désespère. — C'est bien cela, n'est-ce pas, Monsieur ? »

— « Oui, Madame, répondit M. Coioli, mais.... »

— « Attendez, attendez, vous savez tout cela aussi bien que moi, car c'est votre pensée que je viens de mettre au jour, puisqu'il m'a fallu d'abord savoir ce que vous vouliez, et que M. Lafontaine vous avait prié d'observer avec moi la même réserve que vous aviez eue avec lui, afin que vous pussiez croire. »

— « C'est bien cela, Madame; je vous avoue que je suis confondu, et que vos paroles vont être désormais des oracles que je vais suivre à la lettre. »

— « Bien, très-bien, Monsieur, vous arriviez en *incrédule*, et ce n'était qu'en désespoir de

cause que vous vous adressiez à M. Lafontaine; et maintenant vous tombez dans un autre excès: vous êtes à présent le plus crédule de nous trois. — Prenez garde, prenez garde! — Mais nous allons essayer de vous être utile; — d'abord nous sommes en ce moment dans les Maremmes, sur un mamelon élevé. »

— « Oui, Madame. »

— « Après avoir creusé votre puits, vous avez trouvé du minerai; — vous avez alors creusé une galerie; vous étiez toujours guidé par du minerai que vous trouviez de temps en temps; puis il vous a manqué; — vous avez cependant continué la galerie, mais, ne trouvant plus rien, vous avez ouvert à droite une nouvelle galerie, presque à angle droit de la première, à partir du dernier point où vous aviez eu un indice. »

— « Oui, Madame, tout cela est de la plus grande exactitude. »

— « Maintenant vous demandez que je vous dirige dans les entrailles de la terre, pour atteindre le filon que vous cherchez. »

La comtesse se recueillit un instant, puis, penchant la tête en avant comme une personne

qui cherche à distinguer ce qu'elle voit confusément, elle reprit après un instant de silence :

— « Vous avez appuyé trop à droite dans la seconde galerie. — Il faut tourner un peu et obliquer vers la gauche, — non pas en vous dirigeant vers la première galerie, mais bien un peu plus à gauche. — Vous n'aurez pas percé quinze ou vingt mètres dans cette direction que vous trouverez le filon. — Vous aurez de beau cuivre ; — la mine est riche. » Elle prit un crayon, traça sur du papier les deux galeries telles qu'elles étaient, et continua celle de droite avec l'inclinaison qu'elle avait indiquée.

Tout cela avait été dit sans hésitation, avec animation même, et le sourire sur les lèvres ; toutes ces indications se trouvèrent parfaitement exactes, et furent démontrées telles par les résultats des travaux que l'on dirigea sérieusement selon le plan indiqué.

Dans la première partie de cette consultation, Mme *** avait reconnu l'objet de la préoccupation de M. Coioli ; c'était ce qu'on appelle une transmission de pensée. Mais, plus tard, lorsqu'elle discerna comment il fallait diriger la galerie pour arriver au filon, c'était la vue positive à travers

les corps opaques et à distance, puisque d'une part, il s'agissait de choses inconnues à M. Coioli, et qui se trouvaient dans les entrailles de la terre, et que, de plus, la mine était dans les Maremmes et que nous étions à Florence, phénomène dont le résultat a pu prouver l'exactitude.

Mais nous n'étions pas au bout de nos étonnements.

Mme ***, qui s'était étendue dans son fauteuil où elle semblait reposer, se leva tout à coup d'un seul bond : sa figure prit une expression d'illuminée, son bras se souleva et sa main resta étendue en ayant l'air de désigner quelque chose. Nous attendions dans un état indicible de curiosité, lorsqu'elle s'écria :

« Sur le mamelon en face, je vois des caveaux, des voûtes, des arceaux ! il y a des tombeaux ! — mais il y a eu un monastère en cet endroit, il en reste des ruines ! — il y a des souterrains ! — ils sont très-profonds et se prolongent très-loin sous la montagne, — il y a une entrée, — je sais, ah !..... »

A cet instant les yeux de Mme *** s'ouvrirent plus grands qu'ils ne semblaient pouvoir le faire ;

ils restèrent fixes et lumineux, sa physionomie devint radieuse; elle arrivait à cet état si rare, si saisissant dans le somnambulisme, et qui constitue le véritable état extatique. Sa parole devint brève, saccadée; elle parlait sans en avoir conscience, le corps penché, l'œil fixe, ne voyant rien devant elle, mais perçant les temps et les entrailles de la terre.

Elle reprit, parlant par phrases entrecoupées:

— « Ah! je vois un tombeau; sur le milieu il y a une boule surmontée d'une croix.... ah!.... c'est un empereur.... il est très-bien conservé.... la figure est découverte.... le corps est recouvert d'un manteau de pourpre.... une couronne d'or massif ornée de pierreries.... une coupe en or massif très-artistement ciselée et dont le couvercle est surmonté d'une boule portant une croix.... l'intérieur de la coupe est rempli de pierres précieuses, mais brutes, sans être travaillées.... — il y a des pièces d'or et de bronze.... je vois une date sur une pièce en or.... c'est.... oui, c'est bien cela.... *1077.* — C'est un empereur mort dans le couvent.... il a des brodequins blancs ornés de pierreries.... il y a d'autres tom-

beaux.... il y a aussi des vases en or et en argent ciselés, — tout est parfaitement conservé.... cela tient aux émanations minérales qui règnent dans toute la montagne.... oh! c'est une fortune.... »

— Après un instant de silence, elle s'écria avec énergie :

— « Oh! je trouverai le moyen de nous procurer ces richesses. — Mais, patience! — Il faut que cela vienne seul. — Ah! je sais... »

Ses yeux se fermèrent, son bras retomba, et elle s'affaissa sur elle-même; nous la replaçâmes sur son fauteuil, et je la magnétisai fortement par de grandes passes faites très-lentement, afin de calmer son exaltation.

Lorsqu'une demi-heure après je la réveillai, elle était très-bien.

Mais le lendemain, M. Coioli arriva dès le matin, en me disant :

— « Tout ce que nous avons entendu hier doit être vrai. J'ai été chez un vieux savant de mes amis lui raconter notre aventure. Après m'avoir laissé dire, il s'est levé, a pris un vieux in-folio qu'il a parcouru, et bientôt il m'a dit :

« Au onzième siècle il y eut dans les environs une bataille pendant laquelle un empereur ou un roi fut tué; il a dû être enterré dans le couvent. — Cherchez, peut-être trouverez-vous. »

Il est un état dans lequel on perd spontanément le sentiment de la vie ordinaire, c'est-à-dire que, tout à coup, l'homme qui cause avec vous ne vous entend plus, ne vous voit plus, ne vous sent plus; entièrement absorbé, il vit pour ainsi en lui-même, ou plutôt la vie commune de la vie et de la matière est suspendue; l'une de ces deux causes fonctionne seule, momentanément dégagée de l'autre. Quelques moments après, la seconde reprend ses fonctions, et la vie commune est rétablie.

Pendant cette interruption de la vie commune, l'esprit, dégagé de ses entraves matérielles, peut voir, percevoir, connaître l'avenir comme le passé, comme le présent.

L'homme qui tombe en cet état revient à lui comme d'un évanouissement, n'a ni mémoire ni conscience de ce qui lui est arrivé. C'est une espèce de crise de catalepsie, ou plutôt c'est un accès de somnambulisme extatique qui est généralement de courte durée. On revient de cet état

aussi spontanément qu'on y est tombé. Et ce qui constitue la différence entre cet état et un accès de catalepsie véritable, c'est que l'on peut marcher, agir, parler, etc.; il n'y a pas de raideur dans les membres, qui ne restent point dans la position où on les place, et qui, si on les soulève, retombent d'eux-mêmes; il y a encore une notable différence de durée entre cet état et la catalepsie. Un accès spontané de cet état extatique, à quelques exceptions près, est généralement très-court, quelques minutes, un quart d'heure tout au plus; tandis que la durée d'un accès de catalepsie est non-seulement de quelques heures, mais même de plusieurs jours.

Ainsi, j'ai rencontré en Italie un capucin d'une piété exemplaire, — chose rare, — qui tout à coup, sans préambule et sans le moindre motif, tombait dans cet état *semi-somnambulique, semi-extatique.*

La première fois que je le vis, je me trouvais chez la marquise de X***, à Florence : il venait la prier de faire l'aumône à une pauvre famille qui en avait le plus pressant besoin. — Mais, au moment où il mettait le plus d'instance dans sa demande, il s'arrête tout à coup au milieu de sa

phrase, ses yeux se voilent et se ferment un instant, pour se rouvrir fixes, ternes et sans la moindre expression. Sa figure pâle devient terreuse, livide, puis elle s'enflamme; et cet homme, qui était suppliant tout à l'heure, devient menaçant.

Il s'adresse à la marquise et l'accuse violemment d'avoir tué son fils, que la malheureuse femme pleurait depuis plus de dix ans, et dont, en effet, elle avait involontairement causé la mort. Il lui parle de son passé, il va même jusqu'à lui dire ce qui lui arrivera dans quelques années et comment elle mourra.

La marquise haletante, terrassée par ses remords et ses craintes, tombe à genoux, tendant ses mains tremblantes vers cet homme pour implorer sa pitié.

Mais soudain, et à l'instant où elle s'empare d'une de ses mains pour le supplier d'être miséricordieux envers elle, le visage du capucin change de nouveau, ses yeux se ferment pour se rouvrir humbles comme avant cette scène, et il achève la phrase commencée avant l'accès, sans comprendre rien à la position de la marquise

qu'il trouve à ses pieds, pleurant et implorant son pardon.

Cet homme n'avait pas conscience de ce qui était arrivé, de ce qu'il avait dit; il déclara hautement, et avec la loyauté d'un cœur sincère, qu'il ne savait pas le premier mot de ce qu'on lui racontait; il avoua que, déjà plusieurs fois, il lui était arrivé de tomber en un état pareil, et que, chaque fois, il implorait Dieu de lui pardonner les péchés pour lesquels, disait-il, Satan le poursuivait en l'accablant ainsi.

Témoin de cette scène, je cherchai à persuader à ce pauvre homme que Dieu ni Satan n'étaient pour rien dans cette malencontreuse aventure, et que c'était là un accès naturel d'une maladie dont il était atteint. J'ai revu quelquefois ce capucin pendant mon séjour à Florence, et je n'ai eu l'occasion de le voir en crise qu'une seconde fois, dans un cas remarquable que je raconterai un jour.

Il y a trop d'exemples de ces faits, pour qu'ils puissent être mis en doute; et nous pourrions en en citer de très-remarquables sans chercher dans les siècles passés, sans nous occuper des pro-

phètes, des trembleurs des Cévennes qui voyaient, à dix lieues de distance, des régiments de dragons, partant pour venir les massacrer; sans parler de Cazotte et de sa fameuse prédiction qui annonçait, dans un dîner, de quel genre de mort mourraient huit ou dix personnes présentes, et l'époque approximative de leur mort. (Ce qui fut reconnu de la plus grande exactitude. *Condorcet* mourut empoisonné dans sa prison; *Champfort* se coupa les veines de vingt-deux coups de rasoir; *Vicq-d'Azir* se fit ouvrir les veines; *Nicolaï*, *Bailly*, *Malesherbes*, *Roucher*, *la duchesse de Grammont* moururent sur l'échafaud, etc., etc., comme Cazotte l'avait vu et dit quelques années auparavant.)

J'ai vu en Suisse une jeune femme qui, pendant une grossesse, tombait plusieurs fois par jour dans un état de catalepsie; elle restait dans la position où elle se trouvait, soit assise, soit debout, le pied en l'air, l'œil fixe. L'accès était court, deux ou trois minutes, quelquefois moins.

Jamais cette jeune femme n'avait eu de crise pareille avant qu'elle ne fût enceinte, jamais elle n'en a eu depuis sa délivrance, quoique très-

nerveuse; et, dans sa vie, elle n'a jamais eu qu'un seul accès d'hystérie.

J'ai vu à Genève une autre jeune femme, Mme H***, qui avait non-seulement des crises d'hystérie pendant lesquelles elle jetait des cris et se tordait dans des convulsions; mais je l'ai observée dans des accès de catalepsie, soit dans la rue soit chez elle, s'arrêtant tout à coup partout où elle était; je l'ai vue aussi tomber dans cet état particulier, semi-extatique, qui lui permettait de voir des choses hors de sa vue, et de me raconter tout ce que j'avais fait la veille, le jour même, et qui plus est, ce que je ferais le lendemain, puis, revenue à elle, elle ne se rappelait rien, ne savait rien de ce qu'elle avait dit connaître.

J'ai observé aussi dans les montagnes d'Écosse, au-dessus des villes de Glasgow et de Perth, des hommes doués de *seconde vue*, — qu'il ne faut pas confondre avec la double vue de *Robert Houdin*, habile convention par laquelle le magicien voyait lui-même l'objet; son fils, qui était éloigné, pouvait alors le désigner; convention exploitée par tous les physiciens esca-

moteurs, sous le nom menteur de *lucidité magnétique*. Ces hommes étaient d'autant plus remarquables, et les faits qu'ils annonçaient d'autant plus extraordinaires, qu'il n'y avait pas d'action exercée sur eux comme dans le somnambulisme magnétique; cependant j'ai pu, dans ma longue pratique, observer des faits de vue à distance qui démontraient clairement la réalité de l'état tout particulier dans lequel ces crisiaques tombaient sans chercher en rien à le provoquer; ils étaient saisis tout à coup sans qu'aucun symptôme précurseur pût indiquer l'approche de l'accès; j'ai pu vérifier plusieurs des faits qu'ils m'avaient annoncés, et je les ai trouvés exacts.

Ces faits sont plus communs qu'on ne le pense généralement; mais comme cet état est de très-courte durée, on le confond souvent avec la catalepsie ou l'hystérie, dont il est cependant bien distinct.

CHAPITRE IX

Sommaire. — Livourne. — Siége de la ville par les Autrichiens. — Épilepsie. — Mlle *Pellini*. — Bains de mer. — Sauvetage de deux jeunes filles.

Au printemps, j'allai habiter à Livourne une délicieuse villa appartenant au docteur *Pellini*.

J'y donnai une ou deux séances; j'y magnétisai avec succès quelques malades; puis je me rendis dans les Maremmes avec la comtesse et M. Coioli, sur le terrain même des mines. Mme ***, mise en somnambulisme, confirma ce qu'elle avait déjà dit, à Florence, sur les mines et sur le fameux trésor enfoui dans les ruines du couvent que nous apercevions à quelque distance.

Il ne fut pas fait de recherches par suite du changement de gouvernement, de certaines lois qu'il aurait fallu éluder, et de certains droits qu'il aurait fallu acheter. Il y eut plusieurs consultations, et je pus recueillir, à ce sujet, des

détails que seul je possède, et dont peut-être un jour je me servirai, la Toscane faisant partie maintenant du royaume d'Italie.

Mais, pendant que j'étais à Livourne et que nous prenions les bains de mer, les événements politiques marchaient. Déjà, à Florence, j'avais vu une émeute réactionnaire produite par les *contadini*, qui voulaient renverser le gouvernement dont Guerrazzi était président pour rétablir le grand-duc.

Maintenant les Autrichiens étaient en marche; ils se dirigeaient vers Livourne, centre des démocrates.

Au moment où cette armée s'avançait pour s'emparer de la ville, il débarqua une soixantaine d'aventuriers lombards, piémontais, italiens, etc., etc., portant tous l'uniforme de l'infanterie française et les épaulettes d'officiers, depuis celles de colonel jusqu'à celles de sous-lieutenant; ils affirmaient que deux bâtiments, chargés de 1,500 hommes, étaient en route pour apporter des secours à la ville.

Pour tout le monde, c'étaient là des uniformes français; mais, pour moi, je les trouvai trop neufs, les épaulettes trop brillantes, sans comp-

ter que ces dernières étaient en argent au lieu d'être en or, comme celles de l'infanterie de ligne de cette époque.

Dans une réunion du peuple, tenue sur la grande place, ces nouveaux venus décidèrent, avec les autorités du jour, de résister et de défendre la ville.

C'était bien imaginé, mais il fallait organiser la chose.

Livourne est une ville entourée seulement d'un mur sans fossé, et qui ne sert que pour les droits d'octroi. Rien ne s'oppose donc, en temps ordinaire, à l'entrée d'un corps militaire.

On éleva des barricades de troncs d'arbres devant les portes de la ville, barricades insignifiantes s'il en fut jamais, et qui n'avaient pas la hauteur d'un homme. On plaça à chaque porte trois ou quatre cents volontaires plus ou moins armés de fusils. J'avoue que, pour moi, qui avais pris part à la révolution de 1830 et aux émeutes des 5 et 6 Juin 1832, il me fallut reconnaître que les barricades parisiennes étaient construites autrement. Je ne pus m'empêcher de sourire à part moi de ces fanfaronnades inutiles et bonnes tout au plus à faire tuer quel-

ques malheureux; ces bonnes gens n'avaient même pas un canon.

Aussi, quand, un beau matin, l'artillerie des Autrichiens se fit entendre, j'allai tranquillement, une badine à la main, me promener pour voir ce qui se passait à chaque porte.

Quelle fut ma surprise! je ne rencontrai pas quatre de ces brillants officiers arrivés depuis deux jours; je ne vis que quelques-uns de ces malheureux volontaires, qui, en toute occasion, aiment mieux se faire tuer que de reculer, quoiqu'il n'y ait aucune chance pour eux. Ceux-là sont toujours, en tous pays, les victimes qui paient pour les ambitieux et les présomptueux. Sur les quatre cents à peu près qui étaient la veille au soir à chaque porte, il n'en restait pas une centaine à chacune.

Les Autrichiens le savaient, et ici, je dois leur rendre cette justice de dire, qu'ils se contentaient d'entourer la ville, en tirant à peine un coup de canon de quart-d'heure en quart-d'heure tout au plus.

Cependant vers dix heures, voulant en finir, ils tirèrent quelques coups précipités, et quelques bombes furent lancées pour protéger

les soldats qui pénétraient par toutes les portes à la fois pour se réunir sur la grande place.

Une de ces bombes vint frapper la villa Pellini, traversa le mur de ma chambre à coucher, au 1er étage, et vint éclater contre le mur du salon; elle en jeta les portes en dedans, et, de plus, elle enleva le plafond et le toit qui retombèrent au son de toutes nos sonnettes mises en mouvement par le choc.

Après nous être assurés qu'il n'y avait pas d'autres dégâts et que personne n'était blessé, nous continuâmes notre déjeuner, moi du moins, car Madame *** et les domestiques étaient trop effrayés en entendant rouler les canons sur les dalles des rues.

Un quart-d'heure après, en ouvrant la grille du jardin, je trouvai dans le chemin del Borgo Cappucino, deux soldats autrichiens envoyés en éclaireurs, et regardant le drapeau français que j'avais arboré, depuis deux jours, sur la terrasse de la maison, selon l'avis du consul français.

J'allai à eux et leur parlai, mais ils ne comprenaient pas un mot de français, et ils répondaient *ia*, *ia*, à tout ce que je leur disais.

J'allai voir alors ce qui se passait en ville, et

je trouvai, sur la grande place, quelques milliers de soldats autrichiens déjà assis sur leurs sacs, le fusil entre les jambes.

Toute la ville était calme et tranquille, je causai un instant avec un officier, qui me dit que tous les combattants avaient disparu.

Je l'avais à peine quitté qu'un coup de fusil retentit. Tous les soldats furent aussitôt sur pied; une fusillade partait du clocher et des fenêtres de l'église qui forme le fond de la place; elle jeta quelques Autrichiens par terre, mais les officiers ordonnèrent le siége de l'église, deux coups de canon brisèrent les portes, les soldats pénétrèrent et tuèrent d'abord tout ce qu'ils rencontrèrent, mais les officiers parvinrent à les maintenir, et on fit prisonniers tous les malheureux qui avaient eu la sotte idée de s'enfermer dans l'église et dans le clocher; à peine si quelques-uns purent s'enfuir par une porte de derrière.

J'étais là présent, sur la place même et très-près de l'église, je vis tout cela de mes yeux, et jusque-là, je le dis hardiment (quoique et peut-être *parce que* je ne les aime pas), les Autrichiens avaient montré une mansuétude,

une bonhomie qui m'étonnait; mais, à partir de ce moment, il n'en fut plus de même.

On porta cependant à l'hôpital les blessés insurgés comme les blessés autrichiens.

Mais, dans la nuit, on vint à l'hôpital chercher les blessés insurgés pour les fusiller, comme on avait fait de quelques prisonniers; c'étaient surtout les étrangers qu'on fusillait.

Le médecin en chef de l'hôpital, le docteur *Pellini*, se refusa à les livrer et déclara qu'on le tuerait plutôt que d'emmener un blessé avant qu'il ne fût guéri.

« Ces hommes sont à moi, » disait-il, « vous ne les aurez qu'en passant sur mon corps! frappez, voici ma poitrine, je mourrai, mais j'aurai fait mon devoir. »

Le colonel chargé de cette triste mission recula devant le courage du docteur. Il envoya prévenir le général, et l'ordre arriva de laisser les blessés à l'hôpital, mais en posant des sentinelles partout.

Malheureusement cette scène affreuse avait eu lieu devant la femme et la fille du docteur; et quand celle-ci, âgée de seize ans, avait vu les baïonnettes tournées contre son père, elle

avait jeté un cri et était tombée dans des convulsions horribles. C'était le colonel lui-même qui l'avait relevée et couchée sur un matelas, car le docteur n'avait pas quitté la porte, qu'il couvrait de son corps pour ne laisser entrer ni sortir personne. Il savait, il sentait qu'en gagnant du temps, il sauvait la vie à une trentaine de braves jeunes gens.

Pendant trois nuits, les Autrichiens arrêtèrent tout ce qu'ils purent trouver de volontaires cachés, et même des hommes bien placés dans la ville, et qui ne s'étaient point occupés de la résistance armée, mais dont les opinions avancées étaient connues; on enleva ainsi des jeunes gens, des pères de famille, qu'on transporta en Bohême et ailleurs, car c'est là le système des Autrichiens, de dépeupler les pays vaincus et de faire servir les hommes qu'ils ont enlevés, et dont ils ont fait des soldats, à maintenir leurs autres sujets dans l'obéissance.

Le surlendemain de cette crise horrible, les crises de Mlle Pellini continuant à se renouveler plusieurs fois par jour, le docteur sentant la médecine impuissante à les calmer, m'envoya chercher.

Je magnétisai donc cette jeune fille, et, dès la première séance, j'empêchai les crises de se représenter aussi fréquemment. En huit jours, j'étais entièrement maître du mal. Il n'y avait plus de crises, mais il restait un ébranlement nerveux dans tout le corps et dans le cerveau, qui faisait craindre pour la raison de la malheureuse enfant. Cependant, à force de magnétisations calmantes, je parvins à faire cesser les frayeurs et les divagations, qui se présentaient de temps à autre. J'y joignis les bains de mer, et bientôt, grâce à l'exercice de la natation et au magnétisme, Mlle Pellini fut entièrement guérie.

Un jour, sur le rivage, au milieu d'une centaine de personnes qui se baignaient, j'eus le bonheur de pouvoir sauver deux jeunes filles, qui, ne sachant point nager, s'étaient un peu aventurées, et qui disparurent tout à coup. Quelques baigneurs et baigneuses jetèrent des cris, mais sans aller à leur secours. En voyant le danger que couraient ces jeunes filles, qui se trouvaient dans un endroit très-profond, je quittai une dame à laquelle j'apprenais à nager, et, en quelques brasses, j'atteignis bientôt l'endroit où elles avaient disparu.

Je plongeai, j'en saisis une et j'en ramenai deux. Fort heureusement elles se tenaient encore par la main. Je les soutins toutes les deux au-dessus des flots; mais, pour cela, il me fallait nager entre deux eaux. J'étais même obligé de les enfoncer lorsque je voulais élever la tête sur l'eau pour respirer.

Bientôt je parvins à trouver le bord et je les rendis à leurs parents effrayés.

J'avais montré à nager à cinq ou six dames, et je les emmenais bien loin en mer; une barque suivait; quand l'une des nageuses était fatiguée, elle appuyait un instant sa main sur mon épaule, puis elle se remettait à nager. Quelquefois nous faisions des déjeuners charmants dans la barque. Ces jours-là, deux barques nous suivaient; dans l'une d'elles, les *barcajuoli* faisaient cuire le poisson à la marinière. Jamais je n'ai rien mangé de meilleur.

CHAPITRE X

SOMMAIRE. — ROME. — Les *vetturini*. — La douane. — NAPLES.— Soirées magnétiques à l'ambassade de France. — M. *de Skariatine*. — La police. — Guérisons : paralysie de la moelle épinière, hystérie, etc. — M. *de Skariatine* et M. *de Soucy*. — Un cachet magnétisé. — Superstition du peuple napolitain. — Un décret du roi *Ferdinand*. — Audience particulière du pape. — Son opinion sur le magnétisme. — Départ de *Naples*. — Tempête. — Retour en FRANCE.

Ayant quitté Livourne pour aller à Naples, je m'arrêtai à Rome pour la visiter; j'y donnai deux séances, autorisées d'abord par le préfet de police, M. *Carosselli*, puis défendues encore par lui, d'après les ordres du Sacré Collége. Mais les Français étaient à Rome, et le commandant de place m'autorisa à donner mes séances malgré les défenses, ce que je fis; elles eurent du succès, et plusieurs médecins magnétisèrent depuis.

Dans tous les pays que j'ai parcourus, dans

toutes les villes où je me suis arrêté, j'ai reçu généralement un accueil bienveillant, non-seulement des populations, mais encore des autorités; j'ai bien, il est vrai, rencontré par-ci par-là quelques difficultés, mais je les ai toujours aplanies en ne demandant que ce que je croyais avoir le droit de réclamer.

Ainsi j'ai eu à lutter contre la police de Naples, les prêtres, les ministres et même le roi, et quoique ce fût un pays où dominait l'arbitraire, où les prêtres étaient les maîtres, où le roi, souverain absolu, gouvernait selon son bon plaisir, cependant, moi, chétif, moi pauvre magnétiseur, luttant contre tous, j'ai été plus fort que tous; j'avais le *droit* pour moi, et partout encore, quand l'homme *voudra*, quand il *saura s'en servir*, *le droit* dominera et fera loi.

Ce fut en Octobre 1849 que je fis mon entrée à Naples, dans une voiture à quatre chevaux; qu'on ne s'effraie pas de ce luxe, il était à bon marché; j'avais loué un *vetturino* pour le voyage, c'est là le moyen le plus économique de parcourir l'Italie, si l'on veut en voir toutes les beautés. Nous ne faisions que cinq ou six lieues par jour, nous arrêtant partout où il y avait

quelque chose de curieux à voir; descendant de voiture sur la route, auprès d'un clair ruisseau, nous tirions de la voiture un pâté ou une volaille froide, nous mangions de bon appétit, assis sur l'herbe, à l'ombre de grands arbres, buvant notre vin rafraîchi dans le ruisseau, puis nous remontions en voiture et nous arrivions dans une petite ville ou dans un village, où le meilleur hôtel était pour nous.

Telles étaient les conditions faites avec le *vetturino*, qui était chargé de pourvoir à tout, nourriture et logement, d'après les engagements écrits, et je dois dire, à l'honneur des *vetturini*, que jamais je n'ai eu le plus petit reproche à leur faire; ils étaient esclaves des engagements écrits, mais il ne fallait pas avoir oublié *quoi que ce fût* sur le papier: chevaux et bœufs supplémentaires, passage de bacs, nombre de repas, de plats de viande, de légumes, de poisson, nombre de chambres, de lits, l'heure de partir, l'heure d'arrivée, etc.; le tout fixé par écrit, ainsi que le prix du voyage, qu'on payait moitié en partant, moitié en arrivant; on n'avait plus alors que des relations agréables pendant tout le voyage.

Ma voiture renfermait une caravane complète, car, indépendamment de ma somnambule, je faisais le voyage avec une de mes malades de Paris, à laquelle ses médecins avaient ordonné un séjour en Italie : elle était accompagnée de son fils et de sa femme de chambre. Enfin nous avions encore, pour compagnons de voyage, cinq ou six canaris dans une cage, et cinq chiens, dont une petite levrette de pure race d'Asie, que j'avais achetée à Florence et qui, à Livourne, m'avait donné trois petits; et finalement un épagneul, des plus intelligents que j'aie jamais rencontrés.

En arrivant à la porte de Naples, la voiture s'arrêta; un personnage tout habillé de noir et ganté de jaune se présenta à la portière, et, avec des formes polies, me demanda mon passeport, passeport que j'ai conservé comme curiosité, et qui a pour six cents francs de *visa* de consuls, de légations, etc., etc.; ce monsieur me demanda si je n'avais rien à déclarer à la douane; ma réponse fut négative, comme on le pense bien, mais le Monsieur tout en noir restait là, et *Francesco* le *vetturino* me faisait des signes que je ne voulais pas comprendre, car,

malgré les instructions préalables de ce dernier, il m'était impossible d'admettre que ce monsieur, qui paraissait être un homme comme il faut, un employé supérieur, attendît là que je lui donnasse la pièce pour me dispenser d'ouvrir mes malles. Enfin Francesco devint si explicite, que je me décidai à offrir une pièce de cinq francs, qui fut acceptée et enfouie dans les gants jaunes avec un profond salut.

Nous allions partir, Francesco était déjà remonté à cheval, lorsque le même personnage se présenta de nouveau à la portière, et me fit observer que le sergent de service n'ayant rien reçu, exigeait la visite des bagages. Je me dépêchai de lui donner un franc, il me fit un nouveau salut un peu moins profond, et nous partîmes enfin.

Nous descendîmes à l'hôtel de Genève, chez M. *Jacques Monnier*, père de M. *Marc Monnier*, dont je fis alors la connaissance, et qui, depuis, est devenu l'auteur de plusieurs ouvrages de mérite.

Mais tout n'était pas encore fini, et quoique la voiture fût entrée dans la cour et que la porte cochère eût été refermée aussitôt, huit ou dix

facchini, ayant une espèce de chef également en habit noir, comme le douanier, s'étaient glissés près de nous, et déjà ils déchargeaient la voiture et montaient les bagages dans les chambres; qui un parapluie, qui un sac de nuit, celui-ci la cage aux serins, celui-là un carton à chapeau, un autre une petite caisse, et se réunissant trois, si ce n'est quatre, pour une malle. Jusqu'ici il n'y avait pas grand mal; mais quand je voulus les payer d'après le prix que la maîtresse d'hôtel m'avait indiqué (car j'ai toujours eu le soin de me conformer aux usages du pays où je me trouvais, mais sans jamais me laisser faire la loi par les individus mêmes); lorsque je voulus les payer, dis-je, en leur donnant quelques *carolins*, ils me demandèrent dix francs. Je les envoyai promener et je leur jetai les *carolins* à la tête. Je voulus entrer dans ma chambre; mais ils m'avaient entouré et acculé près d'une fenêtre du corridor, et le chef, me réclamant impérieusement les dix francs, fit le geste expressif de me jeter par la fenêtre. Je leur montrai alors un pistolet qui me servait dans mes séances à brûler quelques capsules, dans lequel il n'était jamais entré un grain de poudre, et qui se trou-

vait par hasard dans ma poche. A sa vue, ils reculèrent; les garçons de l'hôtel se mirent à les pousser dehors, et j'en fus débarrassé.

Dès le lendemain, j'allai rendre visite à M. *Defly*, le consul général français, dont j'avais connu la sœur à Nice, puis à M. le comte de *Rayneval*, ambassadeur de France, pour qui j'avais une lettre de M. de *Belcastel*, premier secrétaire d'ambassade à Rome.

Quelques jours après, M. de Rayneval avait eu l'obligeance de me former un public pour une soirée de magnétisme que je donnais chez moi. Mon salon contenait, ce soir-là, tout ce qu'il y avait de plus noble à Naples : le duc de *Rivas*, ambassadeur d'Espagne; le comte *Boutenieff*, ambassadeur de Russie; lord *Temple*, ambassadeur d'Angleterre, et beau-frère de lord Palmerston, et les premières familles de Naples, ainsi que le comte et la comtesse de Rayneval, et l'amiral *Baudin* avec sa femme.

Je fis sur la somnambule Carolina des expériences d'insensibilité, de paralysie, de catalepsie, d'attraction, etc.; puis je magnétisai trois sourds-muets que le directeur-général de la douane avait bien voulu amener chez moi (c'est

dans cette administration qu'on faisait entrer les sourds-muets). Non-seulement, je parvins à faire percevoir les sons de la voix humaine à ces jeunes gens, et à leur faire entendre et répéter plusieurs mots en français; mais encore je plongeai l'un d'eux dans le sommeil magnétique, et j'obtins sur lui de la paralysie et de l'insensibilité. — Ces expériences, sur lesquelles le doute ne pouvait s'exercer, firent une sensation profonde sur l'assemblée, et plusieurs personnes en eurent l'imagination fortement frappée; l'amiral Baudin, qui était présent avec sa femme et son fils M. Charles Baudin, premier secrétaire de l'ambassade de France, subit à son insu l'influence magnétique et tomba endormi dans une pièce contiguë au salon. L'amiral Baudin à Naples, comme le colonel Davezier à Paris, deux hommes de force, de résolution et de courage éprouvé, avaient succombé sous cette puissance occulte qui les avait envahis.

Mais ce qui étonna le plus dans cette séance, ce fut l'effet produit sur le comte de *Skariatine*, chargé d'affaires de Russie. Il était fort incrédule en arrivant chez moi, et me pria de lui magnétiser un bras pour le convaincre entière-

ment; je préférai attaquer l'une de ses jambes. Dix minutes après que j'eus commencé à le magnétiser, sa jambe était tendue horizontalement, sans qu'il pût la baisser, et de plus, insensible aux longues aiguilles que j'enfonçais dans les chairs. Ce fait, et ceux que j'avais produits sur les sourds-muets, démontrèrent, d'une manière péremptoire, que tous les autres effets obtenus sur Carolina étaient tout aussi exacts et aussi vrais.

Mais il n'y avait pas seulement chez moi des personnes invitées, il s'y était faufilé un homme de la police qui, en voyant les sourds-muets entendre et tous les autres phénomènes, s'était sauvé en criant : « Oh! s'il fait entendre des sourds-muets, c'est le diable que cet homme! » — Ce furent M. *Blanvalet* et M. *Marc Monnier* qui me rapportèrent ces mots qu'ils avaient entendus.

Le lendemain matin, un agent de police se présenta chez moi en se signant sur la poitrine comme devant un *jettatore*, pour me demander pourquoi tant de voitures étaient venues la veille et ce qui se passait chez moi. Je lui répondis que cela ne le regardait pas, et je le priai de

sortir, ce qu'il fit aussitôt. Mais la police était en émoi, et M. Monnier père vint me prier d'aller trouver le commissaire de police, qui s'était adressé à lui pour s'informer de moi comme ayant demeuré dans son hôtel. Je trouvai un homme fort poli, auquel j'expliquai la manière dont je pratiquais le magnétisme; il m'observa qu'à Naples le magnétisme était défendu, et m'engagea à aller voir le préfet de police, M. *Pecchienetti.*

Lorsque j'arrivai dans le salon d'attente de celui-ci, il était plein de monde; je donnai ma carte à un huissier, qui, après l'avoir remise, me fit entrer aussitôt dans le cabinet du préfet. Je le trouvai en compagnie de deux personnes et tenant en main une carte. Dès qu'il me vit, il me dit tout en marchant :

— « Impossible, monsieur, impossible! » — Je le saluai, et lui, tout en me rendant mon salut, me répétait : « Impossible, impossible. »

— « Mais qu'est-ce qu'il y a d'impossible, M. le Préfet? »

— « Vous ne pouvez magnétiser ici. »

— « Je vous demande pardon, monsieur; si voulez m'accorder cinq minutes, je vous expli-

querai comment je pratique le magnétisme, quel est mon but, et alors... »

— « Non, non, Monsieur, impossible. »

— « Alors, M. le Préfet, puisque vous ne voulez pas m'accorder cinq minutes aujourd'hui, je reviendrai demain et je vous prendrai une heure. »

— Étonné de mon insistance et de mon ton positif, il se laissa tomber dans un fauteuil plutôt qu'il ne s'assit, et me montra un canapé près de lui.

Je lui dis que je ne faisais point d'expériences de clairvoyance, que je ne donnais point de consultations somnambuliques, mais que j'employais directement le magnétisme sur les malades et sans les endormir. Après quelques autres explications qu'il écouta avec attention et bienveillance, il me dit :

— « C'est tout autre chose que ce qu'on a fait ici jusqu'à présent; il faut alors demander au ministre une autorisation, et ne rien faire avant sa réponse. »

— « Je demanderai volontiers une autorisation, quoique je n'en voie pas la nécessité, » répliquai-je; « mais je ne puis attendre, je me suis

engagé hier soir à répéter chez moi, dans trois jours, les mêmes expériences; si vous voulez, M. le Préfet, y assister, vous me ferez grand honneur, et vous pourrez vous convaincre par vous-même que mes séances peuvent être autorisées. Vous vous trouverez avec la meilleure compagnie de Naples. »

— « Non, non, je ne puis! » — et, pendant tout le temps de notre conversation, il avait tenu une de ses mains derrière son dos, en faisant les cornes avec deux doigts, afin de conjurer tous les maléfices que je pourrais lancer sur lui.

Je le quittai bien décidé à continuer. Je ne faisais point payer l'admission à mes séances, je ne recevais que les plus hauts personnages, et, assuré de la protection de M. Rayneval, je me croyais le droit d'être maître chez moi, puisqu'on n'y parlait ni politique ni religion. En effet, on me laissa tranquille, et je magnétisai plusieurs malades que je parvins à guérir, entre autres M. *Vanotti*, consul de Portugal, âgé de quarante ans; il avait une paralysie des jambes par suite d'une affection de la moelle épinière qui lui causait une douleur aiguë, une grande faiblesse, et un tremblement fréquent dans tout le corps; de

plus, il était dans une excitation telle, que depuis plusieurs années il ne pouvait dormir.

Après quelques séances, pendant lesquelles j'avais agi, d'abord par de grandes passes sur tout le corps, puis par des passes et des frictions magnétiques sur la colonne vertébrale, le sommeil était revenu et toutes les nuits étaient excellentes. La douleur avait diminué, puis elle avait disparu, ainsi que le tremblement. Enfin, après un mois de magnétisations suivies, M. Vanotti marchait parfaitement et se déclarait entièrement guéri.

Je fis entendre neuf sourds-muets à Naples; j'obtins une grande amélioration dans l'état de folie d'une dame dont le mari était suisse. Je guéris plusieurs cécités par amaurose, des surdités, des paralysies, des épilepsies, des hystéries, etc., etc.

Mais mon plus grand succès fut certainement la guérison d'une jeune fille de Palerme, âgée de dix-huit ans, qui était atteinte de crises d'hystérie des plus violentes et des plus longues, pendant lesquelles elle avait des moments d'agilité et de légèreté incompréhensibles.

Ainsi, au milieu de la crise, les mouvements

s'arrêtaient, les cris cessaient, elle se levait d'un bond, s'élançait sur le dossier des chaises, sur le haut des fauteuils ; elle posait ses pieds nus sur les tables, sur la cheminée, sur la pendule, sur les bougies non allumées sans les écraser. Elle courait ainsi dans la chambre, en quelque sorte suspendue en l'air ; ses pieds se posaient, dans sa course, sur l'espagnolette de la fenêtre, sur le bouton de la porte, sur les patères des rideaux, elle faisait des bonds immenses ; puis tout à coup elle se précipitait à terre, jetait un cri, se roulait dans des convulsions horribles ; tantôt son corps faisait le cerceau, les talons touchant la tête ; tantôt le corps devenait raide comme celui d'une morte ; puis elle se dressait sur la tête, retombait, et quelquefois se retrouvait sur ses pieds. Enfin, tout mouvement cessait, et après une demi-heure d'une espèce de sommeil, qui avait l'apparence du coma, elle revenait à elle brisée, anéantie. Ces crises duraient quelquefois deux heures. Il y avait six mois que cet état existait ; rien n'avait pu faire cesser, ni même diminuer ces crises ; la malheureuse enfant dépérissait et restait dans un état de faiblesse d'autant plus dangereux, qu'elle passait

quelquefois quatre et même six jours sans pouvoir prendre aucun aliment, ni même une goutte d'eau.

J'avais déjà vu, en Angleterre, une maladie du même genre, que j'avais été assez heureux pour guérir; cependant, avant de me décider à entreprendre le traitement d'une si épouvantable maladie, je voulus l'observer et en suivre toutes les phases pendant la durée de deux crises à peu près semblables, qui ne différèrent entre elles que par la nature des convulsions; dans la première, les mouvements convulsifs agitaient plutôt les membres; dans la seconde, qui eut lieu le lendemain, les convulsions avaient plutôt lieu dans l'intérieur; ainsi, par moments, le corps était gonflé comme un tonneau et le ventre soulevé par des borborygmes effrayants. Un instant après, le corps était si aplati, qu'en posant une main sur l'estomac et l'autre sur le dos, en face, il n'y avait pas deux pouces d'épaisseur entre les deux mains.

Je la magnétisai pour la première fois après une crise; je la plongeai en quelques minutes dans un sommeil calme, après lequel elle passa quarante-huit heures sans crise; ses parents la

croyaient déjà guérie, mais le jour suivant, la crise se présenta plus longue, plus violente, sans qu'il me fût possible de la modifier. Néanmoins, après la quatrième séance, lorsque la crise se présenta, j'en fus maître en un quart d'heure; puis je magnétisai pendant une heure, en faisant des insufflations chaudes sur le cerveau, sur l'estomac, et surtout sur le bas-ventre. J'avais reconnu que ces dernières produisaient beaucoup plus de calme et qu'elles prévenaient le retour des contractions. Au bout de quinze jours, il n'y avait plus de crises, et un mois plus tard, c'est-à-dire après six semaines de traitement, la jeune fille était entièrement guérie.

Deux ans après, je recevais encore des lettres dans lesquelles la famille m'exprimait toute sa reconnaissance, et m'annonçait que les crises n'ayant jamais reparu et que sa santé étant excellente, Mlle de.... allait se marier avec le comte de ***.

Un soir que j'avais dîné chez M. de Rayneval, M. Skariatine, à qui j'avais donné des leçons de magnétisme depuis qu'il était devenu croyant, se mit à magnétiser un des convives, M. de *Soucy*. Après lui avoir promptement

fermé les yeux, il continuait les passes pour produire le sommeil, lorsque M. de Soucy éprouva des secousses nerveuses, soit que M. Skariatine eût donné avec trop de vigueur, soit que la disposition du sujet y prêtât. — Les mouvements spasmodiques et convulsifs devinrent de plus en plus violents, et le système nerveux étant fort ébranlé, le moral s'affecta sensiblement.

Ainsi, dans cet état qui n'était pas le somnambulisme, ni même le sommeil magnétique, mais dans lequel il y avait un engourdissement, un anéantissement du *moi*, un état inconscient de ce qui se passait, M. de Soucy s'écriait au milieu de pleurs et de sanglots couvulsifs :

— « Oh! ma mère, ma pauvre mère, — je ne vous verrai plus! »

M. Skariatine, à qui j'indiquais les moyens de calmer et de faire cesser un état qui devenait pénible, non-seulement pour M. de Soucy, mais encore pour les assistants, était lui-même trop troublé, trop impressionné du mal qu'il avait fait, pour pouvoir suivre mes conseils.

Dans ce moment, Mme de Rayneval me prévint que M. de Soucy était atteint d'une maladie

au cœur; je compris tout le danger de la situation, et la nécessité d'agir avec sang-froid et promptitude. Je priai M. Skariatine de me céder sa place, ce qu'il fit avec empressement, bien heureux que je vinsse à son secours.

J'attaquai alors le cœur et le cerveau d'abord, en imposant une main sur la tête et l'autre sur la région du cœur. Je fis des insufflations chaudes sur ces deux organes, après avoir glissé ma main du cœur sur l'estomac, et j'appuyai fortement sur l'épigastre; le diaphragme se détendit alors, les contractions cessèrent, et, quelques minutes après, le cœur, dont on ne pouvait plus compter les pulsations, tant elles étaient rapides, redescendit à quatre-vingt-cinq, — le calme était rétabli dans tout l'organisme, — le moral s'était calmé de lui-même aussitôt que M. de Soucy s'était senti dans mes mains, et, de cet accident qui pouvait devenir très-grave, il ne restait qu'une légère émotion et un peu de tremblement que je dissipai entièrement par quelques passes.

Dans une autre soirée, également chez Madame de Rayneval, et devant une nombreuse réunion, après avoir fait des expériences sur

Carolina, et présenté l'extase sous l'influence de la musique, je magnétisai Mme la comtesse *Galeatti*, qui m'en avait prié. — Ensuite Mme *Baudin*, la femme de l'amiral, me pressa de lui magnétiser un objet pour savoir ce qu'il en adviendrait.

Comme je m'étais rendu à son désir, et que je magnétisais un petit cachet en ivoire et en argent que j'avais trouvé sur une table, Mme de Rayneval passa près de moi et me demanda en riant quel sortilége je fabriquais? Je le lui dis, alors elle insista pour que je lui donnasse le cachet; Mme Baudin, qui causait tout auprès, et qui nous suivait du regard, devinant le désir de Mme de Rayneval, me fit signe d'y consentir.

Je remis alors le cachet dans la main de cette dernière, qui ne l'eut pas plus tôt saisi, qu'elle sentit sa main se crisper, puis son bras se contracter et se raidir, sans pouvoir ouvrir la main ni plier le bras. — Elle me pria de la piquer; ce que je fis légèrement d'abord, puis plus fortement, au grand effroi de M. de Rayneval; mais elle ne sentait rien. — Alors, enchantée, elle s'écria qu'elle voulait être magnétisée. — Je me mis en devoir de la satisfaire, et, quelques

minutes après, elle était endormie. Je fus obligé cependant de la réveiller presque aussitôt, car une de mes malades, qui se trouvait dans un autre salon, venait de subir à distance l'influence magnétique et éprouvait quelques mouvements convulsifs qui nécessitaient ma présence. Je les calmai, et je profitai de son sommeil pour faire quelques expériences de clairvoyance. — Sur la demande de la maîtresse de la maison, elle indiqua tout ce qu'il y avait dans sa chambre à coucher, entre autres un baromètre, et, derrière la porte, un grand singe empaillé qui se tenait debout et qui lui fit très-peur. — Puis on lui donna une lettre qu'elle lut sans la déplier. Elle indiqua l'heure à une montre dont on avait dérangé les aiguilles. — Mais ce qui fit le plus d'impression sur les assistants, ce fut la lecture de deux lignes à la page indiquée dans un livre fermé que M. de Rayneval était aller chercher dans son cabinet, et qu'il tenait bien fermé dans sa main, hors de la portée de la personne magnétisée. — Ces expériences mirent le comble à l'étonnement de la société. Je réveillai cette dame qui se trouva très-bien.

Ma présence à Naples avait-elle produit un

bon effet pour le magnétisme? La propagande que j'avais faite dans la classe élevée par des séances, et parmi le peuple en magnétisant gratuitement les pauvres, en les guérissant de ces infirmités qui sont si repoussantes, qu'elles mettent l'homme au-dessous de la brute, avait-elle eu quelque résultat? Avais-je fait tort à la religion, comme le craignait le brave préfet de police, qui s'en allait disant *que l'on ne pouvait pas me garder à Naples, parce que je faisais tout ce que le Christ avait fait?*

Non, je n'avais rien fait qui pût attaquer la religion, j'avais, au contraire, déraciné chez beaucoup de personnes l'absurde idée du *jettatore:* j'avais chassé certaines erreurs, pour mettre à leur place une grande et sublime vérité, le *magnétisme en action*. Cependant, je faillis être victime de l'ignorance de ce bon peuple.— Un soir que je m'étais rendu à une invitation de M. Blanvalet, celui-ci me proposa de descendre chez un homme qui avait eu dans la journée une attaque d'apoplexie dans la rue, et que l'on tenait pour mort; mais qui, le soir, était encore tellement chaud, que lui, Blanvalet, ne pouvait croire que toute étincelle de vie eût disparu.

Nous descendîmes dans une salle basse où se trouvaient huit ou dix personnes. Je vis le pauvre homme étendu sur un lit, et il me parut bien mort. Mais comme *rien ne prouve la mort, si ce n'est la putréfaction*, je me mis à le magnétiser. — Le lit était très-élevé; après quelques passes, voulant faire des insufflations, je montai sur le lit, et je m'escrimai de bonne foi, comme si j'agissais sur un vivant. Mais, pendant que je faisais des insufflations sur le cœur, sur les bronches et sur l'estomac, dans l'espoir de les faire fonctionner, les personnes présentes, augmentées de trois ou quatre autres qui étaient arrivées depuis, commencèrent à crier tout bas au sacrilége, disant que j'étais plutôt un être diabolique qu'un médecin. Alors M. Blanvalet, qui entendait et comprenait leurs menaces, vint me prier de descendre du lit, et m'emmena promptement. Nous remontâmes en riant de cette ignorance fanatique et en plaignant le mort qui, je le pense toutefois, était bien mort, comme on l'avait constaté, et comme le constata encore un autre médecin que l'on était allé chercher.

Mais pourquoi le bon peuple de Naples en aurait-il agi autrement ? Pourquoi n'aurait-il

pas suivi les faux principes qu'on a implantés dans sa nature chaude et enthousiaste, et qu'on y a maintenus par l'ignorance, la superstition, le fanatisme soi-disant religieux; car, à Naples, la religion n'est autre chose que l'adoration des idoles païennes; quant à Dieu, jamais il n'en est question, les prêtres n'en parlent pas.

Les membres de la classe privilégiée et soi-disant instruite, les administrateurs, les magistrats haut placés, n'ont-ils plus les erreurs des *lazzaroni*, ne partagent-ils plus avec eux tous les préjugés à l'égard du *jettatore* et de tous ces saints, qui, sous la main des prêtres hypocrites et dominateurs, quand ils ne sont pas ignorants, remplacent Dieu avec avantage pour eux?

Si vous en doutez, sachez qu'en 1849, la police voulut me chasser de Naples, parce que je faisais, disait-elle, *tout ce que le Christ avait fait;* et, comme je ne voulais pas obéir à cet ordre, auquel M. de Rayneval s'était formellement opposé, la question de mon expulsion fut agitée dans deux conseils de ministres; le second était présidé par le roi Ferdinand lui-même, de sanglante mémoire. Après deux heures de délibération, qui n'aboutissait à rien devant l'opposi-

tion de l'ambassadeur de France, le roi se décida à prendre la plume, et il écrivit lui-même : « *Je consens à ce que M. Lafontaine reste à Naples, à condition qu'il ne fera pas voir des aveugles, ni entendre des sourds-muets*[1]. »

J'ai eu des rapports avec beaucoup de grands personnages, mais je n'ai eu qu'une fois l'honneur d'être reçu par un souverain, le pape Pie IX, qui eut la bonté de m'accorder une audience particulière, laquelle lui fut demandée par M. de Rayneval pendant son séjour à Portici, près de Naples.

Quoique j'aie publié déjà cette audience dans l'*Art de Magnétiser*, 3me édition, je crois pouvoir me permettre de rapporter ici mon entretien avec le Souverain Pontife ; il fera connaître l'opinion du pape sur le magnétisme.

J'avais été introduit par Monsignor *Borromeo ;* celui-ci avait eu l'obligeance de m'indiquer le cérémonial, consistant en une génuflexion aussitôt entré dans le cabinet, et en une seconde quand on se trouvait près du pape, qui

[1] M. de Rayneval m'a affirmé avoir lu ces mots écrits de la main du roi.

offrait la main au visiteur pour le relever, et dont on devait baiser l'anneau.

Le premier mot que Sa Sainteté m'adressa fut pour me demander si j'étais de la famille du bon Lafontaine le fabuliste.

Sur ma réponse affirmative, il se répandit en éloges. Je lui présentai l'*Art de Magnétiser*, que j'avais fait relier en velours avec les armoiries pontificales; il l'ouvrit.

— « Du magnétisme, » dit-il, « oh! Monsieur Lafontaine, c'est une arme qui peut être bien dangereuse. Je ne nie pas, je ne prétends pas nier le magnétisme: *c'est un effet naturel, c'est un effet physique, ayant une cause toute naturelle, seulement je doute de son utilité.* »

— « Votre Sainteté me permettra-t-elle de lui dire que cela dépend du point de vue sous lequel on l'envisage?

« Si on veut le considérer comme un moyen auxiliaire de la chirurgie et de la médecine, il peut être d'une grande utilité.

« Si on s'attache, au contraire, au côté merveilleux, il peut être dangereux comme toute chose, car il n'y a pas sur terre une seule

chose qui n'ait son bon et son mauvais côté ; la religion même...... »

— « Oh ! chut !........ « fit le Saint-Père ; « je ne dis pas que le magnétisme ne puisse être utile, seulement j'en doute, surtout comme moyen curatif ; *mais c'est un effet de la nature, comme l'électricité*, qui rentre tout à fait dans l'ordre physique. »

— « Votre Sainteté doute qu'il soit utile ; cependant il peut guérir toutes les maladies nerveuses ; et si vous daignez jeter un coup d'œil sur ce livre, vous pourrez voir, Très-Saint-Père, que, dans bien des cas, j'ai réussi à guérir des malades réputés incurables ; des paralytiques, des épileptiques, des sourds-muets, même des aveugles.

« Il y a trois jours, Très-Saint-Père, devant tous les ambassadeurs étrangers, et devant des familles napolitaines les plus dignes de considération, j'ai fait entendre un sourd-muet napolitain, qui m'avait été amené par le directeur général de la douane. »

Alors Sa Sainteté, prenant intérêt à mes explications, me fit beaucoup de questions sur le

magnétisme, sur la manière dont je l'employais, sur les guérisons que j'avais produites, etc., etc.; toutes ces questions étaient faites tantôt en italien, tantôt en français. Quand elles étaient faites en italien, je rappelais à Sa Sainteté que je ne comprenais pas, et avec une bonté extrême, le Saint-Père recommençait sa question en français.

Enfin, après m'avoir gardé vingt minutes, Sa Sainteté me congédia en me donnant sa main à baiser, et en me disant :

— « *Eh bien! Monsieur Lafontaine, souhaitons et espérons que, pour le bien de l'humanité, le magnétisme pourra bientôt être généralement employé.* »

Ces paroles du Saint-Père peuvent, je le crois, être regardées comme une approbation réelle donnée au magnétisme, mais au magnétisme employé comme moyen thérapeutique pour la guérison des maladies; au magnétisme dans son acception simple et naturelle, comme don de Dieu pour soulager notre pauvre humanité.

Les audiences n'étant ordinairement que de quatre à cinq minutes, en sortant du cabinet du Saint-Père, je fus accablé de questions et de

compliments sur la longueur de celle que le pape m'avait accordée, par les *monsignores* le prince de *Hohenlohe*, le prince de *Borromeo*, et par plusieurs autres personnes qui attendaient leur tour, et qui avaient assisté chez moi à quelques expériences magnétiques.

Ainsi, pendant que le pape m'accueillait avec une bienveillance extrême, et exprimait le désir que le magnétisme fût enfin adopté et employé, le préfet de police, M. Pecchienetti, me traquait, et le roi Ferdinand, tourmenté par les uns et par les autres, finissait par consentir à ce que je restasse à Naples, on sait à quelles conditions.

Quelques mois plus tard, je quittais Naples sur le *Tancrède* pour rentrer en France. Le lendemain, j'assistais à une tempête des plus terribles, qui nous força de relâcher pendant vingt-quatre heures dans une crique que nous avions eu toutes les peines du monde à gagner, et le 1er Janvier 1850, je débarquais à Marseille.

CHAPITRE XI

Sommaire. — Marseille. — Séances particulières. — Malades. — Isolement. — Séances de la salle Boisselot.— Expériences remarquables. — Le poète *Bernard.* — Sa mort. — Ses vers en mon honneur. — Caricature. — Compte-rendu par le *Courrier de Marseille.*. — Hôpital. — Difficultés avec un prêtre ignorant. — Singulière charité. — Toulon. — Séance pour 50 prêtres. — Le capitaine de vaisseau *de Lugeol.* — Montpellier. — Nîmes. — Je suis appelé à Genève.

En arrivant à Marseille, je m'occupai de donner quelques séances particulières dans un appartement où je m'étais logé. Avec l'aide de quelques médecins qui voulurent bien m'indiquer les personnes à inviter, je réunis un public choisi, dans un salon malheureusement trop petit; — il contenait à peine cent personnes. — J'expérimentai sur des jeunes filles de Marseille, et mes expériences eurent un plein succès.

Je fus appelé chez beaucoup de malades, et j'en guéris un grand nombre; mais rappelé à

Florence par le docteur *Franco*, pour un cas grave, je dus repartir subitement. Il s'agissait d'un vieillard qui avait deux tumeurs dans l'abdomen, obstruant l'estomac et l'empêchant de fonctionner. Des souffrances horribles en étaient la conséquence. On ne pouvait songer à le guérir, mais seulement à le soulager et à lui donner du sommeil dont il avait le plus grand besoin. En magnétisant deux fois par jour, je parvenais à calmer les douleurs et à provoquer un peu de sommeil. C'était là tout ce que demandait le malade lui-même, qui connaissait parfaitement son état désespéré. Pendant un mois, à force de magnétisations prolongées pendant plusieurs heures, les souffrances du malade disparurent presque entièrement, et il vit tranquillement arriver le moment fatal; j'avais évité cette agonie continuelle et ces souffrances horribles. Deux heures avant de mourir, il me remerciait avec effusion, et il s'éteignait avec toute sa connaissance.

Je nourrissais à cette époque le désir de me rendre à Malte et à Constantinople, mais diverses circonstances m'obligèrent à revenir directement à Marseille.

Des déceptions m'attendaient dans cette ville;

divers événements fâcheux étaient venus me frapper; la mort de mon père, sans que je fusse prévenu à temps de sa maladie, et tant d'autres choses qui remuent fortement un homme; puis mes crampes d'estomac, dont je n'avais senti aucune atteinte en Italie, reparurent avec violence et me courbèrent sous la souffrance. Seul, isolé, je sentais mon courage faiblir; et comme un nageur fatigué, désespérant d'atteindre le rivage, je ne luttais plus et je me laissais couler au fond. Mais, heureusement, cette faiblesse fut courte; je secouai toutes les idées tristes, je rappelai à mon aide ma fermeté, et, pour me donner une distraction forcée, je repris avec énergie un travail de tous les instants.

Je donnai d'abord des séances expérimentales dans deux cercles, des élèves se présentèrent, et je fis un cours; puis je donnai de grandes séances dans la salle Boisselot. Ce local était admirablement approprié à des séances semblables; arrangés pour des concerts, les siéges s'élevaient en amphithéâtre, permettant aux spectateurs les plus éloignés, comme les plus proches, de voir parfaitement toutes les expériences; de plus, une tribune était ménagée au fond de la salle, conte-

nant encore beaucoup de monde et convenablement élevée au-dessus de l'amphithéâtre ; elle permettait ainsi de ne rien perdre de ce qui se passait sur l'estrade.

Dans ces séances, je présentai jusqu'à cinq somnambules à la fois. Je cataleptisais les jambes de l'une, assise sur un fauteuil, en les étendant droites, et je les laissais ainsi pendant toute la séance qui durait deux ou trois heures, faisant de temps en temps sur ces jambes tendues des expériences d'insensibilité. Puis j'expérimentais sur les quatre autres jeunes filles, et j'obtenais des résultats fort remarquables.

C'est à Marseille que, pour la première fois, je donnai en public l'expérience de la bascule, qui démontre si irrécusablement le fait d'attraction.

Je plaçais une des jeunes filles, Francine, sur le plateau d'une bascule, j'équilibrais par des poids sur l'autre plateau, et lorsque tout était bien régulièrement établi, j'imposais les mains au-dessus de Francine, sans y toucher et à une distance d'un pied au moins, et bientôt on voyait le plateau sur lequel était la jeune fille s'élever, et celui sur lequel étaient les poids baisser en même temps.

Je suspendais aussi cette même somnambule par le milieu du corps, lorsqu'elle était catalepsisée et raide comme une planche, et je la faisais tourner à droite et à gauche par attraction, comme je le fais d'une aiguille de cuivre sous un globe de verre. Je produisais l'extase sur les cinq somnambules en même temps : on pouvait reconnaître, à leurs expressions différentes, de quelle manière chacune ressentait le magnétisme, et enfin je présentais diverses autres expériences qui enthousiasmaient le public. Tantôt c'étaient des sourds-muets, bien connus comme tels, que je parvenais à faire entendre quelques sons, tantôt c'était un paralytique des ateliers de M. Boisselot, qui, depuis neuf ans, avait perdu l'usage d'une jambe et d'un bras, et n'avait jamais pu les recouvrer malgré tous les soins des meilleurs médecins de la ville. Cependant, dans un cours que je donnais chez moi, un de mes élèves, M. *Bravay*, auquel j'avais indiqué comment il fallait agir, avait, en quelques séances, — deux ou trois, je crois, — rendu à ce brave homme l'usage complet de son bras et de sa jambe, au point qu'il avait pu reprendre ses premières occupations, qui lui rapportaient beaucoup plus que les travaux que

son infirmité lui laissait à peine la possibilité d'exécuter; ajoutons que M. Boisselot, qui se montrait, pour ses ouvriers, un véritable père, l'avait conservé dans sa fabrique de pianos, malgré cette incapacité.

Un autre jour c'était l'extravagant poète *Bernard*, si connu dans Marseille par son originalité et son excentricité, nous pourrions même dire sa folie; lorsqu'il monta sur l'estrade pour être magnétisé, le public bondit de joie, et ce furent des lazzis interminables.

Bernard était, m'a-t-on dit, un ami d'enfance de MM. Barthélemy et Méry, qui s'étaient amusés à ses dépens, en exaltant son amour-propre, au point que le pauvre garçon en était arrivé à se croire plus de talent que ces deux grands poètes. Il devint fou, mais parfaitement inoffensif.

Il mourut bien malheureusement dans une maison d'aliénés; il y avait été enfermé peu de mois après avoir élucubré en mon honneur le chef-d'œuvre que je vais confier à mes lecteurs, et qui avait paru dans le *Carillon de Marseille* du 9 Février 1851.

A MONSIEUR LAFONTAINE

Célèbre et phénoménalique magnétiseur

Oui, d'uu œil toujours plus frappé d'étonnement
Et d'admiration et dc ravissement.
J'ai vu couler. joyeux, ô docte Lafontaine.
De votre auguste bouche. artistique Hippocrène,
Comme un fleuve d'amour et d'immortalité,
Dans le cœur palpitant de la Société,
Le lac majestueux de fécond magnétisme
Et d'indéfinissable et divin muétisme.
Puis, j'ai vu resplendir, dans un ciel enchanté,
Le phare éblouissant de somnambulité,
Et d'extase magique, aurore de merveille,
Qui devra pour jamais illumiuer Marseille
Par la splendidité de son regard vermeil.
Oui, Marseille entourant du disque du Soleil,
En vrai signe d'honneur, de gloire et de tendresse,
Votre front où rayonne une étoile d'ivresse;
Marseille qui se plaît, en cet hivernal jour,
A vous offrir l'encens dc son parfait amour;
Ainsi qu'aux doux accords de ma sonore lyre
Ma muse, dans l'ardeur d'un chastueux délire,
Aime à vous présenter l'arome de mes vers,
Humbles jasmins éclos aux soupirs des hivers.
Daignez, illustre artiste, agréer d'un trouvère
Qui, tout en exaltant votre nom, vous révère;
La sympathie, amante à l'air tout jovial
D'un timidique enfant, tendre amour en bas âge.
Cher Cupidon qui fait chaque jour un hommage
A sa mère du miel le plus délicieux :
De sa candeur, pervenche épanouie aux cieux.

L'Ame ivre des douceurs des plus chastes délices,
Venez boire à longs traits aux bords des blancs calices
Des lys, teint pur de l'aube, ange aux riches atours,
Le nectar savoureux des chants des troubadours,
Aimables séraphins de poésie auguste,
Dont la circique voix charme le cœur du juste,
Soleil chérubisé de pudiqueux amour,
Répandant comme l'astre ardentique du jour,
Dans le sein virginal du monde catholique
Ses brillantins rayons d'exemple évangélique,
Veuillez bien recevoir, aux hymnes de mon luth,
L'affectuosité de l'humblique salut
De ma modestueuse et chasticale muse,
Qu'inspirent les beaux vers du chantre de Vaucluse [1].
Je conserve en mon cœur votre doux souvenir,
Œil d'extase qui doit sans cesse y resplendir
Comme la tendrité du regard de l'aurore,
Qui par l'éclat vermeil de ses rayons colore
L'azurique velours de la robe des cieux,
Que la lune, humble reine à l'air silencieux,
Légèrement argente, et que des flots d'étoiles,
Quand la nuit sur les monts a déroulé ses voiles,
Paillettent brillamment, comme les doigts de lys
De Flore, vierge au front orné d'amaryllis,
Émaillent le satin des vertes broderies,
Des pelouses, des prés, ainsi que des prairies.
Écoutez, ô céleste et grand magnétiseur !
Les doucereux accents de la voix de mon cœur
Et les soupirs d'amour de mon âme sensible,
Qu'émerveille soudain la magie indicible

[1] *Note de l'Auteur.* — Le poète Pétrarque, digne et charmantueux amant de la belle, jeune et tendre Laure, éclatante rose de poésie enchantée et divine.

De votre talent-roi, phare somnambulal
Qui luit comme un soleil sur le front colossal
De votre puissantique et fécondeux génie.
Qui lance par milliers des gerbes d'harmonie
Dans le Boisselotique et musical salon
Où le mélodieux et sublime Apollon,
Monarque du Parnasse et du monde artistique.
Trône sur la splendeur du pavois poétique,
Sous un arc de triomphe élégantiquement
Fleurisé par la main d'un ménestrel charmant,
De mille et mille œillets, palmes archiluthtiques.
Exhalant aux clartés des lustres concertiques
Leur parfum toujours plus agréable et divin,
Aromisant, ainsi que l'odeur du jasmin,
Des spectateurs l'haleine errante et doucereuse.
Acceptez aux doux chants de ma muse joyeuse
Le nard giroflisé de mes vœux inouïs,
Dans mon tendre baiser d'artiste, épanouis
Au souffle fécondant d'une ivresse angélique,
Comme un bouton de lys, ceint de fraicheur cœlique :
Que la félicité, chaste aurore d'amour,
Guirlandise, aux rayons de ce sérénal jour,
Votre tête où réside un cerveau magnétique,
D'un arc-en-ciel de gloire, astre panthéonique.
D'un luminaire ardent d'honneurs augustueux
Et de mille soleils de charmes merveilleux,
De plaisirs séduisants, de joie inénarrable,
De bonheur indicible et de paix ineffable.

Marseille, 4 Février 1851.

Pierre BERNARD aîné.

J'ai été chanté, on m'a fait des vers, ma caricature a couru les rues, rien n'a manqué à ma

popularité, ni applaudissements, ni sifflets, et rien, je crois, en ce genre ne peut être comparé aux vers de Pierre Bernard, pas même les caricatures du *Punch*, qui me représentaient magnétisant la reine Victoria, assise dans un fauteuil; on m'avait placé derrière la souveraine, les mains élevées au-dessus de sa tête couronnée; à sa droite était *Wellington*, armé d'une broche à rôtir avec laquelle il faisait le geste de la piquer, à sa gauche était *Robert Peel* avec une pile de Volta.

En Italie, en France, partout, j'ai été mis à toutes les sauces; à Milan, gros comme un bœuf, écarquillant les yeux devant la somnambule en extase; à Florence, maigre et long comme un échalas, etc., etc.; tous les critiques m'ont épluché, les uns disant du bien de moi, les autres du mal.

Je me permettrai de donner le compte-rendu d'une séance publiée dans le *Courrier de Marseille*, il est écrit avec une verve spirituelle par le docteur *Goy*, quoiqu'il soit signé *Rion*, et donnera une idée de l'effet produit dans cette ville par mes séances publiques.

SALLE BOSEOLTSI

M. Lafontaine et ses somnambules

29 Janvier.

« Un grand poète marseillais l'a dit :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais !

« Aussi ne voit-on pas mal de gens qui, tout enorgueillis de se faire passer pour des esprits forts, s'obstinent à ne rien voir, rien toucher, rien comprendre, se retranchant derrière une incrédulité complète pour jouer en plein siècle des lumières le rôle peu récréatif de borne.

« A l'endroit des effets surnaturels du magnétisme j'étais, il faut l'avouer, sceptique à l'excès ; j'avais fait à M. Laurent et à Mlle Prudence, deux sujets sur la moralité magnétique desquels je ne suis pas encore bien édifié, une guerre d'extermination, lorsqu'il me vint certain jour à l'idée d'expérimenter moi-même, et de savoir enfin ce qu'il en était de ce fameux mesmérisme tant vanté par les uns, tant décrié par les autres. La cuisinière d'un ami, fille au tempérament lymphatico-nerveux, comme disent ces Messieurs de la Faculté, devint le sujet de mes expérimentations ; et grâce à la persistance de

mes passes, de mes suppositions digitales, et à la force de ma volonté, il me fut impossible d'obtenir le moindre sommeil. — Je rayonnais de joie en pensant que les magnétiseurs avaient tort, et je rangeai leurs exhibitions magnétiques dans la classe des spectacles forains et du charlatanisme à la Bosco et à la Robert-Houdin.

« Cet insuccès cependant ne me fit point perdre courage; je persistai, et le cinquième jour, soit ennui, soit fatigue, ma cuisinière s'endormit...

« Je voulais tout d'abord lui demander les moyens de faire rapidement fortune, ou de me découvrir au moins un tout petit trésor enfoui pendant la révolution dans n'importe quelle cathédrale; mais mes idées se reportèrent bien vite vers la science; et je fus étrangement surpris de voir ma somnambule marcher à mon commandement, à droite, à gauche, se mettre à genoux, aller ramasser ma canne et mon parapluie avec ce tact et cette adresse qui ont fait la gloire de Munito.

« Dès ce moment, je fus ébranlé; et je compris, comme le malheureux Chénier, qu'il y avait là quelque chose. Toutes les semaines, j'avais le

plaisir de convier quelques amis à mes séances magnétiques; les questions pleuvaient, et ma somnambule tenait tête à tous ces expérimentateurs avec une lucidité effrayante. Ce fut elle qui m'annonça un jour la découverte du gaz, — les allumettes chimiques, — les chemins de fer, et la mort de Henri IV!.... — seulement, ce qui m'inquiétait beaucoup, c'est que ma pauvre possédée retournait le soir chez elle ou borgne, ou boiteuse, ou bègue, et presque toujours se soutenant à peine..... mon pouvoir magnétique était immense; j'avais du moins cette opinion.

« Mais un jour, jour néfaste qui ne peut être comparé qu'à l'heure fatale où le grand Vatel se vit déshonoré, mon sujet, en rentrant dans sa cuisine, s'endormit sur le rôti, à tel point que l'incendie de la lèchefrite, l'odeur nauséabonde du rissolé, les cris de M. R...., son digne bourgeois, ne purent la tirer de sa léthargie... Il paraît que je l'avais magnétisée à distance sans le savoir, sans le vouloir même.

« Le lendemain, ma somnambule eut son congé, et elle partit pour Manosque, sa ville natale, jurant, mais un peu tard, qu'elle ne se fierait plus aux endormeurs de la grande ville.

« Depuis, je flottais entre le doute et la croyance. Puységur et l'Académie des Sciences étaient pour moi le bon et le mauvais ange. Dupotet, Deleuze, Aubin Gauthier, Teste, Bruno, ont-ils raison? me disai-je. — Franklin, Leroy, Bailly, Lavoisier, Darcet, ont-ils tort? — Mlle Pigeaire, qui n'a jamais pu gagner le prix de l'Académie, et le fameux Michel, de Draguignan, qui ne le gagnera jamais, n'étaient point faits pour me convaincre. Ajoutez à cela que plusieurs somnambules de la ville faisaient arrêter chaque jour quelques braves garçons comme coupables de vols inconnus; ce qui n'expliquait guère la lucidité de ces modernes pythonisses. Enfin, Lafontaine parut, et dès ce jour la foi est entrée dans mon âme. Satan s'est fait ange... *credo.*

« Ici, quittons, je vous prie, le ton léger et badin de ce *confiteor*, car c'est en parlant de M. Lafontaine qu'on peut dire : — le masque tombe, la science reste et le charlatanisme s'évanouit. C'est à rester en extase devant ce nouveau magnétiseur.

« En effet, il n'y a, dans les expériences de M. Lafontaine, ni préparation, ni compères, ni jonglerie, ni farce, ni comédie ; c'est l'art du ma-

gnétisme poussé jusque dans ses dernières limites; c'est la haute expression de la science. — Dans la salle, le public est partout; l'expérimentateur est partout aussi, en haut, en bas, ici, là, dans la foule, où vous voudrez enfin. Ses sujets sont des femmes plus ou moins gracieuses qu'il a trouvées hier et qu'il vous présente aujourd'hui; l'entente cordiale est, par conséquent, impossible entre eux tous. — Ces femmes, jeunes pour la plupart, ne sont point des modèles de finesse et de bon ton; mais, quand elles sont plongées dans le sommeil magnétique, la transformation est si noble, si grande, si divine, qu'on a de la peine à les reconnaître... Sur un geste, un regard du maître, elles deviennent insensibles. Les voilà passées à l'état de pelote, car, avec une cruauté digne de Caracalla ou d'Héliogabale, M. Lafontaine leur plante dans la tête, sur la figure, des épingles énormes.

« Quand elles chantent, il les arrête avec un signe d'une personne étrangère, et cela sur le mot, sur la note qu'on veut. Ensuite, il les fixe sur le sol enracinées comme des arbres; par opposition, il les attire vers lui avec une puissance telle, que tous les efforts de l'homme le

plus vigoureux ne peuvent les retenir; il leur donne la raideur tétanique; bien plus, il les soulève du plancher, ou de deux points d'appui, seulement par la puissance surhumaine de son fluide; il les fait passer de la polka la plus expansive à l'extase, à la contemplation dont Sainte Thérèse et Marie Alacoque auraient été jalouses. — Parmi ces cinq femmes, nous en avons remarqué une surtout, dont les jeux de physionomie sont des plus saisissants: ses yeux, fixés vers le ciel, s'inondent de larmes;... puis, en les frappant au front avec un mouchoir magnétisé, il les précipite dans des attaques nerveuses épileptiformes des plus terribles. — Pendant les crises, l'œil n'est nullement surpris par l'approche d'un certain nombre d'allumettes en combustion, que l'on passe à diverses reprises devant la pupille; le sens de l'olfaction est anéanti; les sujets respirent de l'ammoniaque comme des parfums d'Arabie; ils résistent même (preuve concluante) aux étincelles de la machine électrique et à la décharge de la bouteille de Leyde. — En un mot, c'est à confondre la raison; — et si le Lafontaine de Louis XIV s'est illustré pour avoir fait parler les animaux, le Lafontaine

de la République s'illustrera tout autant, je pense, en faisant parler les muets.

« Donc, les séances magnétiques de la salle Boisselot s'adressent à tout le monde : Aux incrédules, qui trouveront là des faits propres à les convaincre.

« Aux adeptes, qui déifieront Mesmer dans la personne de Lafontaine, son prophète.

« Aux hommes érudits, qui pourront méditer sur les effets d'une science encore au berceau.

« Aux ignorants, qui viendront s'asseoir devant les somnambules comme au théâtre des automates ou au salon de Curtius.

« C'est dire que tout Marseille applaudira les expériences de M. Lafontaine; car, en bon magnétiseur, il connaît quelle est la quantité de fluide qu'il a à lancer sur la population pour l'attirer à lui. »

« RION. »

Je magnétisai dans l'hôpital de Marseille, devant des médecins et des élèves en médecine, un jeune garçon épileptique auquel je donnais

à volonté des crises pendant la magnétisation; je fis une douzaine de somnambules toutes très-bonnes pour les expériences physiques, je guéris bien des malades atteints d'hystérie, d'épilepsie, d'hémorrhagie utérine que rien ne pouvait arrêter; l'une cessa dès la première magnétisation, et il y avait huit jours que la médecine était impuissante à la calmer. J'ai guéri aussi quantité de surdités, de cécités, de paralysies, etc., etc.

J'eus maille à partir avec un prêtre, à propos d'une pauvre jeune fille qui, par désespoir d'amour, s'était jetée par la fenêtre d'un second étage; aucun de ses membres ne s'était cassé, mais, depuis cette époque, une de ses jambes était restée contractée, et elle ne pouvait s'en servir; de plus, la malheureuse enfant avait des crises nerveuses, hystériques, d'une violence extrême et qui se renouvelaient souvent.

Sa mère, sans autre ressource que le travail de sa fille, alors forcément suspendu, recevait des secours de sa paroisse.

Elle raconta au prêtre qui venait la visiter que sa fille allait un peu mieux; que depuis quelques jours elle n'avait pas eu de crise, et qu'elle espérait la voir bientôt guérie; — que

des dames qui lui apportaient des secours lui avaient amené M. Lafontaine, et que c'était grâce à sa magnétisation qu'elle avait repris un peu d'espoir; mais au mot de magnétisme le prêtre se leva brusquement, se signa et défendit à la mère, sous peine de damnation, de laisser magnétiser la jeune fille. Prévenu de ce contre-temps, je me rendis chez le prêtre pour lui démontrer que Satan n'était pour rien dans le magnétisme; mais il se refusa à rien entendre, et probablement, quand je fus parti, il arrosa sa chambre d'eau bénite pour la purifier.

J'écrivis alors à l'évêque du diocèse, et plusieurs personnes lui parlèrent dans le même sens; il donna l'ordre au prêtre de ne point mettre d'entraves à la magnétisation de cette jeune fille. M. l'abbé s'y conforma, mais il suspendit les secours que la paroisse donnait à cette pauvre famille; c'était les prendre par la famine, aussi la mère et la fille me prièrent en pleurant de les abandonner et de ne plus revenir.

Voilà la charité du clergé!

J'ai rencontré beaucoup de prêtres ignorants, mais j'en ai rencontré quelques-uns d'instruits,

qui ne repoussaient pas le magnétisme et qui l'admettaient même comme un effet naturel et non diabolique.

C'est ainsi qu'à Toulon il me fut demandé une séance particulière pour des prêtres. Ils s'étaient réunis 50 à 60, et, après les expériences, qu'ils suivirent avec beaucoup d'intérêt, et les explications qu'ils écoutèrent attentivement, le curé principal de Toulon m'adressa ses remercîments et me témoigna la satisfaction que tous ces Messieurs avaient éprouvée à cette séance, qui avait duré quatre heures. Nous avions beaucoup causé, car chacun des assistants m'adressait des questions. Ils furent enchantés quand je leur racontai l'audience que Pie IX m'avait accordée, et surtout lorsque je leur fis part de l'opinion du Souverain Pontife sur le magnétisme.

En revenant de Toulon, la diligence prit feu, non par le frottement des roues, comme cela arrive quelquefois quand il fait chaud et qu'elles ne sont pas convenablement graissées, mais par une allumette de fumeur qui tomba au milieu des bagages sans qu'on s'en aperçût.

Nous allions assez vite, et l'air produit par la rapidité du mouvement enflamma bientôt quel-

ques cordes et quelques caisses. — J'étais en haut sur la banquette avec d'autres personnes, et nous ne nous en apercevions pas ; ce fut de la rotonde que l'on cria : « Le feu ! le feu ! » Notre première idée à tous fut de regarder si nous ne voyions pas une maison brûler ; mais les cris redoublant, la voiture s'arrêta ; et nous fûmes enveloppés par un tourbillon de fumée qui ne nous permettait plus de rien voir ; on jeta par terre quelques ballots enflammés, et, en frottant les planches de la voiture, nous pûmes fort heureusement éteindre le feu ; car il n'y avait aucun moyen de se procurer de l'eau. On n'apercevait pas une maison aussi loin à la ronde que le regard pouvait s'étendre.

De retour à Marseille, je me dirigeai vers Montpellier et Nîmes. A Montpellier, je fis *fiasco;* il ne vint que très-peu de monde à deux séances, et je n'eus pas un malade. Je poussai jusqu'à Nîmes, où je fus plus heureux ; mes séances furent suivies, et plusieurs personnes instruites vinrent prendre quelques leçons.

On me demanda une séance au collége ; mais, à plusieurs reprises, je fus empêché de la donner ; mes crampes d'estomac se déclaraient tous

les deux jours, et me mettaient dans une très-grande faiblesse.

Je revins à Marseille, où je trouvai des lettres de Toulon qui me priaient d'aller magnétiser un capitaine de vaisseau fort malade des suites d'un trop long séjour dans l'Inde ; je m'y rendis, mais je trouvai le malade dans un tel état, qu'après quelques magnétisations, je renonçai à l'espérance de le soulager : c'était une santé entièrement perdue.

Ce fut dans ce second voyage que je fis la connaissance de M. *de Lugeol*, capitaine de vaisseau, qui avait été aide de camp du prince de Joinville, et qui, depuis, est devenu contre-amiral. Je fis devant lui quelques expériences sur la bascule et sur l'eau magnétisée, qui l'étonnèrent au point qu'il s'occupa sérieusement de magnétisme. En nous promenant ensemble dans les rues de la ville, je fis l'expérience qui consiste à lancer, avec une grande force de volonté et sans gestes, le fluide sur une personne marchant à vingt pas devant soi, et à la forcer de se retourner; je réussis plusieurs fois, ce jour-là, sur diverses personnes, et M. de Lugeol lui-même

y réussit, en expérimentant d'après mes indications.

A cette même époque, on m'écrivit de Fribourg pour me demander des conseils afin de magnétiser une jeune fille atteinte, dès l'âge de dix ans, d'une paralysie complète, qui l'empêchait absolument de se servir de ses jambes et même de se tenir debout. Les divers médecins qui l'avaient traitée avaient constaté un ramollissement de la moelle épinière; en outre, cette jeune fille, alors âgée de dix-sept ans, avait des crises nerveuses qui se présentaient chaque jour à heure fixe et duraient trois heures. Je m'empressai de donner les indications demandées; mais, un mois après, je reçus une lettre de la mère de la malade, qui me priait instamment de venir à Genève, où sa fille pourrait être transportée, et où, sans aucun doute, ajoutait-elle, je trouverais beaucoup de malades.

J'hésitai un instant; mais le désir de voir les montagnes de la Suisse, que je ne connaissais pas; le besoin de locomotion et de changement, et, de plus, un certain sentiment intime que je n'aurais pas su définir, et qui m'inspirait la

conviction que je guérirais cette jeune fille si gravement malade, et vis-à-vis de laquelle les médecins de plusieurs pays avaient été impuissants, ces diverses considérations me déterminèrent à me rendre à l'appel que je recevais.

CHAPITRE XII

SOMMAIRE. — GENÈVE. — Contrariétés. — Séances. — Guérisons. — Compte-rendu du *Journal de Genève*. — *Strasbourg*. — Séances. — Guérisons. — Les tables tournantes et parlantes. — Retour à *Genève*. — *Sivori*, un grand talent sauvé. — Les maladies nerveuses. — Les possédées de Morzine. — Une ascension en ballon. — Conclusion.

Je partis pour Genève, où j'arrivai le 16 Juillet 1851 ; je descendis à l'hôtel de la Couronne, et, dès le lendemain, je louai la salle du Casino, car je voulais utiliser mon séjour en faisant de la propagande, et j'allai à l'Hôtel de Ville m'informer des démarches à faire pour obtenir l'autorisation de donner des séances publiques de magnétisme.

Il me fut répondu d'une manière fort aimable par M. Ritzchel, directeur de la police, que la démarche que je faisais en ce moment était la seule nécessaire.

Je fis faire alors des affiches et des annonces dans les journaux pour une séance expérimentale, dans laquelle j'essaierais de faire entendre des sourds-muets de la ville.

Tout allait bien jusque-là, mais les contrariétés et les difficultés commencèrent bientôt, chose curieuse à croire, dans la république de Genève, où la liberté règne, mais où peut-être, à cause de cela, chacun a son mot à dire.

D'abord, une de mes somnambules de Marseille, qui devait me rejoindre, m'écrivit qu'elle ne viendrait pas. Il me fallut donc chercher dans Genève une jeune fille qui voulût bien être magnétisée; ce ne fut pas chose facile; cependant, j'en trouvai une qui se nommait Émilie, et que je parvins à endormir dès la première magnétisation. Le second jour, j'obtenais déjà sur elle tous les phénomènes physiques du magnétisme. Mais à peine étais-je rassuré de ce côté, que je fus tourmenté d'un autre. On me fit prier de monter à l'Hôtel de Ville, où le directeur de la police me déclara qu'il était obligé de me retirer la permission qu'il m'avait accordée.

Aux questions que je lui adressai pour savoir si cette défense m'était personnelle au point de

vue magnétique, politique ou à tout autre, il répondit négativement, et, sur mes instances, il m'apprit enfin que M. le docteur Mayor père, président de la Société de Médecine ou du Conseil de Santé (je ne sais), s'opposait à ce qu'on laissât donner à Genève des séances de magnétisme.

Drôle de liberté !

Je ne compris pas d'abord comment la police se faisait la très-humble servante du président d'une Société plus ou moins savante; mais M. Ritzchel m'engageant à m'entendre avec le docteur Mayor, je me rendis chez celui-ci; il était à la campagne. Je ne trouvai que son fils, M. le docteur I. Mayor, qui me dit qu'il ne faisait pas partie de cette Société, et que je devais m'adresser à M. le docteur Lombard, vice-président.

Je me rendis chez ce dernier, qui me reçut en ricanant au mot magnétisme, et qui m'engagea à adresser une demande *en forme* à la Société de Médecine, laquelle s'assemblerait le mercredi suivant (nous étions au jeudi), ajoutant que la Société statuerait sur ma demande, et que, dans le courant de la semaine suivante, elle

me ferait connaître sa décision. Je le remerciai poliment, mais en lui manifestant mon étonnement de voir la Société de Médecine s'immiscer dans des affaires qui ne regardaient que la police; je lui déclarai que je donnerais ma séance le samedi, comme je l'avais décidé, et que, de plus, je magnétiserais les malades de la ville de Genève sans faire aucune démarche auprès de la Société de Médecine, attendu que mes séances ne la concernaient en rien, le magnétisme n'ayant aucun rapport avec la médecine.

Je retournai à l'Hôtel de Ville, fort ennuyé de ces tracasseries, et décidé à passer outre, lorsque je rencontrai le docteur *Despine*, qui m'avait fort bien accueilli dans une visite que je lui avais faite quelques jours auparavant. Dès qu'il fut informé de ce dont il était question, il me proposa obligeamment d'écrire une lettre officieuse dans laquelle, comme membre de la Société de Médecine, il déclarerait que la dite Société n'avait point à s'occuper de mes séances, et qu'elle outrepassait ses droits en prétendant le faire. J'acceptai cette offre avec plaisir, et, muni de cette obligeante déclaration, je retournai à l'Hôtel de Ville, où je trouvai, près de

M. Ritzchel, M. Fazy, alors président du Département de Justice et Police. Dès qu'il sut ce dont il était question, il trancha la difficulté en m'autorisant avec la plus grande bienveillance à donner une séance, quitte à s'opposer à ce que j'en donnasse d'autres, si la première n'était pas à sa convenance.

Le soir même de ce jour qui m'avait apporté tant de tribulations, j'avais chez moi, à l'hôtel de la Couronne, une réunion de plusieurs médecins, de journalistes, etc., etc., devant lesquels je devais essayer de faire entendre des sourds-muets, lesquels, sur la demande du docteur Despine, médecin de l'établissement, m'avaient été amenés par Madame Chomel, la directrice.

Voici le compte que rendit de cette séance, le *Journal de Genève* du 24 Juillet 1851.

« M. Lafontaine, magnétiseur, dont nous avons annoncé l'arrivée à Genève, a fait hier soir, dans une réunion particulière, une expérience fort curieuse. Parmi plusieurs enfants sourds-muets qui lui ont été présentés, il a choisi une jeune fille de quinze ans environ, qui n'entend absolument aucun son et qui n'en reproduit aucun. Après l'avoir soumise, pendant

une demi-heure environ, à l'influence du fluide magnétique (sans l'endormir), M. Lafontaine est parvenu à lui faire entendre et répéter plusieurs sons, dans lesquels entre la voyelle *O*, et à les lui faire reconnaître sur une feuille de papier où ils étaient tracés. Nous sommes assurés que c'était la première fois que M. Lafontaine voyait cette jeune fille. Quant au fait en lui-même, nous le donnons tel que nous l'avons vu et plusieurs médecins avec nous. »

Je donnai, le samedi suivant, ma séance publique, qui réussit à merveille, et quand le lendemain je montai à l'Hôtel de Ville, je reçus des compliments et l'autorisation de faire tout ce que je voudrais.

Le *Journal de Genève* rendit compte de cette séance, ce qui m'attira plusieurs malades que je magnétisai avec succès, guérissant les uns, améliorant l'état des autres.

Je continuai dès lors à magnétiser des malades sans que les médecins me cherchassent de nouveau querelle; les petites difficultés que j'avais rencontrées à mon arrivée, m'avaient été suscitées par eux à l'occasion des sourds-muets, principalement parce qu'ils craignaient que je

ne cherchasse à empiéter sur leurs droits; mais comme je me suis toujours renfermé dans ma profession de magnétiseur, sans jamais me permettre d'ordonner le plus petit médicament, puisque je n'ai pas l'honneur d'être médecin, — ce dont je suis très-glorieux, — jamais les médecins de Genève, pas plus que d'autres, n'ont pu m'attaquer ouvertement; plusieurs d'entre eux m'ont même donné des malades, et je suis heureux de les en remercier ici; quelques autres m'ont fait une guerre sourde, à laquelle j'ai répondu plus tard par une déclaration de guerre ouverte dans mon journal *le Magnétiseur*, mais les hostilités en sont restées là de leur côté.

Mlle de *Landerset* arriva de Fribourg, je la magnétisai le 1er Août 1851, et je parvins à la guérir entièrement de sa paralysie, de ses crises nerveuses, et de bien d'autres maux dont elle était affectée, ainsi que j'en ai donné la relation dans l'*Art de Magnétiser* [1].

Je l'accompagnai à Tournon, en Septembre 1852, après 13 mois de magnétisations assidues. Je fis une fugue jusqu'à *Strasbourg*, où

[1] L'*Art de Magnétiser*; 3me édition, page 286 et suivantes. — *Le Magnétiseur* de Septembre, Octobre, Décembre 1861.

quelques personnes que je connaissais réclamaient ma présence.

Strasbourg possède une école de médecine distinguée, et en 1784, à la suite du cours que Mesmer donna à Paris, quelques personnes avaient fondé dans cette ville une société magnétique connue sous le nom de *Société harmonique des Amis réunis;* on se souvenait encore de tout le bien que cette Société avait fait: plusieurs sociétaires avaient publié des ouvrages qui sont encore très-estimés aujourd'hui, et la Société elle-même avait publié les *Annales de la Société harmonique des Amis réunis*, dans lesquelles elle avait relaté toutes les guérisons obtenues par le magnétisme.

Je donnai, à Strasbourg, des séances qui furent très-suivies, et ce fut là que les *tables tournantes* se firent voir pour la première fois à mes yeux. Un professeur de théologie, M. Schneegans, ayant à la main un journal allemand, qui relatait la première expérience faite en Europe, vint me demander ce que j'en pensais. Je lui répondis qu'il fallait tenter l'expérience, puisque la manière de procéder nous était indiquée dans ce journal; et dès le soir même,

nous étions réunis huit autour d'une table ronde de salon au triple pied massif.

Après cinquante minutes d'immobilité, petit doigt contre petit doigt, l'un de nous se détacha de la chaîne, en disant qu'il était sur le point de s'évanouir. Un autre prit sa place; cinquante minutes se passèrent encore, mais alors il se fit un craquement dans la table, puis elle bougea d'un ou deux centimètres. Nous nous contentâmes de ce petit effet, car nous étions tous harassés, et nous ne recommençâmes que le lendemain.

Les curieux qui s'étaient joints à cette expérience, étaient des hommes sérieux qui, comme moi, cherchaient ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ces faits qui nous venaient d'Amérique. Nous arrivâmes, après quelques séances, à faire tourner la table avec une vélocité excessive, et, dès lors, nous nous occupâmes de faire tourner toutes choses.

Après avoir fait tourner les tables, les chapeaux, les assiettes, etc., en posant comme tout le monde les mains sur les objets, je pensai, comme beaucoup de personnes, que toutes ces rotations pouvaient bien être le résultat d'un

mouvement involontaire imprimé sous l'empire du désir de réussir. Ce doute fut d'autant plus grand, que je me rappelai le pendule à propos duquel, dans l'*Art de Magnétiser*, publié en 1847, j'ai émis la même opinion que M. Chevreul, c'est-à-dire qu'il est impossible qu'il n'y ait pas chez l'homme une espèce de mouvement insensible causé par la circulation du sang, et qui, sous l'empire de l'idée connue, vient en aide à l'expérience..

Mais, tout en admettant la possibilité d'un mouvement involontaire dont on ne se rend pas compte d'abord, je croyais surtout que l'impulsion était donnée par le courant d'un fluide émanant de l'homme. Ma conviction se fortifiait par mes expériences sur les aiguilles que je fais tourner à travers le verre. Il fallait trouver le moyen d'agir sans l'une des deux causes auxquelles j'attribuais le mouvement de rotation.

Je cherchai si l'on ne pourrait pas lever tous les doutes en adaptant à une table des siéges qui, tournant avec elle, isoleraient les personnes du sol, et, par ce fait, les mettraient dans l'impossibilité d'imprimer un mouvement musculaire, puisqu'elles n'auraient aucun point d'appui.

Une table fut préparée; on fixa deux planches, dont les quatre extrémités dépassaient la circonférence de la table et formaient quatre siéges.

Cette table ronde était montée en guéridon sur une seule colonne reposant sur une planche échancrée formant trois pieds soutenus par des roulettes, ces roulettes tournant dans un cercle de fer fixé au plancher, afin que la table ne coure pas par la chambre.

Avec cet appareil, j'ai procédé maintes fois aux expériences suivantes:

1° Quatre personnes se sont assises sur les bancs, les pieds isolés du sol et posés sur les pieds de la table; elles ont formé la chaîne avec leurs mains, en se touchant le petit doigt.

Dans ces conditions, après quinze minutes, des craquements se sont fait entendre, des oscillations ont eu lieu, et la table a lentement décrit un demi-cercle.

Plusieurs tentatives ont été répétées; et chaque fois, après quinze à vingt minutes, la table a tourné d'un demi-cercle, d'un quart de cercle; une seule fois d'un cercle entier.

Cette expérience est, je crois, concluante et

peut être considérée comme une preuve évidente de l'action d'un fluide émanant de l'homme; là, le mouvement volontaire ou involontaire ne peut avoir aucune influence : il n'y a pas de point d'appui.

Si le mouvement de rotation n'a pas été plus considérable, c'est que, probablement, la pile formée par les quatre personnes n'était pas assez forte pour entraîner la table et les quatre personnes elles-mêmes, dont le poids pouvait être de trois cents kilos. Peut-être aussi faut-il qu'il y ait communication directe des expérimentateurs avec le réservoir commun. Les expériences suivantes tendraient à le prouver :

2° Ayant fait asseoir sur les bancs quatre personnes dont les pieds touchaient le sol et dont les mains formaient la chaîne sur la table, la table, après trois minutes, s'est mise en mouvement et a tourné avec rapidité.

3° J'ai prié trois personnes assises de s'isoler du sol en posant les pieds sur les pieds de la table, je me suis assis et j'ai laissé mes pieds à terre.

La table a tourné avec vivacité; mais lorsque

je levais les pieds, elle s'arrêtait : mes pieds touchaient-ils le sol, elle repartait aussitôt.

4° J'ai fait asseoir sur la table même quatre personnes se tournant le dos, ayant la face en dehors et les pieds suspendus en l'air; elles ont formé la chaîne avec les mains.

Resté debout sur le sol, j'ai posé bien légèrement mes deux petits doigts sur l'un des bancs, et, après une minute, la table a tourné vivement, emportant les quatre personnes assises.

Pour me rendre compte si, en touchant le banc, on pouvait faire tourner par la force ordinaire la table ainsi chargée, j'ai fait rompre la chaîne; j'ai posé mes petits doigts sur l'un des bancs, mais j'ai employé vainement toute la force musculaire dont je suis doué : la table est restée immobile.

Ces trois dernières expériences prouveraient en quelque sorte que, pour qu'il y ait une rotation vive, il faut qu'il y ait communication directe avec le sol, qui sert alors de réservoir commun pour l'électricité.

J'ai voulu cependant tenter une expérience plus concluante peut-être.

J'ai pris un plateau de trente centimètres de diamètre, monté sur un pivot en fer, et pouvant tourner facilement.

Trois personnes ont fait la chaîne, en tenant leurs mains à quatre centimètres au-dessus du plateau; après quatre minutes, il a tourné sur son pivot. Ici point d'impulsion musculaire volontaire ou involontaire, puisqu'il n'y avait pas de contact : il a bien fallu admettre un courant quelconque.

Il n'était question à cette époque que de mouvements rotatoires; mais ces phénomènes, comme ceux des tables parlantes, ont été et sont encore attribués aux *Esprits*, puisque la *Revue spiritualiste* imprime que le baron *de Guldenstubbé*, doué de la faculté de voyance, a aperçu trois *Esprits* levant la table que M. *Squire* jette si gracieusement par-dessus sa tête. Si nous osions, nous demanderions bien humblement à M. *de Guldenstubbé* comment il a pu voir des *Esprits* qui n'ont point de corps?

Quant aux tables parlantes, la première expérience à laquelle je participai me bouleversa au point que ma raison s'en alla pendant toute une nuit, mais le matin elle revint; et ce fut le

tour de partir pour l'ange Gabriel, qui, la veille au soir nous avait dit à tous de bien belles et bonnes choses, lesquelles, malheureusement pour lui et pour nous, étaient écrites partout depuis des siècles.

Je pensai alors qu'il n'y avait rien d'extraordinaire, rien de surnaturel dans ces phénomènes, et que je pouvais m'expliquer ces faits par une cause simple venant de l'homme, sans appeler à mon aide les Esprits, les anges, et sortir du cercle naturel; je trouvais, comme je trouve encore, l'explication de ces phénomènes dans la dualité de notre être. La partie spirituelle, l'âme, doit jouir des facultés qui lui sont propres, lorsqu'elle est un instant dégagée de la partie matérielle qui se trouve, en quelque sorte, hors de cause par l'état particulier dans lequel on la met. — État du médium qui n'est ni la veille ni le sommeil.

On dit que les sots et les ignorants ne sont ni plus spirituels, ni plus savants le lendemain de leur mort que la veille. — Je ne pense pas tout à fait de la même manière.

Si l'âme est d'essence divine, ses facultés peuvent être modifiées, altérées pendant le

temps qu'elle est unie à une enveloppe matérielle, si cette enveloppe est plus ou moins bien constituée ; mais l'âme doit reprendre ses facultés et en jouir, aussitôt qu'elle est dégagée de son enveloppe terrestre; de même qu'elle les perd tout à coup chez un homme intelligent qui est atteint d'une congestion cérébrale et qui devient idiot. L'âme n'est point altérée, mais l'équilibre est rompu ; aussitôt que la mort aura accompli la séparation, l'âme jouira alors des facultés qu'elle avait avant la congestion, et dans toute leur étendue.

Puisque c'est le manque d'équilibre entre la matière et l'esprit qui obscurcit les facultés de l'âme pendant la vie terrestre, ne peut-on supposer qu'elle retrouve, au moment de la séparation, toutes celles dont elle est douée par sa nature?

Pour nous donc, si l'âme des morts peut communiquer avec nous, elle doit, ayant recouvré sa liberté, — être ce qu'elle est, — une étincelle de la Divinité, — une parcelle du Grand Tout ; — et, par conséquent, elle doit jouir sans entraves des facultés qui sont propres à sa nature divine. Mais les spirites, les spiritualistes sont bien plus matérialistes que moi, car ils

croient que la matière, lors même qu'elle n'existe plus, domine encore ce qui n'est qu'esprit; c'est pourquoi tous leurs Esprits ne disent rien de nouveau, rien de plus grand que ce qu'on peut dire et faire sur cette terre.

N'avons-nous pas eu ici, à Genève, les archanges Michel et Gabriel, le Christ, et Dieu lui-même, qui venaient nous parler de leur *pot-au-feu*, de leurs affaires de famille? En vérité, c'était ignoble, et on n'a jamais poussé si loin l'avilissement de la Divinité.

Mais lorsque, en 1853, les tables tournantes et parlantes firent leur entrée dans le monde, on crut généralement que c'était la première fois que ces phénomènes apparaissaient. Chacun les interpréta à sa manière, et bientôt certains hommes, plus ou moins lancés dans le spiritualisme, voulurent les exploiter au profit de leurs idées. Ils présentèrent alors comme un fait remarquable et concluant qu'en Amérique, en Angleterre, en France, en Suisse, les *tables parlantes* avaient annoncé que les phénomènes des dites tables n'étaient que des phénomènes d'initiation destinés à préparer une *grande révélation*, une *immense rénovation* de notre monde; que la

croyance aux *esprits* serait le signal d'une *régénération* nouvelle, et là-dessus ils bâtirent tout un système.

Je ne pense point de la même manière, et je crois que ceux qui ont fait parler les *tables* et les *esprits* dans ce sens ont oublié, si jamais ils l'ont su, que les tables parlantes ne sont pas une nouveauté, que notre siècle n'en a point la primeur; que, chez les peuples anciens, on consultait le bois, la pierre; que la Bible même le dit; que, chez les païens, on consultait aussi les tables, et qu'au moyen âge il en était de même.

Nous ne devons donc point nous attendre à une régénération de notre pauvre humanité, puisque les tables ne sont point une nouvelle apparition, mais la *réapparition* d'une vieillerie presque aussi vieille que le monde. Et si, maintenant, il y a une secte, une religion dont les adeptes s'appellent *spiritistes*, nous nous permettrons de dire à ces adeptes que si ce sont aujourd'hui les anges, les archanges, les saints des religions catholique et protestante qui viennent à leur appel, autrefois c'était le dieu des présages qui se présentait au milieu des cérémonies du paganisme; et pour leur prouver ce

que nous avançons, nous ouvrirons l'ouvrage d'*Ammien Marcellin*, qui vivait au quatrième siècle. Il raconte une conspiration contre l'empereur *Valens*, qui, ayant été découverte, donna lieu à une enquête où nous lisons le morceau suivant :

« .... On cita devant le tribunal Patrice et Hilaire ; et, sur l'ordre qu'on leur donna d'exposer les procédés dont ils s'étaient servis, comme ils différaient dans leurs réponses, on les soumit à la torture en leur appliquant des crocs aux flancs. — Alors, réduits à la dernière extrémité, ils racontèrent fidèlement leur crime [1], en reprenant depuis le commencement. Hilaire parla le premier.

« Magnifiques juges! nous avions construit à « l'image du trépied de Delphes, sous de redou« tables auspices, avec des baguettes de laurier, « cette malheureuse petite table que vous voyez ; « et après l'avoir consacrée par des invocations

[1] Cette expression de crime peut paraître un peu forte, puisque le délit était d'avoir consulté une table ; mais toute consultation d'oracles, relativement à l'empereur, était sévèrement prohibée, comme pouvant donner lieu à des conspirations.

« exprimées dans des paroles mystérieuses, ac-
« compagnées de chants nombreux et prolon-
« gés, en suivant tous les rites, nous la mîmes
« en mouvement *(movimus tandem)*. Or, voici
« comment nous procédions pour cela: toutes les
« fois qu'on consultait cette table sur des choses
« secrètes, c'était dans une salle purifiée au
« moyen de parfums arabiques. On plaçait, se-
« lon toutes les règles, un plateau composé de
« métaux divers, à la circonférence duquel les
« formes des vingt-quatre lettres de l'alphabet
« étaient gravées avec soin et séparées entre
« elles par des intervalles parfaitement égaux.
« A côté de la table se plaçait, selon les formes
« déterminées par la science, un homme revêtu
« d'habits de lin et chaussé de cette même
« étoffe, portant de la verveine cueillie sous un
« arbre de bon augure. Cet homme invoquait
« par des chants consacrés le dieu des présages,
« tout en balançant un anneau étroit, suspendu
« au plafond par un fil très-délié, consacré aussi
« par des pratiques mystérieuses. Cet anneau,
« tombant par sauts sur les lettres, placées,
« avons-nous dit, à distances égales, faisait ainsi
« des vers hexamètres qui répondaient aux

« questions composées selon les règles de la « prosodie, et semblables aux vers de la Pythie « ou à ceux que rendaient les oracles des bra- « chites. — Comme nous demandions alors qui « devait succéder à l'empereur actuel, et qu'on « disait que ce serait un prince accompli à tous « égards, l'anneau, en sautant contre la table « *(adsiliem tabulam)*, avait touché les deux let- « tres de la syllabe ΘΕ; alors un des assistants « s'écria que la nécessité inflexible indiquait « *Théodore*[1] (ΘΕΟΔΟΡΟΝ). Nous ne poussâmes pas « plus loin notre recherche, nous croyant assez « sûrs que c'était notre ami Théodore que dési- « gnait l'oracle...... »

L'enquête dont il est ici question donna des inquiétudes à Valens, qui fit supplicier tous ceux dont le nom commençait par « ΘΕ; » mais malgré ces cruelles précautions, l'oracle s'accomplit, car ce fut *Théodose* (ΘΕΟΔΟΣΕ) qui succéda à Valens.

Tertullien, né en 160 et mort en 245, fait déjà mention dans un de ses écrits (*Apologétique*, ch. XXIII) de l'emploi des *tables divinatoires*.

[1] Ce Théodore était un des conjurés ; il était général des armées de Valens, qui le fit mettre à mort.

Cet auteur dit : « S'il est donné à des magiciens de faire apparaître des fantômes, d'évoquer des morts, de forcer la bouche des petits enfants à rendre des oracles; si ces charlatans imitent un grand nombre de miracles qui semblent dus *aux cercles ou aux chaînes que des personnes forment entre elles;* s'ils envoient des songes, s'ils font des conjurations, s'ils ont à leurs ordres des esprits messagers et des démons, par la vertu desquels LES CHAISES ET LES TABLES QUI PROPHÉTISENT SONT UN FAIT VULGAIRE, avec quel redoublement de zèle ces esprits puissants ne s'efforceront-ils pas de faire pour leur propre compte, ce qu'ils font pour le service d'autrui ? »

On ne peut mettre en doute, après avoir lu ces deux auteurs anciens, que les effets des tables ne fussent connus déjà.

Le passage de Tertullien est d'autant plus curieux, qu'il nous fait connaître que la manière d'agir sur les tables est analogue à celle qu'on emploie aujourd'hui.

Nous voyons dans la Bible qu'il était « défendu de consulter le bois. » (Osée, ch. IV, v. 12.)

Qui voudra lire attentivement Bodin, l'auteur de la *Démonomanie* (ouvrage écrit en 1581), verra que les esprits frappeurs répondaient en ce temps-là, comme aujourd'hui, aux curieux qui leur adressaient des questions.

La communication avec les esprits au moyen des tables ou d'autres meubles en bois, est donc loin d'être une nouveauté. C'était une pratique bien connue des anciens, qui faisaient tourner, par exemple, des instruments à vanner. Au moyen âge on l'appelait XILOMANIE, des deux mots XILOS, bois, et MANTEIA, divination.

Les phénomènes des tables tournantes sont donc pour moi le résultat de l'intelligence instinctive des spiristes eux-mêmes, et non, comme on voudrait nous le faire croire, le résultat de l'influence d'êtres supérieurs d'un autre monde; car comment admettre que nous ayons, nous pauvres mortels, la puissance de faire obéir à notre commandement ou à notre prière des êtres supérieurs qui se feraient nos très-humbles serviteurs pour des balivernes pareilles à celles sur lesquelles on les consulte?

La raison de la nouveauté ne peut donc plus être invoquée à l'appui de cette prétendue régé-

nération, puisque ce qui précède vient de démontrer, preuves en main, que c'est une vieillerie exploitée de tout temps.

Il en est de même de l'intervention des esprits auprès des somnambules magnétiques; j'ai déjà fait bonne justice de ces prétentions, en démontrant une cause toute naturelle inhérente à notre organisation, composée d'esprit et de matière.

Pourquoi donc aller si loin chercher des esprits et les faire venir du ciel ou de l'enfer? Rentrons en nous-mêmes, et ce qui est immatériel en nous saura bien agir sans intervention et sans avoir besoin d'être dirigé par des êtres invisibles et supérieurs. Ces êtres, d'ailleurs, appartiennent à une autre vie, et quoique tout soit lié dans la nature, il y a pourtant des lignes de démarcation assez prononcées pour qu'elles ne puissent être franchies.

Non, ce ne sont point des esprits qui viennent répondre aux questions faites aux tables; non, les phénomènes des tables ne provoqueront point de nos jours, plus qu'ils ne l'ont fait autrefois, une régénération morale ou religieuse.

C'est une illusion que les spiristes eux-mêmes ne peuvent plus conserver.

En Mai 1853, je revins à Genève, où, par le magnétisme, je guéris *Sivori*, le grand violoniste, lorsqu'il se cassa le poignet gauche en tombant de voiture, et quand la nature de l'accident faisait craindre que les arts eussent perdu un de leurs plus dignes interprètes.

Grâce à l'habileté du docteur *Théodore Maunoir*, la fracture avait été réduite avec une adresse extrême. Pendant un mois, on prit les précautions les plus minutieuses, et lorsqu'on enleva l'appareil, on reconnut que le bras était parfaitement remis. Mais, malheureusement, il était tellement raide et douloureux, que le jeu du poignet avait entièrement cessé pour faire place à une immobilité complète; les doigts remuaient un peu, mais la main ne pouvait se fermer ni s'ouvrir; de l'avis de tous les chirurgiens, *Sivori* ne pourrait jamais reprendre sa place dans le monde des arts.

Ce fut alors qu'on m'appela, le 17 Juin.

Après avoir magnétisé pendant un mois, je

fus assez heureux pour rendre à ce poignet et à ces doigts si précieux toute leur agilité, toute leur souplesse, toute leur vigueur primitive. Sivori le prouva dans une soirée musicale qu'il donna le 3 Août et où il se surpassa.

Le *Journal de Genève*, du 9 Août 1853, terminait ainsi un article sur cette soirée :

« Lorsque Sivori parut, tenant son violon, tous les cœurs battaient vivement, et, sur chaque visage, on lisait une émotion facile à comprendre. A peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées, que toute crainte disparut pour faire place à la joie la plus vive, à l'étonnement le plus profond. Jamais peut-être cet archet magique n'avait versé tant d'harmonie et rendu les cris du cœur avec une vérité tour à tour si touchante et si vigoureuse. Les tours de force dont il éblouissait autrefois ses auditeurs, nous les avons entendus de nouveau. Réjouissons-nous donc, car, grâce à un miracle, Sivori restera le premier violoniste que nous ayons entendu ; mais non, il n'y a point de miracle, c'est le magnétisme qui a produit cet heureux résultat.

« M. Lafontaine, avec cette puissance magnétique qu'on ne saurait lui nier, est parvenu en

un mois à rendre à ces nerfs frappés d'immobilité la souplesse et la force qu'ils avaient perdues. »

Depuis quinze ans que j'habite Genève, j'ai pu étudier bien des maladies nerveuses qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, ou qui, du moins, se voient rarement dans d'autres pays. Tandis que, dans cette ville, qui possède une centaine de médecins, la population est généralement énervée, et quoique le tempérament originel ne soit pas nerveux, mais plutôt lymphatique, la généralité des habitants, hommes, femmes et enfants, sont atteints de maladies nerveuses. J'en ai observé des plus extraordinaires, j'en ai soulagé beaucoup et guéri plusieurs qui étaient considérées comme incurables.

Ainsi, chez quelques femmes, la sensibilité était arrivée à un tel degré de surexcitation, que ces malades ne pouvaient supporter le moindre rayon de lumière, le moindre bruit, le moindre air; il leur fallait vivre dans des chambres entièrement matelassées contre le bruit et fermées hermétiquement contre la lumière et l'air. C'est ainsi que j'ai magnétisé pendant six semaines, dans les ténèbres les plus profondes,

une jeune femme de trente-cinq ans, que je n'ai vue que huit ans plus tard au grand jour, et que, par conséquent, je ne pouvais reconnaître; aussi, ce fut elle qui m'adressa la parole en se nommant. Cette dame était restée quatorze ans enfermée dans une chambre noire, dans une maison bâtie pour elle à la campagne, et éloignée de toute autre habitation. Je l'avais seulement soulagée; mais, plus tard, elle fut guérie par une secousse morale des plus violentes, — la mort de sa mère, — qui produisit une telle révolution dans tout son organisme, que la guérison fut presque instantanée.

Ces malades éprouvaient des douleurs affreuses dans les yeux, dans la tête; le plus petit bruit, un livre qu'on ouvrait, quelques mots prononcés le plus bas possible, à ne pas s'entendre soi-même, provoquaient des ébranlements nerveux des plus douloureux dans tout le corps, des élancements aigus dans la tête, des palpitations ou des pincements au cœur, qui ressemblaient à des tiraillements de tenailles. Elles ressentaient aussi des douleurs aiguës dans l'estomac, les intestins, comme si ces organes étaient contractés, tordus, et ne pouvaient rien laisser passer; puis, des

élancements si violents dans la matrice, qu'ils leur faisaient jeter des cris ou perdre connaissance.

J'ai vu l'une de ces malades qui, depuis quatorze semaines, ne prenait pour toute nourriture et pour toute boisson que deux cuillerées de bouillon de poulet, dans l'espace de vingt-quatre heures. Aussi était-elle d'une faiblesse extrême, avec une surexcitation de sensibilité qui lui faisait percevoir les bruits les plus légers à de grandes distances. A tous ces maux, il se joignait des névralgies, des migraines, des crampes et des douleurs dans le bas-ventre au moment des époques; elles avaient des rêveries, des hallucinations agréables ou hideuses durant les nuits sans sommeil, mais généralement passées dans un état de torpeur particulier; on voyait quelquefois apparaître une lucidité vraiment remarquable, et la prophétie d'événements qui se réalisaient quelques jours après.

Ces malades ne pouvaient supporter la présence de personne dans leur chambre, leurs parents les plus proches, leurs amies les plus intimes, leur mère même les faisait souffrir. Elles restaient seules pendant de longues jour-

nées, soit couchées dans leur lit, soit étendues sur une chaise longue, sur laquelle on les déposait avec les plus grandes précautions, car le plus petit attouchement leur était douloureux.

Cet isolement et le manque d'air, — car on ne pouvait point renouveler celui de leur chambre, — leur était fort nuisible, ainsi que le manque d'exercice.

Ma présence seule, supportée difficilement d'abord, quoique je ne fisse aucun bruit et que je ne parlasse même pas, était désirée ensuite à cause du soulagement que je produisais; mais si mon arrivée était retardée de quelques minutes seulement, une vive impatience se manifestait, et bientôt le système nerveux s'irritant, la magnétisation pouvait à peine en atténuer les effets, qui devenaient désastreux si j'avais tardé d'un quart-d'heure.

Ces malades étaient des martyres plus cruellement éprouvées par la continuité de leurs souffrances pendant de longues années, — quinze à vingt ans, — que les martyrs véritables, car comme eux, elles avaient des douleurs aiguës, et, de plus, la prolongation de ces douleurs pendant un temps illimité.

Je suis arrivé en pareil cas à soulager et même à guérir ; il est vrai que c'était en magnétisant plusieurs heures de suite et plusieurs fois par jour ; c'était ma vie que je faisais passer chez ces malades, c'était aux dépens de ma santé et en leur prodiguant pendant des magnétisations continues de six à sept heures, toutes les forces qui étaient en moi. Aussi combien de fois me suis-je retiré de chez elles sans savoir si je pourrais atteindre mon domicile, tant j'étais épuisé ! Je ne sentais complétement ma faiblesse, mes fatigues, que lorsque, éloigné de ces malades, je suspendais l'action de ma volonté et que la surexcitation produite en moi était tombée. Mais une heure de repos, et le désir de soulager joint au grand air que je respirais à pleins poumons une fois sorti de ces chambres où j'étouffais, me rendaient mes forces, et alors toute mon énergie reparaissant, je recommençais, encouragé et soutenu par le soulagement que je produisais.

J'ai pu observer, pendant mon séjour à Genève, cette épidémie de démoniaques répandue dans un canton de la Savoie et qu'on appelait *les possessions de Morzine*, maladie nerveuse en-

core, provoquée par la frayeur, l'imagination, l'ignorance, la superstition, et l'imitation chez les jeunes filles; par l'ignorance et la croyance stupide au démon chez le prêtre.

Comment, dans les séminaires, peut-on laisser subsister de pareilles hérésies? Comment les prêtres instruits (et il y en a) ne cherchent-ils pas à déraciner ces folles idées d'autrefois, si contraires à la religion? Comment peut-on laisser croire à Satan et à ses diablotins, des jeunes gens qu'on destine à diriger moralement les populations? Ne sont-ils pas bien coupables envers la société, ceux qui, par leur autorité scientifique et religieuse, ne détruisent pas de pareilles stupidités, et les laissent non-seulement subsister, mais encore encouragent des superstitions aussi absurdes? Comment veulent-ils que l'on croie à leurs paroles, à leur sagesse, quand ils viennent parler raison, moralité, religion, après avoir propagé des idées pareilles à celles de la possession par le démon de toute une population, et quand, avec des exorcismes et un peu d'eau bénite, ils prétendent les expulser? Au reste le succès n'est pas même venu leur donner une apparence de raison, car la maladie née chez

une jeune fille, a envahi la population entière de plusieurs villages des montagnes de la Savoie, malgré tout ce qu'ils ont pu faire.

Il n'y aurait pas eu d'épidémie s'il n'y avait pas eu d'exorcismes, et il ne devait pas y en avoir, puisque Monseigneur *Rendu*, évêque d'Annecy, les avait défendus au prêtre, qui les continua malgré cet ordre.

Le 18 Juin 1860, mon domicile fut troublé, à l'heure de midi, par des cris qui n'avaient rien d'humain : c'était Marie Tavernier, conduite par son mari, Alexis Veuillet, qui, possédée par plusieurs démons, était descendue d'un hameau près Morzine pour que je la guérisse, comme, en 1858, j'avais guéri quelques autres femmes du pays.

Depuis plusieurs mois cette femme, âgée de 47 ans, souffrait de violents maux d'estomac ; les fonctions de cet organe ne se faisaient point ; aussi il y avait impossibilité complète de manger quoi que ce fût. Cette pauvre malade éprouvait des tremblements nerveux par tout le corps ; elle souffrait de douleurs très-vives dans la tête et dans tous les membres, et elle jetait des cris effrayants.

Elle prétendait (et c'était la croyance du pays) qu'elle avait en elle un démon qui la secouait intérieurement et la faisait trembler convulsivement, et qui, dans d'autres moments, la forçait à crier ainsi qu'elle le faisait. C'était encore le même diable qui l'empêchait de marcher et même de se soutenir sur ses jambes. Son mari l'avait, pour ainsi dire, portée jusque chez moi.

En l'entendant ainsi jeter des cris, je quittai le malade que je magnétisais dans mon cabinet, et j'allai trouver cette femme dans la chambre d'attente, où elle était entrée avec plusieurs autres malades qui s'effrayaient de ses cris perçants.

Je lui imposai une main sur la tête et je lui ordonnai de se taire. Je touchai légèrement l'estomac; aussitôt les cris et les tremblements cessèrent, et elle redevint calme. Je retournai près du malade que j'avais abandonné, et, lorsque j'eus fini avec celui-ci, je fis venir cette femme et son mari.

Ils me racontèrent leur détresse, et comme quoi la femme avait la maladie régnante à Morzine, maladie qui avait résisté aux traitements

qu'ils avaient pu faire et à l'eau bénite que le curé lui donnait. Je les encourageai et promis de guérir promptement la malade.

Je la magnétisai par les pouces et par les grandes passes, sans chercher le sommeil; je localisai l'action sur l'estomac et sur le cerveau par l'imposition des mains et par des frictions; bientôt cette femme put respirer librement. Le lendemain, après l'avoir magnétisée de la même manière, je lui donnai à boire de l'eau magnétisée, qui fit plus d'effet que l'eau bénite du curé, car, dès ce jour, elle commença à manger un peu de soupe et le soir elle put dormir. Bref, en sept séances, cette femme fut guérie entièrement de ses maux d'estomac réels et de ceux de son imagination; elle repartit le 25 Juin dans l'enchantement de se trouver aussi bien, et convaincue que Satan n'avait plus prise sur elle.

Les démons avaient donc été chassés par la puissance du magnétisme, comme autrefois par l'imposition des mains.

Nous ne sommes pas encore très-éloignés de l'époque où la possibilité de la présence du diable dans le corps de certains malades était généralement admise, et cependant nous nous repré-

sentons mal ce qu'étaient les *possédés*; ce mot ne réveille dans notre esprit que le souvenir des convulsions dont étaient tourmentés les malheureux qu'on croyait livrés à l'ennemi du genre humain, des blasphèmes qui sortaient de leur bouche, et de leur antipathie pour les choses sacrées.

Il y avait pourtant bien autre chose.

Pendant la longue période où la croyance aux possessions a été dominante, aussitôt qu'une maladie présentait des symptômes extraordinaires, on ne manquait jamais de concevoir des doutes sur sa cause, et l'usage était de procéder aux *exorcismes* pour savoir ce qu'on devait en penser.

Les affections hystériques des femmes, par la singularité et la bizarrerie de leurs symptômes, étaient celles qui se prêtaient le plus à la supposition d'une cause surnaturelle; et comme, d'un autre côté, elles prédisposent éminemment à la production du *somnambulisme* et de l'*extase*, l'exorciste, qui voyait paraître à sa voix ces états extraordinaires, ne pouvait guère échapper à l'illusion qui le portait à croire que quelque chose de surnaturel se passait dans la personne soumise à son examen.

En effet, qu'on se figure une jeune fille nerveuse, tourmentée par une maladie bizarre, et déjà troublée par l'idée qu'elle peut être au pouvoir de Satan, amenée devant un prêtre, qui, revêtu de ses ornements sacerdotaux, se dispose à conjurer cet esprit de ténèbres, et on ne s'étonnera pas que son imagination troublée la jette dans cet état de somnambulisme extatique, qu'une exaltation morale un peu forte produit presque constamment chez les personnes qui s'y trouvent prédisposées. Ces considérations expliquent pourquoi, dans tous les temps, la grande majorité des possédés a toujours été composée de femmes jeunes plutôt qu'âgées.

Les possessions se sont tellement multipliées à certaines époques, qu'elles sont devenues de véritables épidémies.

C'est ainsi que, pendant les persécutions des protestants, de 1700 à 1710, les trembleurs des Cévennes devinrent si nombreux sous l'exaltation religieuse qui les dominait. Les femmes, les jeunes gens, les enfants mêmes, tombaient dans un état fort curieux, que l'on qualifiait d'extatique (mais qui, pour nous, était ce que nous appelons l'état mixte pendant lequel la

partie instinctive de l'âme se dégage), qui leur permettait de voir et de prédire au milieu de leurs mouvements convulsifs.

En 1730, et jusqu'en 1750, ce furent les convulsionnaires du cimetière de Saint-Médard, à Paris, qui présentèrent des phénomènes si extraordinaires de guérison et d'insensibilité.

Plus tard, ce fut *Gassner*, curé de Ratisbonne, qui guérissait par les exorcismes. — Il était suivi par une foule qui campait dans les champs, et qui, d'après les historiens, était de 8 à 10,000 personnes.

Et maintenant, au milieu du 19me siècle, tout près de la Rome protestante, à Morzine en Chablais, nous avons aussi notre épidémie, et ces petites possédées ne le cèdent en rien à leurs aînées; elles présentent les mêmes phénomènes aussi extraordinaires.

Nos lecteurs de Suisse ont été mis au courant de cette épidémie par une note que nous avons envoyée au *Journal de Genève*, et qu'il inséra le 21 Juillet 1858; mais nos lecteurs de France et de l'étranger ne savent probablement pas qu'il a existé et qu'il existe encore des possédées à Morzine.

Nous nous permettrons donc de donner quelques détails sur cette étrange maladie, que nous avons été à même d'observer.

Ce fut en Mars 1857 qu'à la suite d'une frayeur, une jeune fille de neuf à dix ans tomba dans un état particulier. C'était un sommeil profond, qui durait de 15 à 30 minutes chaque jour, et dont rien ne pouvait la tirer; pendant ce temps, il ne se produisait aucun mouvement; si on levait un membre, il retombait flasque et inerte, et l'on aurait pu croire cette jeune fille morte, si la respiration n'avait continué d'une manière normale.

Cet état changea au bout d'un mois; les yeux commencèrent à rèmuer sous les paupières et à s'ouvrir; ils se convulsèrent fortement en haut et tournèrent dans leur orbite avec une vitesse extrême; puis la figure, qui était impassible, exprima une grande frayeur, et tout à coup la jeune fille jeta des cris, inintelligibles d'abord, puis elle parla en criant et en forçant sa voix.

Tout le monde dans le village venait voir cette enfant quand elle était dans cet état singulier; chacun faisait ses réflexions, et il y avait accord parfait chez tous ces bons montagnards

ignorants, pour accuser un sort jeté par méchanceté sur cette jeune fille, et reconnaître qu'elle était en la puissance du diable.

A cette même époque (Mai 1857), une seconde jeune fille de onze ans fut prise à son tour; les mêmes phénomènes se déclarèrent, et, après quelques jours de crise, celle-ci parla comme la première.

Rendues à la vie habituelle, ces jeunes filles entendaient raconter tout ce qu'elles disaient et faisaient pendant cet état particulier, et assurer qu'elles étaient en la puissance du diable; aussi leur imagination se frappa de plus en plus, et dans leurs crises elles prétendaient que ce n'étaient point elles qui agissaient et qui vociféraient, mais que c'étaient les démons qui étaient en elles et qui les dominaient. Aussi parlaient-elles toujours de serpents, de diables, et juraient-elles à plaisir. On les crut décidément possédées, et le curé eut l'imprudence de les exorciser; mais elles se moquèrent de lui, lui dirent des injures et déclarèrent qu'il y aurait bientôt d'autres jeunes filles qui seraient, comme elles, possédées par les démons.

Il n'en fallut pas davantage au milieu de cette

population peu éclairée ; l'imagination des autres enfants se frappa, s'exalta, et bientôt, en effet, par imitation, par frayeur, trois autres jeunes filles, dont une de sept ans, tombèrent dans cet état singulier.

C'en était fait, l'épidémie nerveuse était déclarée; aussi le nombre des possédées s'éleva bientôt à vingt-deux, parmi lesquelles il n'y eut que deux filles de vingt ans : les garçons étaient préservés de l'épidémie, et il n'y eut, à notre connaissance, qu'un seul qui en fut atteint; il était âgé de treize ans. En même temps, l'intensité des phénomènes augmenta, puis ils se diversifièrent et se produisirent sous différentes formes : les petites possédées se mirent à courir les bois, à monter aux arbres avec une agilité extraordinaire et à se balancer tout au haut des sapins les plus élevés. Mais si la crise cessait pendant qu'elles étaient montées, rien de plus singulier que leur embarras pour redescendre. Ces enfants, d'ailleurs, ne se souvenaient point au réveil de ce qui s'était passé pendant la crise.

Elles présentaient, comme les possédées des épidémies plus anciennes, la faculté de parler les langues étrangères.

L'une prétendait que le démon qui la possédait était un Autrichien, et elle parlait un baragouin auquel personne ne comprenait mot, mais qu'on déclara être de l'*allemand le plus pur*.

Le curé parla latin à une autre qui lui répondit en bon français, et des réponses de laquelle il fut très-satisfait.

Nous ferons observer ici que la plupart du temps, relativement aux possédés comme aux inspirés, quand on a dit qu'ils avaient le don de parler les langues inconnues, on n'a pas voulu dire qu'ils devinssent capables de parler telle ou telle langue usitée chez une nation déterminée : il n'était question que de la facilité qu'ils montraient à articuler, pendant un assez long temps, une suite de sons bizarres qu'on supposait arbitrairement appartenir à la langue de quelque peuple. Il paraît, de plus, que les crisiaques, pendant qu'ils prononçaient ces prétendus discours, avaient une suite d'idées qu'ils croyaient exprimer. Carré de Montgeron donne des détails très-curieux sur ce singulier phénomène dans son ouvrage intitulé : *La vérité des miracles de Pâris*, 3 vol. in-4°, 1737-48. »

— « J'ai déjà observé, dit-il, que c'est dans le

plus fort de leurs extases que plusieurs convulsionnaires font ces discours en langue inconnue ou étrangère. Je dois ajouter qu'ils n'en comprennent eux-mêmes le sens que dans l'instant, à mesure qu'ils les prononcent, et qu'ils ne s'en ressouviennent plus, ou du moins que d'une manière générale, aussitôt que leurs discours sont finis. » Il ajoute « que la seule preuve qu'on ait que les convulsionnaires comprennent leurs discours, c'est qu'ils les accompagnent de gestes très-expressifs. »

Pour nous, il y a plusieurs explications à ce phénomène. Il consiste chez les uns, dans un développement de la mémoire, qui rend l'extatique capable de parler facilement une véritable langue qui lui est non pas entièrement étrangère, mais peu familière : tel était le phénomène que présentaient ces deux religieuses de Loudun, la supérieure et la sœur Claire, qui, pendant que durait leur état d'extase, répondaient en latin aux questions qui leur étaient faites dans la même langue par les exorcistes, tandis qu'elles étaient incapables de le faire dans leur état normal. Toutefois, ces deux femmes n'étaient pas absolument étrangères à la langue latine; elles

avouèrent elles-mêmes qu'elles l'entendaient assez pour expliquer aux novices le *Pater* et le *Credo.*

La seconde explication concerne les somnambules magnétiques. On leur a fait parler les langues étrangères, ce qui était une erreur. Les somnambules, lorsqu'ils étaient lucides, et qu'ils possédaient la faculté de la transmission de pensée, répondaient en français, s'ils ne connaissaient que cette langue, aux questions qu'on leur adressait dans tout autre langage, et cela, parce qu'ils ne s'attachaient point aux mots qui étaient prononcés, mais à la pensée qu'on exprimait, et dont ils prenaient connaissance dans le cerveau de l'interrogateur.

Mais revenons à nos possédées : l'une d'elles, Victoire Vuillet, âgée de seize ans, d'une figure et d'un caractère très-doux, était la plus exaltée; non-seulement elle courait les champs pendant des heures entières sans en être fatiguée, parlant et gesticulant toujours, montait ensuite au haut des plus grands arbres, en descendait avec une rapidité extrême, mais encore lorsqu'elle était au haut des plus grands pins, elle se balançait et s'élançait d'un pin sur un autre, comme l'aurait fait un écureuil ou un singe.

Lors de la grande cérémonie d'exorcisme, dans l'église, en Février 1858, où le curé avait réuni toutes les possédées, au nombre de *trente*, c'était elle, Victoire, qui, attachée à la table de communion, avec l'étole du curé, se roulait dans des convulsions atroces, et l'écume à la bouche, vociférait: « *Tu ne peux pas me guérir, mauvais calotin ! tu n'es pas le plus fort, les démons se f...... de toi; ils te font la grimace!* »

Toutes les autres possédées jetaient aussi des cris épouvantables, et c'était un spectacle affreux que de voir toutes ces malheureuses filles se tordre dans des convulsions horribles, injurier et blasphémer les choses les plus saintes, et tout cela par suite de l'ignorance d'un prêtre qui faisait intervenir les choses de la religion là où la religion n'avait absolument rien à faire. Ceci est si vrai que feu l'évêque d'Annecy, Monseigneur Rendu, fit défendre au curé de continuer à exorciser toutes ces possédées.

Quant à ces jeunes filles, elles accusaient, dans leur délire, un individu du pays, fort innocent de ce fait, d'avoir reçu 1,200 francs pour introduire en elles tous ces démons.

Mais les crises augmentèrent de durée et se

présentèrent plusieurs fois chaque jour, par suite de l'imprudence qu'on eut de les provoquer pour les faire voir à des étrangers qui venaient pour les observer en curieux : on voulait leur faire reconnaître et constater que ces filles étaient réellement possédées par les démons.

Depuis 1857, époque où cette épidémie se déclara, elle a continué à gagner les hameaux voisins. Nous voici en 1860, elle se propage dans la montagne, et elle frappe maintenant les femmes âgées, car dans tous ces pays la superstition est répandue à un degré qu'on ne peut concevoir.

Devons-nous voir une cause surnaturelle dans cette épidémie et dans les précédentes? pouvons-nous admettre que le diable, QUI N'EXISTE PAS, puisse entrer dans le corps des humains et le dominer?

Nous pouvons répondre négativement, nous qui avons observé scrupuleusement cette épidémie et tous ses phénomènes sur plusieurs jeunes filles que nous avons guéries; nous osons déclarer hardiment qu'aucune de ces filles n'était possédée par les démons.

Nous osons dire que c'est en réalité le curé qui, par son ignorance et par ses exorcismes, a causé tout le mal et le cause encore en entretenant, par des cérémonies à domicile, un état de frayeur et d'exaltation chez des gens peu éclairés.

Il n'y avait là que des effets tout naturels, bien des fois observés, dépendant d'un ébranlement nerveux sur des enfants chez lesquels la frayeur et l'irritation avaient exalté l'imagination, et nous ne saurions y voir autre chose que des accidents d'hystérie et de somnambulisme naturel spontané.

Les maux de tête et d'estomac que toutes ces jeunes filles accusaient, les sensations de la boule hystérique qui leur montait au gosier et les étouffait, le cercle de fer autour de la taille, les tremblements nerveux, les crises de sommeil et de somnambulisme pendant lesquelles elles parlaient, couraient les champs, etc., etc., en sont des preuves évidentes qui se sont corroborées des guérisons produites à l'aide du magnétisme sur les malades qui sont descendues de la montagne pour venir nous trouver à Genève.

C'est ce qui est arrivé pour Victoire Vuillet, âgée de seize ans, qui était la plus exaltée, et dont nous avons parlé plus haut.

Lorsque nous la vîmes pour la première fois chez nous, le 3 Avril 1858, elle était en crise; elle parlait d'une voix creuse et sépulcrale, elle qui avait la voix douce et claire. Elle débitait des phrases telles que celles-ci: « Je suis un démon de l'enfer, dont je suis sorti pour tourmenter Victoire jusqu'à ce que je l'emporte avec moi; entendez-vous le bruit des chaînes? entendez-vous le feu qui pétille et les cris des damnés qui brûlent? ça réjouit le cœur, ça fait plaisir. » Puis elle sautait à une hauteur étonnante, jetait des cris rauques, se tordait le corps au point que la tête venait toucher les talons; ensuite elle se roulait par terre; d'un bond elle était debout, tournait, tournait avec une vitesse étonnante et s'arrêtait instantanément; puis elle faisait de grands gestes, articulait des sons qu'on ne comprenait pas, et sautait sur les bras d'un fauteuil, puis bondissant tout à coup, elle se trouvait suspendue au dossier de ce meuble, dans une position impossible à décrire.

Ensuite elle courait sur tous les meubles, po-

sant un pied sur le dos d'un fauteuil, l'autre sur le dossier d'une chaise, puis s'élançant sur une table, sautant sur d'autres meubles, et faisant ainsi, sans perdre l'équilibre, le tour de notre cabinet et de notre salon, et toujours en parlant.

Nous ne saurions vraiment décrire toutes les contorsions et l'agilité dont cette fille était susceptible, et nous avouons franchement que des gens superstitieux et peu éclairés pouvaient croire au surnaturel.

Mais après que nous eûmes bien observé cette crise, lorsque nous posâmes une main sur la tête de la jeune fille, et l'autre sur son estomac, tout ce merveilleux tomba aussitôt, et nous n'eûmes plus devant nous qu'une malade qui râlait et se tordait dans des convulsions que nous fîmes cesser presque instantanément; puis après l'avoir magnétisée par de grandes passes pendant trente minutes, et l'avoir dégagée, Victoire se trouva très-bien.

Depuis lors elle n'eut plus une seule crise : nous la magnétisâmes pendant quinze jours, et nous fîmes cesser, pendant ce temps, tous les maux de tête et d'estomac, ainsi que tous les accidents hystériques. Elle remonta à Mor-

zine le 18 ou le 19 Avril, et depuis cette époque elle n'a jamais eu le plus petit malaise. Nous en avons eu plusieurs fois des nouvelles, et entre autres ces jours-ci par son oncle Alexis Vuillet.

Nous avons observé, à la même époque, des phénomènes analogues, mais un peu moins prononcés, sur Françoise Vuillet, âgée de dix ans, sœur de Victoire; sur Marie Baud, âgée de quatorze ans; Françoise Taberlet, âgée de trente-cinq ans; Claudine Tavernier, âgée de vingt-cinq ans; Marie Bron, âgée de vingt-deux ans. Ces six personnes ont été magnétisées par nous pendant quinze jours, trois semaines au plus; nous n'avons employé que le magnétisme et l'eau magnétisée, et leur guérison a été si complète que, depuis deux ans qu'elles sont remontées à la montagne, elles n'ont pas eu le plus petit malaise ni la moindre rechute, et cependant la maladie n'a pas cessé dans la montagne; elle y règne, au contraire, plus forte que jamais.

Cette épidémie a pour principe la frayeur, la superstition, l'imitation et l'exaltation, comme celle des convulsionnaires du cimetière Saint-Médard, au tombeau du diacre *Pâris;* — comme

celle des jeunes camisards, et une autre plus récente qui eut lieu, il y a quelques années, en Allemagne, où toute la population d'un village chantait du matin au soir, et du soir au matin, jusqu'à ce que chacun tombât épuisé.

Celle-ci avait aussi commencé par une seule jeune fille, et s'était promptement propagée.

Des phénomènes que nous ont présenté ces jeunes filles, nous pouvons déduire avec assurance que, dans les épidémies précédentes, comme dans celle-ci, il n'y avait pas de cause surnaturelle, et que le fait d'être possédé par les démons ou par d'autres esprits n'a jamais existé. Notre conviction est bien positive et bien entière. Nous n'admettons pas que des esprits, des démons, des êtres invisibles et supérieurs puissent communiquer avec nous et nous tenir dans leur dépendance; de même que nous n'admettons pas que nous puissions faire venir à volonté, près de nous, pour répondre à nos questions, des êtres supérieurs, esprits, démons ou âmes de personnes mortes, qui, selon notre bon plaisir, seraient forcés de venir s'installer dans une table ou dans un crayon pour répondre à nos demandes.

En terminant ces mémoires d'une vie aussi

occupée, aussi agitée dans ses vicissitudes extérieures qu'inébranlable dans son but unique, je relaterai, pour la rareté du fait, une ascension en ballon, que je fis en compagnie de M. et de Mme *Poitevin*, excursion aussi calme que celle de Nadar fut agitée. Je me bornerai à répéter ici la narration que j'en écrivis alors dans le *Journal de Genève* du 2 Mai 1852, sous l'empire des impressions délicieuses que j'avais éprouvées, et qui sont encore loin d'être éteintes chez moi.

Ce fut le dimanche 25 Avril 1852 que je fus assez heureux pour faire cette ascension, qui, pour moi, a été la première, mais qui, je l'espère, ne sera pas la dernière. J'ai été trop heureux, heureux, c'est le mot, d'avoir pu contempler le magique panorama qui se déroulait à ma vue, et je suis encore aujourd'hui sous le charme des sensations inouïes de douce quiétude et de bonheur dont mon âme a été remplie pendant ces trop courts instants.

Pour beaucoup de personnes, et c'est le plus grand nombre, une ascension est un danger plus ou moins grand, et pour l'affronter, il faut un certain courage.

Pour d'autres, le but est plus sérieux : il est utile et scientifique; il fait rêver à l'immense révolution qui s'opérera duns les sociétés, aussitôt qu'on aura trouvé le moyen de diriger les ballons dans les airs.

Pourra-t-on obtenir un résultat pareil? Oui; car l'impossible d'hier est possible aujourd'hui; il n'est pas donné à l'homme de mettre des bornes au possible.

L'impossible, est-il dit quelque part, est un arrêt de notre ignorance cassé par l'avenir.

Je n'avais point un but scientifique en accomplissant une ascension; je l'avoue en toute humilité, j'étais poussé, comme notre mère Ève, par la curiosité. J'avais un violent désir de savoir ce qu'on pouvait éprouver à quelques mille pieds de notre pauvre planète.

Lorsque, à Marseille, j'avais vu les frères Godard exécuter une ascension en compagnie de plusieurs autres personnes, j'avais beaucoup regretté de n'en pas faire partie, et lorsque j'appris le triste dénoûment de ce voyage, mes regrets n'en diminuèrent point. On sait, en effet, que ces messieurs allèrent se jeter sur des rochers, où ils se blessèrent en sautant hors de la

nacelle pour ne point aller tomber en mer. Le ballon s'en alla seul ensuite s'abattre dans une plaine, où il fut brûlé par des paysans malveillants ou ignorants.

Les apprêts considérables qui étaient nécessaires pour mettre la masse énorme du *Zodiaque* en état de s'élever dans les airs, m'avaient frappé dès la première ascension de M. Poitevin, le 18 Avril, et c'était avec un vif intérêt que j'en avais suivi les plus petits détails. J'avais observé avec quels soins M. Poitevin suivait de l'œil tout ce travail, en y mettant lui-même la main ; et j'avais reconnu en lui l'homme prudent et expérimenté qui laissait le moins possible de prise au hasard.

Tout en comprenant le danger qui pouvait exister dans une excursion de cette nature, et sans être bien certain de ne pas manquer de courage, j'allai trouver M. Poitevin aussitôt que j'entendis parler d'une seconde ascension.

Nous fûmes bientôt d'accord, et je me retirai joyeux, quoique un peu tourmenté. M. Poitevin ne s'engageait que conditionnellement à m'enlever; il objectait que le gaz pouvait être trop lourd, que l'atmosphère pouvait s'opposer à ce

qu'on mît une charge trop pesante pour le ballon; enfin, il ne voulait rien décider avant l'heure du départ, et cependant il désirait mettre mon nom dans les journaux et sur les affiches.

Après une telle publicité, s'il ne m'enlevait pas avec lui, j'étais couvert de ridicule. Le public n'aurait point voulu admettre que le refus venait de lui; il aurait préféré croire que je reculais au moment du départ.

Ce fut dans cette disposition d'inquiétude et d'espérance que je me rendis le dimanche 25 Avril, vers trois heures, dans l'enceinte préparée à la *Coulouvrenière*, que je trouvai encombrée par une foule compacte. Le temps était calme; le soleil resplendissait; le gaz était plus léger que le dimanche précédent; l'employé avait eu l'obligeance de passer la nuit pour donner à M. Poitevin les dernières couches de gaz plutôt que les premières.

Tout allait donc au mieux : le ballon était gonflé, j'allais être enlevé; mon inquiétude était dissipée, lorsque tout à toup j'aperçus M. Poitevin pesant son aérostat, et il me sembla qu'il ne pouvait s'enlever!....

Oh! je l'avoue en toute franchise, dans ce

moment j'*eus peur*, sérieusement peur..... de ne pas partir.

Aussi, lorsque quelques minutes plus tard, M. Poitevin me chercha des yeux pour m'appeler, ce fut en courant que je m'élançai et que je sautai dans la nacelle; une fois là, bien sûr de partir, ma joie fut complète et mon calme reparut.

Mme Poitevin se présenta bientôt, montée sur son poney, qui devait faire partie de l'expédition, suspendu sous la nacelle et monté par l'intrépide écuyère. M. Poitevin monta dans la nacelle avec moi, et je m'y casai le moins mal possible; car, soit dit en passant, on n'a pas toutes ses aises dans cette petite corbeille percée au milieu, ce qui fait qu'on ne sait où placer les pieds, pour ne pas descendre plus vite qu'on n'est monté.

On lâcha un peu de corde pour nous élever de quelques pieds, afin de pouvoir attacher le cheval de Mme Poitevin sous la nacelle.

Cela fait, M. Poitevin donna ses derniers ordres de la voix ferme d'un commandant sur son banc de quart, qui sent que le succès de la ma-

nœuvre dépend de l'exactitude avec laquelle on les exécutera. Aux mots : — *Lâchez, lâchez tous ensemble !* nous nous trouvâmes enlevés d'un seul coup à une centaine de pieds.

Nulle secousse ne s'était fait sentir ; aussi n'éprouvai-je point de frayeur, pas même un serrement dans la poitrine, ni dans l'estomac ; mais une sensation douce, inconnue s'empara de moi, tandis que je saluais le public, en le regardant se faire petit à mes yeux.

La foule immense qui stationnait sur les hauteurs des Tranchées s'amoindrit graduellement à notre vue, l'espace se resserra, la ville et la campagne diminuèrent de proportions appréciables à mesure que pour nous l'horizon s'agrandissait ; quelques secondes encore et nous nous trouvâmes à une grande hauteur.

Je demandai à Mme Poitevin comment elle se trouvait sur son cheval.

— « Très-bien, » me dit-elle : « mais c'est à vous qu'il faut faire cette quèstion. »

— « Oh ! pour moi la position est un peu nouvelle, » répondis-je, « mais je suis vraiment heureux de ce que je vois et de que j'éprouve. »

Nous montions toujours, et nous pouvions être à trois mille pieds de hauteur, quand la voix de Mme Poitevin se fit entendre :

— « Mon ami, je désirerais monter. »

— « Bien, bien, » répondit tranquillement M. Poitevin, tout en continuant à mettre en ordre divers cordages. Mais Mme Poitevin répéte sa demande en ajoutant :

— « Je me fatigue. »

— Alors son mari lui dit :

— « Vous le pouvež maintenant, « — et il laisse glisser jusqu'à elle une petite échelle de corde.

Notre courageuse écuyère se lève debout sur son cheval, prend le devant de son amazone et le met entre ses dents, puis, sans quitter sa cravache, elle monte tranquillement à l'échelle de corde ; sa tête apparaît au trou de notre demeure aérienne, je lui propose de l'aider en passant une main sous son bras, elle me répond :

— « C'est inutile »

Cependant son pied ne trouve pas l'échelon et cherche dans le vide l'échelle que le vent agite.... Enfin elle est près de nous, assise, — si

l'on veut, — sur le bord du trou et les jambes pendantes.

Lorsque le dimanche précédent j'avais aperçu d'en-bas M. Poitevin se dresser sur le cheval et monter à l'échelle, mon cœur s'était serré, et je n'avais pu respirer que lorsque je l'avais vu disparaître dans la nacelle.

Eh bien! ici, point d'émotion, point d'inquiétude, tout cela s'était dit sur un ton tranquille, s'était fait avec un calme, un sang-froid impossible à rendre, et que l'on ne peut comprendre que dans une telle position, au milieu de ce silence entier de la nature même, et qui ne se trouve que là; dans cette immensité dont l'horizon recule à chaque seconde, dans cette atmosphère dont la pureté dégage le corps et l'âme de tout ce qui appartient à la terre; au milieu de ce vide, il n'est pas de sentiments terrestres, point de petites frayeurs, point de petites passions, tout est grandiose; l'âme s'élève à la hauteur du grand Être ordonnateur de toutes ces lois immuables comme lui. J'ai la conviction qu'il serait impossible à l'homme le plus irritable de se mettre en colère en de telles conditions, et je

crois aussi que toutes les crises nerveuses seraient calmées instantanément, si, pendant leur durée, on pouvait enlever les malades à quelques centaines de mètres au-dessus du sol.

Depuis que Mme Poitevin n'était plus sur le cheval, celüi-ci s'agitait parfois, et par ses mouvements brusques donnait au ballon et à la nacelle des secousses qui pouvaient faire chavirer cette dernière. Mais il suffisait à Mme Poitevin de dire :

— « Allons, Cocotte, allons, » pour que l'animal tournât la tête vers elle; puis il restait calme, tranquille et sans mouvements, pour recommencer un peu plus tard.

Il faudrait la plume de Théophile Gautier ou de Lamartine, pour trouver des mots qui pussent exprimer et rendre toutes les sensations dont je me sentais envahi en apercevant le lac tout entier et ses bords parsemés de villas que je distinguais très-bien; en contemplant les montagnes bleues et le Jura que la brume nous cachait à demi; — le Mont-Blanc avec ses teintes dorées, violettes, et changeant d'aspect à chaque instant, qui nous dominait encore, lorsque les autres montagnes semblaient descendre à notre

niveau; — le Salève, vers lequel nous nous dirigions et qui ressemblait à une pauvre colline; ces champs, ces villes, ces rivières qui dessinaient au-dessous de nous leurs sinuosités, ces points noirs qui semblaient des fourmis et qui étaient des hommes.

L'esprit s'arrête, et l'âme reste ravie en extase devant un semblable panorama qui donne une idée de l'infini et que l'on ne peut comprendre sur la terre où tout est borné. Aussi l'âme jouit-elle à ces hauteurs de ses facultés propres, et se réfugie-t-elle dans le sein de la divinité, en contemplant et en admirant. Dire le bonheur dont j'étais pénétré, et qui coulait dans tout mon être, serait chose impossible. J'étais envahi, *magnétisé*, — qu'on me permette le mot, — par la grandeur du spectacle qui se déroulait à mes yeux, par ce silence si éloquent dans sa majesté.

Arrivés à 4,000 ou 5,000 pieds, de l'avis de notre habile aéronaute, nous n'avancions plus, nous tournions sur nous-mêmes; je n'en éprouvais cependant aucun malaise. Comme nous restions en place, et que nous ressentions une chaleur étouffante, le soleil dardant ses rayons sur nous avec une force extrême, M. Poitevin nous

proposa de descendre. Il tira la corde de la soupape pour laisser échapper un peu de gaz, et nous descendîmes avec rapidité; un air frais frappa notre visage et nous rafraîchit. Nous fûmes légèrement poussés vers la ville de Saint-Julien, et M. Poitevin se disposa à choisir un endroit propice pour atterrir.

Nous continuâmes à descendre, et bientôt les cris de gens qui couraient sur les routes frappèrent nos oreilles; ces premiers bruits de la terre me furent extrêmement désagréables, et je ressentis un vif regret de ne pouvoir remonter.

Nous approchions du sol; nous n'en étions plus qu'à quelques centaines de pieds. Jusqu'alors tout avait été calme et tranquille dans notre nacelle et autour de nous; nos paroles avaient été douces, nos voix harmonieuses; nos regards avaient exprimé la sérénité de nos âmes. Tout à coup l'homme sur lequel repose la responsabilité de trois existences s'anime et change de visage; l'énergie et le courage intelligent se peignent sur ses traits et dans ses yeux; sa parole devient brève et saccadée; c'est cette voix de commandement qui s'est fait entendre au dé-

part; — nous sommes près de la terre: voici l'heure du danger, il faut agir.

Nous laissons filer l'ancre, et bientôt elle atteint un champ qu'elle laboure; un jeune homme de quinze à seize ans saisit la corde; il est entraîné. S'il lâche la corde, il aura les reins brisés par l'ancre qui est derrière lui; si le ballon s'élève, le malheureux est perdu, il retombera sur la terre et sera mutilé. A la voix de M. Poitevin, quelques hommes se précipitent en courant sur cette corde, ils en entourent un arbre, quelques autres saisissent les cordes de l'aérostat, qu'ils attirent au-dessus d'un champ de luzerne, choisi du haut des airs par M. Poitevin pour le lieu de l'atterrissement.

Tout en dirigeant et en donnant ses ordres, notre aéronaute faisait échapper le gaz par la soupape, de manière à nous laisser arriver doucement sur la terre. C'est le cheval qui, le premier, touche le sol; il reste aussi calme que lorsqu'il planait dans les airs, où il suffisait de quelques paroles de Mme Poitevin pour qu'il restât parfaitement immobile.

— « Quittez vos pipes, jetez vos cigares! » —

sont les cris de M. Poitevin, que je répète avec force, afin d'éviter que le feu ne prenne au gaz et n'enflamme le ballon, qui a coûté 20,000 francs.

Bientôt nous touchons la terre sans secousse, et l'aérostat se couche mollement en laissant échapper le gaz qui infecte l'air; nous nous multiplions pour surveiller la foule qui nous entoure et qui voudrait toucher le ballon. Enfin, après une heure de travail, le *Zodiaque* se trouve vidé, plié, chargé sur un chariot avec sa nacelle, et nous prenons le chemin de Genève dans des voitures qui nous sont obligeamment offertes par des personnes accourues à la descente, laquelle n'est certes pas le trait le moins intéressant ni le moins curieux d'une ascension.

Je ne puis terminer ce récit sans rendre hommage à la science pratique de M. Poitevin. En le voyant descendre à l'endroit précis qu'il a désigné, lorsqu'il était encore à plusieurs centaines de mètres de hauteur, on ne saurait mettre en doute que la direction des aérostats, dans les airs, ne soit bientôt découverte et mise en pratique.

Venu à Genève pour un traitement spécial qui devait m'y retenir quelques mois à peine, peu à peu je m'y suis fixé, subissant peut-être à mon insu, cette irrésistible attraction des pays de montagnes, qui a retenu sur les bords du lac Léman tant d'étrangers, et cédant aussi, dans une certaine mesure, à la pression des circonstances qui ont incessamment concouru à me retenir.

Je ne voudrais point me donner cependant comme un admirateur enthousiaste de la nature, mais je conviendrai que ces hautes montagnes couvertes de neiges perpétuelles; que ces collines vertes et boisées qui entourent le lac, et dont les blanches villas se réflètent dans ses eaux limpides, m'ont souvent entraîné loin des pensées poignantes qui m'accablaient.

Quand, dans mes promenades solitaires, livré tout entier à moi-même, je me retrouvais tout à coup abîmé dans la contemplation de ces points de vue splendides, de ces effets de lumière inattendus, qui font passer ces hautes montagnes par mille teintes brillantes, rosées, bleutées, jusqu'à ce qu'elles s'effacent dans le crépuscule, où elles ne laissent qu'une trace sombre après le

coucher du soleil; je rêvais alors, saisi d'un sentiment d'admiration religieuse, à la grandeur du Créateur de ces merveilles; mon cœur s'élançait vers lui, et bientôt je me sentais plus calme, plus fort, et mieux disposé pour lutter encore contre les soucis, les déceptions, les ingratitudes dont j'étais si souvent abreuvé; j'étais si peu de chose en face de ces beautés si majestueuses, de ces merveilles si splendides, que je ne me trouvais plus le droit de me plaindre.

Cependant, la vie d'un magnétiseur est douloureuse; mis en quelque sorte au ban de la société comme un paria, repoussé et méprisé comme un charlatan; sans affections, sans amitiés durables, car elles s'envolent sitôt formées, il faut renfermer en soi tous les sentiments qu'on voudrait épancher; il faut vivre seul, isolé. Une seule consolation vous est ouverte, une seule satisfaction vous est donnée : — le travail.

Dans cette longue carrière, pendant ces trente ans où j'ai consacré ma vie entière à une lutte incessante pour faire briller une grandiose vérité, que de travaux ingrats, que de fatigues

que de déceptions, que d'illusions perdues, que de froissements pour mon amour-propre, que de blessures pour mon pauvre cœur, que de jalousies, que d'ingratitudes!

Mais aussi quelles jouissances, quel bonheur, quand je rencontrais un peu de reconnaissance, un peu d'affection, pour une vie rendue par mon dévoûment! Comme mon cœur savourait à longs traits cette amitié, cette reconnaissance! Comme mon âme était heureuse! Mais, hélas! c'était si rare et cela durait si peu!

Quelle étude du cœur humain, que celle que peut faire un magnétiseur! Il n'est pas de carrière au monde où l'on puisse si bien apprendre à connaître les hommes.

Mis en contact avec toutes les classes de la société, initié par état à tous les mystères, à toutes les misères, à toutes les douleurs, à toutes les turpitudes; les rencontrant aussi bien sur les échelons les plus élevés de l'échelle sociale que sur les plus bas, que de fautes, que de vices, que de crimes, pour si peu de loyauté, d'honneur, de vertus, de dévoûment, d'amitié, d'amour!

Quel kaléidoscope plus complet eût pu passer

sous mes yeux, et me donner une idée aussi entière, aussi vraie de ce que sont les hommes!

Quelle force il m'a fallu pour ne pas les haïr!

Plus j'apercevais cet abîme sans fond, plus je cherchais, par tous les moyens en mon pouvoir, à propager cette grande vérité, *le Magnétisme*, qui doit un jour, non pas régénérer entièrement les hommes, mais les rendre un peu meilleurs.

J'ai parcouru divers pays, donnant des séances expérimentales dans chaque ville, cherchant à convaincre par les effets les plus simples. J'ai fait des cours de magnétisme théorique et pratique, formant un grand nombre d'élèves qui l'exercent dans leurs familles, très-souvent avec un succès remarquable; cependant, je le dis à regret, sur plusieurs centaines d'élèves, pas un seul n'a eu le courage de se vouer exclusivement au magnétisme.

J'ai écrit plusieurs ouvrages, dont l'un, l'*Art de Magnétiser*, a eu un succès incontestable.

J'ai fondé une modeste publication, *Le Magnétiseur*, petit journal ayant pour but unique de propager le magnétisme par la relation de

quelques guérisons, et de chercher à déraciner les idées fausses, malheureusement trop répandues dans le public.

J'ai la conviction d'avoir, par ces divers moyens, et dans l'extrême mesure de mes forces, fait faire quelques pas sérieux, solides, à la science à laquelle j'ai consacré toute mon existence.

J'ai, dis-je, le sentiment d'avoir établi le magnétisme sur des bases solides, d'en avoir fait reconnaître la réalité, la puissance, l'utilité, par des esprits honnêtes, impartiaux, supérieurs, dont les opinions ne peuvent manquer d'être d'un grand poids pour beaucoup.

J'ai, de plus, mais ce n'est ici, malgré son importance, qu'un résultat *secondaire*, noyé, pour ainsi dire, dans les immenses résultats qu'aura pour l'humanité l'établissement universel du magnétisme, — la satisfaction d'avoir calmé, pendant cette longue carrière, grand nombre de souffrances, soulagé bien des misères, guéri bien des infortunés, que l'aveuglement de la médecine condamnait à une existence insupportable.

C'en est assez pour que je puisse estimer que ces années n'ont pas été perdues; — cette croi-

sade d'une conviction inébranlable contre l'ignorance et la mauvaise foi, croisade où j'ai mis toute mon énergie, toute ma vie, toute mon âme, je la poursuivrai jusqu'à mon dernier souffle; et peut-être se trouvera-t-il un jour quelque homme courageux pour maintenir le drapeau que j'aurai planté.

Je termine ici ces mémoires, déjà trop longs pour les lecteurs qui, cherchant des récits et des aventures, les auront déclarés monotones après la lecture de quelques chapitres. — Pour rester rigoureusement fidèle à mon programme, j'ai laissé de côté bien des faits intéressants qui s'en écartaient quelque peu, comme aussi j'ai éloigné bien des guérisons dignes d'être citées, mais qui auraient rendu l'ouvrage encore plus long.

Enfin, j'ai évité de mettre en scène ma vie privée, ne voulant rien introduire d'étranger au sujet principal; et s'il se rencontre çà et là quelques anecdotes, c'est qu'elles ont un rapport direct avec le magnétisme.

Toutefois, si ce livre réussit à porter dans quelques esprits la conviction, le désir de sui-

vre, en les rendant plus sûres encore, les traces que j'aurai laissées, et de contribuer par là au bonheur de la grande famille humaine, mon but sera atteint, et l'avenir fera le reste.

FIN

EXAMEN PHRÉNOLOGIQUE

DE CHARLES LAFONTAINE

par le Docteur CASTLE

1854

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

L'analyse que nous allons tracer d'après l'organographie en tête de cet écrit fut faite d'une manière générale en 1848, lorsque j'eus l'avantage de faire la connaissance de M. Lafontaine, à Florence. Depuis lors j'ai eu mainte occasion de vérifier des traits fort curieux indiqués dans cette première ébauche, et qui, je crois, ne trouveront leur véritable explication que dans une étude phrénologique à la fois analytique et synthétique, comme celle que je vais faire. Je commencerai donc, selon ma coutume, par jeter un

coup d'œil sur les phases différentes de la vie de mon prototype, en m'arrêtant plus particulièrement sur les traits les plus frappants, et sur la manière dont ils se présentent aujourd'hui.

La tête de M. Lafontaine est plutôt petite, mais la conformation de son cerveau, ainsi que son tempérament originel (sanguin pur), est particulièrement favorable à l'existence d'une grande vigueur, tant corporelle que passionnelle. Cette vigueur a dû se faire remarquer dès l'enfance de monsieur, et rarement (ou jamais) cesser de se manifester pendant toutes les phases successives de sa vie jusqu'à présent. A supposer que les circonstances de la première enfance de monsieur aient été à peu près analogues à celles de la majorité des enfants, c'est-à-dire qu'il ait été élevé près de ses parents, on peut croire que, déjà dans sa première enfance, il a dû être un sujet difficile à guider. Le besoin de mouvement et d'activité qui dominait en lui cherchait continuellement un essor, et plus que les enfants en général, on l'aura trouvé difficile à retenir. S'il avait des camarades chez lui, on aura peut-être réussi à le garder plus ou moins dans la maison paternelle; mais si, au contraire, il était

isolé, alors à moins de le surveiller constamment, ou de l'enfermer sous clé, il se sera échappé à tout instant pour courir dans les rues, et surtout pour se mêler avec des enfants de son âge. On peut répondre que de pareilles tendances caractérisent la majorité des enfants à cet âge : cela est vrai, et pour cause; mais elles n'existent pas à égal degré chez les différents individus de cette majorité; elles sont plus ou moins remplacées par l'activité sollicitée d'autres facultés, tandis que chez celui que nous analysons, cette tendance était incorrigible, irréprimable et destinée à se manifester d'une manière plus ou moins tranchée pendant toute sa vie; — car ce besoin de courir, cette intolérance de la contrainte ne provenait pas du seul besoin de mouvement, mais aussi d'un besoin naissant d'affection — besoin qui est, pour celui qui sait bien l'analyser, le principal moteur du besoin de camaraderie, ou du besoin de vivre en rapport intime avec un nombre quelconque de ses semblables. Aussi est-il certain qu'à l'âge en question, notre enfant, malgré toutes les difficultés qu'il aura suscitées à ses parents ou à ceux qui avaient le soin de le garder, a dû être

aimé par eux, surtout s'ils possédaient le secret de faire ressortir ses dispositions affectueuses. En effet, si, d'un côté, on le trouvait indomptable lorsqu'il s'agissait de la réalisation de ses caprices enfantins, de l'autre côté il avait des moments de grande douceur et de franche expansion, et il a dû accuser aussi un autre trait que je dois signaler ici — savoir — l'amour filial, et surtout (sauf l'existence de circonstances très-contraires) l'amour pour sa mère. Ce trait a dû percer de très-bonne heure chez lui, et continuer à augmenter tant que vivaient ses parents, puis demeurer à l'état de tendre et pieux souvenir jusqu'à la fin de sa vie.

J'ai peu de chose à dire sur les manifestations intellectuelles de mon prototype dans son enfance. Naturellement pénétrant et sagace, *espiègle* et prompt à la répartie, observant toutes choses, et conservant toute observation dans sa mémoire, il était incapable de fixer absolument son attention sur une étude quelconque. Son esprit pourtant se meublait graduellement de quelques connaissances, mais de connaissances décousues, acquises par boutades, grâce seulement à la vivacité naturelle de ses facultés, qui,

malgré le peu d'attrait que leur inspirait l'étude, ressentaient facilement les effets de l'instruction.

Tel était à peu près le caractère de notre sujet avant sa dixième ou douzième année. Passons maintenant à la considération du même caractère dans l'adolescence.

Chez la généralité des jeunes gens, on peut indiquer une phase spéciale de caractère entre la fin de l'enfance et l'âge adulte ; mais, chez l'individu que nous étudions, cette phase, qu'on appelle adolescence, a été très-peu marquée. L'adolescence est accompagnée, en général, chez les deux sexes, d'aspirations instinctives, dont la nature spéciale est ignorée de l'adolescent lui-même, à moins que des circonstances plus ou moins vicieuses ne viennent l'initier prématurément à une connaissance que la nature réserve, chez la majorité des hommes, pour un âge plus avancé.

Je ne puis juger jusqu'à quel point les circonstances où notre jeune homme se trouvait étaient propres à prolonger la phase en question; mais ce qui est évident, d'après son organographie, c'est que cette transition était destinée, par son caractère naturel même, à être

presque imperceptible chez lui, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il se sentait déjà homme avant que l'on ne soupçonnât qu'il eût cessé d'être enfant. (Nous verrons plus tard que ce qu'on entend par *sentiment* ou *amour de sentiment* peut avoir un essor fort marqué dans ce caractère, mais, à coup sûr, il ne se manifeste pas comme chez les personnes fortement capables d'aimer.) Toutefois, ce qu'il importe particulièrement de signaler maintenant, c'est que les émotions de sentiment, les aspirations et les visions de l'adolescent n'existaient pas chez notre jeune homme à l'époque en question. De sa douzième année jusqu'à sa dix-huitième, et même à sa vingtième année, il manifesta toujours à peu près le même caractère que nous lui avons reconnu dans sa première enfance, avec les modifications amenées par le développement d'autres traits et par d'autres circonstances. Il était toujours bon et affectueux, mais toujours inquiet et impatient de tout frein; indomptable et même orgueilleux dans ses volontés, aimant toujours la camaraderie, mais aussi toujours de plus en plus disposé à faire dominer son opinion et à assumer par toute sa manière d'être une cer-

taine supériorité sur ses camarades. D'un côté, il se montrait souvent généreux et plein d'abnégation, surtout lorsqu'il s'agissait pour lui d'exercer quelque protection à l'égard d'un plus faible; et, d'autre part, emporté, brusque et assez disposé à exercer son autorité le plus despotiquement possible. Son intelligence, sans avoir fait beaucoup de progrès solides, possédait toujours une certaine vivacité naturelle; — avec peu d'aptitude au travail, il avait l'incontestable talent de tirer bon parti, au moins aux yeux des gens superficiels, des connaissances qu'il pouvait avoir acquises.

Je ne puis pas parler ici des sentiments religieux de mon prototype. J'ai toute raison de croire que, par suite de l'action très-isolée de plusieurs de ses instincts, son sentiment religieux fut peu précoce, et que ce sentiment ne se sera que plus tard manifesté chez lui. L'éducation bien appliquée, c'est-à-dire scientifiquement et artistiquement adaptée à son caractère spécial, aurait pu faire éclore de bonne heure ce sentiment, et nous en avons déjà reconnu un des plus forts éléments, l'amour filial. Mais nous savons qu'à de rares exceptions près, l'éducation

est routinière et nullement adaptée au plein développement de caractères spéciaux.

Pour compléter les traits de ce caractère particuliers à la phase que nous traitons, nous n'avons qu'à ajouter que, graduellement, l'ambition de plaire s'est développée, que l'espièglerie de l'enfant est devenue une espèce de désinvolture de jeune homme, et que, confiant en lui-même, se sentant fort attiré vers les femmes, notre sujet aura presque sûrement parcouru une longue suite d'aventures galantes, acquérant toute espèce d'expériences de ce genre avant l'époque de l'âge adulte proprement dit.

Sans doute cette ambition galante, ce désir de briller auprès de la femme, et le plaisir éprouvé en pareille société, a continué fort avant dans la vie de monsieur; et quoiqu'il ait dû s'y adonner, ainsi que nous l'avons dit, depuis un âge très-tendre, il n'aura pas facilement éprouvé les atteintes de ce qu'on appelle *un cœur blasé.* Au contraire, il lui était réservé de ressentir la capacité d'aimer dans toute sa force, à un âge où les hommes, en général, commencent à n'éprouver l'amour le plus élevé que comme une émotion très-rare et très-secondaire,

Avant de parler de l'époque à laquelle je fais allusion maintenant, et qui est l'apogée de la vie, vers la trentième année, j'ajouterai seulement, pour remplir la phase générale des années précédentes, que monsieur aura déployé, après sa vingtième année, un caractère toujours étourdi, attirant vers lui de nombreux amis, mais se faisant aussi facilement des ennemis, ou, pour mieux dire, se heurtant continuellement contre les autres, assez rudement pour faire cesser tous rapports amicaux avec eux. Du reste, il se montrait généreux à l'extrême, prodigue, ne connaissant aucun frein à la réalisation d'un désir que l'argent pouvait obtenir; gai, bruyant, prodigue lorsque sa bourse était garnie; heureux et insouciant, espérant toujours de meilleurs temps lorsqu'elle était épuisée, chose qui lui sera arrivée souvent, à moins d'avoir eu des ressources intarissables.

Comme épisode de cet état général de choses, monsieur aura volontiers fait des projets de vie rangée, et s'il y eût été forcé, il aurait pu s'adonner à quelque occupation industrieuse ou même à l'étude, d'une manière suivie. Si les circonstances l'eussent obligé à s'occuper de la

sorte, il se serait fait remarquer par son assiduité et par l'ordre qu'il aurait apporté dans ses engagements, car sa conscience du devoir fait une exception remarquable à l'insouciance et à l'étourderie générale de son caractère.

Mais, à côté de ce sentiment de conscience, un autre mobile de son caractère cherchait de temps en temps un essor, et inspirait à monsieur le désir de s'occuper utilement, afin de se distinguer et d'être l'objet de l'estime des autres. Je veux parler de l'ambition. Cependant l'inspiration provenant de cette ambition n'aurait donné lieu qu'à des épisodes dans sa vie, ou pour mieux dire, ne se serait manifestée que par boutades. Une ambition vulgaire, telle que l'ambition de la seule richesse, d'une position à gagner dans le commerce ou dans une profession quelconque, avec la seule gloriole du veau d'or, n'aurait jamais pu lui convenir. Aussi est-il plus qu'évident que si les circonstances eussent jamais placé monsieur dans des positions semblables, il s'en serait bientôt trouvé dégoûté. La littérature et la science auraient eu quelque attrait pour lui, mais sa vie instinctive, son besoin d'émotions auraient trop prédominé sur sa vie in-

tellectuelle pour qu'il pût jamais mettre à de pareilles poursuites la persévérance nécessaire pour y trouver un essor à son ambition. Une carrière, il est vrai, lui aurait offert assez d'attrait, la carrière militaire, et c'était précisément la carrière à laquelle il eût été le plus apte.

Je termine ce paragraphe en ajoutant que, quoique je ne présume pas que l'intelligence de monsieur ait acquis des connaissances profondes, quoiqu'elle ait dû toujours éprouver de la difficulté à se concentrer sur l'étude, elle doit pourtant s'être manifestée sous un jour assez brillant, et accuser ce qu'on aura accepté volontiers comme esprit, surtout un esprit gai, possédant la facilité de répartie, avec un style épistolaire très-coulant, ne manquant à l'occasion ni de verve ni de poésie; toujours il a dû se signaler par un vif esprit d'observation et par un jugement très-sain, particulièrement dans tout ce qui est du domaine de la vie pratique. Ce genre de jugement qui, dans l'une de ses manifestations, devient du jugement physionomique ou jugement des hommes, aura été pendant toute sa carrière plus utile aux autres qu'à lui-même. Nous aurons plus tard l'occasion de faire voir

que, tout en faisant preuve d'un jugement remarquable à l'égard d'indifférents, il se sera cependant maintes fois laissé tromper, et que cela pourra lui arriver même aujourd'hui le plus facilement du monde.

Monsieur possède en effet, d'une manière très-positive, les facultés essentielles pour ce qu'on appelle le *courage moral*, qui n'est autre chose que le pouvoir de résistance, ou la résolution de ne pas fléchir, lorsque cette résolution est appelée à fonctionner par une ou plusieurs des facultés supérieures. Ce genre de courage est encore hautement appuyé par sa conscience en lui-même, source de la dignité personnelle; et par l'espoir qui tend à représenter les difficultés comme faciles à surmonter. D'un autre côté, les facultés qui enfantent plus directement le courage animal, sans être par elles-mêmes puissamment développées chez monsieur, sont toujours prêtes à entrer en activité spontanée par le double motif du développement modique de la circonspection chez lui, et de l'influence directement antithétique à cette circonspection, la faculté de l'espoir. Nous voyons donc quel sang-froid dans les difficultés sérieuses doit ré-

sulter chez celui que nous examinons de l'action conjointe de sa grande fermeté et de son estime de lui-même; puis encore si la position où il se trouve devient de nature à exiger un coup de main ou des actions promptes et vigoureuses, ce genre de courage sera appuyé par l'élasticité et l'expansion provenant de l'espoir et par la réaction de ces facultés sur la destructivité et la combativité. Mais toujours est-il que le courage plus spécial de monsieur se manifestera principalement sous la forme de fermeté ou de résolution. Son courage sera encore plus affermi, dans certaines situations, par son sentiment d'honneur, qui se manifestera tantôt sous la forme élevée du devoir, inspirée directement par la conscience, tantôt sous la forme plus personnelle de la fierté ou du désir de la bonne opinion d'autrui. Son courage trouve encore un fort auxiliaire dans son *esprit de camaraderie*, pour se manifester sous la forme de la fidélité et du dévoûment, augmentant à mesure que les amis, ou même les camarades se trouvent en danger.

Si donc monsieur eût choisi la carrière militaire, il se serait ouvert le champ le plus large pour la synergie de ses facultés, c'est-à-dire

pour l'action convergente et collective des éléments de son caractère. Et quoiqu'il s'y fùt souvent créé des difficultés avec ses camarades par la manifestation toujours un peu trop prononcée de sa volonté, il n'aurait certainement jamais manqué à la discipline. Car si, d'un côté, il est ambitieux d'occuper une position où il puisse dominer, de l'autre côté il s'adapte volontiers à une hiérarchie de rangs là où il reconnaît que les titres sont valides. Dans la vie militaire, ainsi que dans toute autre situation, il aurait tout sacrifié, même son orgueil, à un devoir volontairement accepté.

Comme antithèse de cette soumission, nous trouvons dans ce caractère un esprit rebelle, lutteur, intolérant à l'extrême de tout joug ou de toute autorité illégitime. Aucun intérêt personnel, depuis la considération de sa fortune jusqu'à celle de sa sûreté personnelle, ne pourrait lui faire baisser la tête, ni s'adapter de la manière la plus minime à un état de choses contraire à ce qu'il croit être ses droits d'homme. Il est difficile de concevoir un caractère plus ardent pour la liberté, et tout ce qui ressemble à une injuste oppression, soit sur lui-même, soit

sur les autres, éveille son indignation et sa haine acharnée. C'est là même la seule haine implacable qu'il soit capable d'éprouver. L'opiniâtreté qu'il apporte dans ses antipathies et dans son opposition à tout autre sujet, peut se laisser amoindrir; mais l'injustice et l'oppression viennent se heurter directement contre trois de ses sentiments les plus forts : la conscience, la bienveillance et l'estime de soi-même.

Ces considérations se sont présentées à notre esprit en contemplant sous tous les aspects cette aptitude spéciale que nous attribuons à monsieur pour une vie militaire, et son amour pour la gloire. En effet, cette réflexion ne saurait nous échapper, que si la carrière des armes eût convenu en elle-même, mieux que toute autre, à l'intégralité de ses facultés, il existe pourtant dans le siècle où nous vivons des obstacles à son adoption de cette profession, car il s'en faut de beaucoup que la vie militaire soit aujourd'hui une carrière qui donne éclosion à des traits supérieurs de caractère tels que ceux que je viens de signaler dans notre sujet. Ces traits seront considérés tout à l'heure en regardant notre prototype sous un autre aspect. En attendant

je vais m'arrêter un instant pour considérer de nouveau la partie affective du caractère.

Nous avons déjà dit que le besoin de l'amour sentimental ne s'est pas montré chez monsieur comme chez la plupart des jeunes gens, et nous avons toute raison de croire que, même à un âge plus mûr, il se sera toujours trouvé heureux dans une bonne vie sociale et matérielle, c'est-à-dire dans des circonstances où il ne manquait pas trop d'argent pour pouvoir jouir d'une certaine liberté, et, surtout de la société de ses amis, sans risquer de leur être à charge, et qu'il ne désirait ni ne cherchait autre chose dans l'amour que les liaisons *impromptu* et matérielles. Pourtant, comme exception, il aurait pu déployer sous ce rapport un caractère tout opposé s'il lui était jamais arrivé de s'attacher à une femme qui lui imposât, en éveillant en lui un fort respect, ou s'il se fût attaché par une sympathie intégrale et qu'il se fût habitué à une pareille affection; alors l'intimité n'aurait pas entraîné de satiété pour sa passion, et elle aurait fortement développé la partie plus purement sentimentale d'un pareil attachement. Il aurait été bon, — c'est peu dire, — car il a dû l'être même

dans ses plus frivoles liaisons, mais il aurait été généreux jusqu'à l'abnégation, et, en cas de besoin, d'un dévoûment tendre à toute épreuve. Mais il est facile à concevoir que la vie interne lui aurait été difficile même avec la femme qui lui convenait le mieux; et quoique tantôt par amour, tantôt par un effort de volonté, il eût pu réprimer certaines brusqueries, certaines tendances à faire dominer sa volonté propre, il aurait néanmoins risqué continuellement de blesser sa compagne. Peu disposé à la jalousie, le soupçon ne l'aborde pas facilement, mais une fois qu'il a senti les atteintes de la jalousie, elle doit s'emparer de lui, et le pousser ou à faire cesser promptement et entièrement la cause qui l'excite, ou bien à briser avec l'objet de ses affections, quitte à souffrir seul et en silence. J'ai déjà fait observer que monsieur possède une grande promptitude d'esprit et beaucoup de sens pratique. Je lui ai reconnu aussi un vif instinct de justice et beaucoup de bienveillance. Grâce au jeu convergent de ces éléments de son esprit, il aura toujours évité ces fausses jalousies d'amour-propre souvent confondues avec la jalousie de l'amour: ou bien, tout en les ressentant, il

se sera efforcé de les réprimer. Sur le chapitre de la fidélité, il n'aura jamais exigé d'une femme plus qu'il ne lui donnait, et voilà pourquoi l'existence de la jalousie chez lui est un témoignage assez fidèle de sa propre constance, constance dont j'ai fait voir que ce caractère est capable, quoiqu'il n'y soit pas fortement porté. La manière profonde dont monsieur est capable d'aimer, le bonheur qu'il est capable d'éprouver dans un amour de sentiment, et la douleur et le désespoir qu'un pareil amour pourrait, le cas échéant, entraîner pour lui, sera peu soupçonné par ses amis mêmes les plus intimes. Il me serait facile ici d'induire quelles pensées et quels actes faux et exagérés pourraient être la suite d'un pareil état de choses. Mais j'ai indiqué le trait, et cela suffit.

Voilà à peu près l'analyse de tous les traits spéciaux de ce caractère. Cette analyse servira de clé à un aperçu synthétique que j'ai tracé de ce caractère il y a six ans, et que je vais retoucher sans le modifier en aucun point essentiel en le transcrivant ici. Il règne dans ce caractère une exubérance de vie et une énergie très-remarquables, qui proviennent à la fois d'un

heureux tempérament et d'une conformation cérébrale très-propice à l'existence de ces qualités.

On peut dire que *toutes les affections*, chez M. Lafontaine, sont actives et puissantes; par toutes les affections, j'entends l'amour dans ses deux essors matériel et spirituel, l'amour des enfants, l'amitié et la bienveillance, — et même le genre spécial d'affection qui produit le respect et le sentiment de l'ordre hiérarchique.

Parmi ces diverses affections, trois, particulièrement, sont plus dominantes et destinées à s'ériger tour à tour, ou même simultanément, en traits marquants de ce caractère; ce sont l'amour, l'amitié et l'affection philanthropique ou la bienveillance. Le premier, se développant de très-bonne heure chez monsieur, l'aura facilement porté à une vie très-vagabonde par rapport aux liaisons amoureuses, à moins qu'il n'ait formé de bonne heure une liaison heureuse avec une femme qui exerçât assez d'empire sur lui pour lui donner la satisfaction entière dans un seul amour et pour éveiller la constance dont il est capable, mais qui n'est pas une tendance fort prononcée chez lui.

Du reste, sous plusieurs rapports, on peut remarquer la manifestation de la loi du contact des extrêmes chez monsieur; et quoique très-matériel dans la généralité de ses émotions amoureuses, il est capable d'éprouver un degré de sentimentalisme qui serait difficilement admis par ses connaissances, et que les circonstances seules sauraient faire éclore.

Ce sentimentalisme en amour est, en quelque sorte, le sentiment instinctif d'une veine poétique de son intelligence. Cette intelligence est, en général, ainsi que nous venons de le dire tout à l'heure, non-seulement positive, mais, si je puis m'exprimer ainsi, *matérielle* même dans ses tendances.

Et pourtant, comme pour démentir cette observation générale, monsieur est capable de se lancer dans des hauteurs d'imagination où, si l'on ne trouve pas un fort et profond idéal, on trouve du moins une fraîcheur et une pureté naïve qui ne laisseraient pas que d'étonner ceux qui en seraient témoins. Eh bien, cette veine interrompue de poésie peut se lier avec son sentiment pour la femme et éveiller le sentimentalisme en amour dont j'ai parlé, et même un au-

tre genre de sentiment, savoir une affection à la fois bienveillante, amicale et fraternelle. Et tellement est-il capable d'éprouver cette dernière émotion, qu'il me semble presque impossible qu'il soit arrivé à son âge actuel sans avoir parfois éprouvé, ou du moins imaginé, le bonheur que lui aurait donné l'adoption d'une personne assez âgée pour lui servir de *compagnon*, et assez jeune pour qu'il pût l'aimer paternellement.

Par rapport à l'amour direct des enfants, monsieur les aime d'abord pour eux, c'est-à-dire qu'il aime les enfants en général, et puis il est susceptible d'aimer passionnément ses propres enfants. Mais pour que ce second sentiment prédomine beaucoup sur l'amour instinctif qu'il a pour les enfants en général, il faudrait qu'il fût à même d'être fier de sa progéniture; sinon la manifestation de son amour paternel serait plutôt une affaire de devoir que l'inspiration directe du sentiment lui-même.

Quelque forts que soient les sentiments précédents chez monsieur, le besoin de s'attacher à un ami, et surtout le besoin d'une amitié accomplie, le sont encore plus. Monsieur doit avoir

été pendant toute sa vie, et il est encore un ami dévoué et constant. S'il éprouve jamais des intervalles d'indifférence, ils ne peuvent être que très-passagers. Il suffit que ses amis se trouvent avoir besoin de lui pour que son argent, son repos, sa vie même, tout soit mis à leur disposition. Aussi est-il facile à concevoir que la moindre déception qui viendrait attaquer sa confiance dans un ami aimé de la sorte, sera pour lui un coup terrible; et ces déceptions n'arrivent que trop souvent dans la vie. Heureusement pour monsieur, elles ne sauraient être mortelles à son égard comme pour bien d'autres. Il se lie de nouveau, non pas avec la même personne, mais avec d'autres, car le besoin de ce genre d'affection ne cessera chez lui qu'avec sa vie. Il provient d'un fort instinct d'attachement, et aussi d'un sentiment presque également culminant de reconnaissance. Si on l'aime, son affection est facilement gagnée en retour, et si on lui rend service, il ne mesure pas ce qu'il paie de retour, mais il sent le besoin de ne jamais cesser ses témoignages de reconnaissance.

Pour le développement intégral de traits si beaux et si exceptionnels, il faut sans doute la concur-

rence d'un haut degré de bienveillance, qui verse sur toutes les autres affections une douceur générale, et donne lieu, le cas échéant, à une grande abnégation personnelle. Mais il faut tenir compte aussi de l'influence presque nulle chez monsieur de tout instinct vénal, ce qui fait qu'aucune barrière ne s'oppose dans son esprit aux sacrifices d'argent qu'il est poussé à faire, soit par ses affections spéciales, soit par la seule pitié. Telles sont les manifestations exactes de ce caractère par rapport aux affections. Il y a pourtant une autre phase plus ou moins rattachée à ce même sujet, et sur laquelle il faut faire quelques réflexions. Je veux parler des manifestations égoïstes ou personnelles de ce caractère.

D'après le sens reconnu du mot égoïsme, on ne doit pas s'attendre à trouver chez monsieur aucun égoïsme de bas aloi. Je me servirais plus volontiers du mot *personnalisme* comme applicable à lui. On est égoïste, dans le sens reçu de ce mot, alors seulement qu'on sacrifie le bonheur et les intérêts d'autrui plutôt que de renoncer à la réalisation des désirs qu'on a formés. On est *personnel* lorsqu'on ne s'adapte pas aux dé-

sirs ni aux exigences des autres, ou lorsqu'on est inquiet et intolérant de tout frein. Enfin là où règne la bienveillance et le sentiment de la justice, l'égoïsme proprement dit n'existe pas; toutefois il peut arriver facilement qu'un être à passions vives dépasse quelquefois la nuance que je viens d'établir entre le personnalisme et l'égoïsme. Car il est difficile qu'un homme richement organisé, possédant une grande vivacité, une grande énergie de caractère, c'est-à-dire titré de plusieurs passions fort actives, puisse traverser la vie sans beaucoup souffrir, et sans beaucoup exercer, par conséquent, la partie la plus personnelle de son caractère, de telle sorte que la bienveillance, seule faculté entièrement dépourvue du sentiment de soi, risque fort, dans cette lutte, de dégénérer ou de perdre son activité. Il est presque sûr qu'un pareil changement se sera opéré en monsieur, non point assez pour le rendre égoïstement injuste envers les autres, mais assez pour le rendre moins généralement expansif, et moins facilement accessible aux sollicitations d'autrui. Un des effets de cette modification graduelle du caractère, aura été de le rendre plus pratique, plus capable de s'adapter

aux mesquineries du monde, et plus restreint dans ses sympathies bienveillantes. Ces nuances seront perceptibles plutôt à monsieur lui-même qu'à l'observation de ceux qui l'entourent. Du reste, il manifeste encore aujourd'hui ce trait que j'ai nommé dans l'analyse, *tendance despotique*, et qui perce soit dans ses bons procédés envers ceux qu'il protége par bonté de cœur, soit dans ses dévoûments pour ses amis. J'entends par l'expression *tendance despotique*, que monsieur a besoin de mener toutes choses de front à sa manière, trait qui se trouve suffisamment expliqué par son estime de lui-même, et par l'énergie turbulente de sa volonté. Or, on ne peut pas dire qu'un homme soit très-égoïste qui veut faire du bien; mais on peut reconnaître l'application que je fais du mot *personnalisme*, lorsque ces actes de complaisance, ou la manière de les accomplir, ne se laisse pas facilement modifier par le goût ou les désirs de ceux qui en sont l'objet. A la plus grande partie des actes de bonté de monsieur, et surtout à ses complaisances amicales, il se mêle un sentiment de contrôle, de protection, qui est certes loin d'être le mobile même de l'acte, mais qui est

néanmoins un grand élément du plaisir que monsieur ressent à se conduire généreusement.

Cet esprit turbulent, cette volonté fougueuse, cette intolérance des conseils ou de toute expression des opinions des autres, dont j'ai parlé dans le paragraphe précédent, constituent les particularités fâcheuses de ce caractère, et, à coup sûr, doivent souvent placer monsieur, vis-à-vis de ses amis mêmes, dans une position où, pour ne pas être sérieusement fâchés contre lui, ils sont obligés de se rappeler tout ce qu'il a d'exceptionnellement bon et noble dans le caractère. En un mot, son esprit dominateur doit exiger, de la part de ceux qui l'aiment, de la tolérance, je dirais même de l'abnégation. Et il est facile à concevoir que, plus d'une fois, cette particularité aura éloigné de monsieur des personnes disposées à l'aimer et à l'apprécier. Je pourrais ajouter que, dans de pareilles scissions d'amitié ou de bonne connaissance, monsieur n'aura, en général, reconnu que très-imparfaitement les torts qu'il peut avoir eus lui-même. Il faut pourtant que je me hâte de dire qu'à côté du défaut réel que je viens de signaler, monsieur possède une disposition touchante, mais qui ne trouvera

sa pleine valeur qu'auprès de personnes d'une générosité et d'une clairvoyance assez grandes pour pardonner des manières offensantes, et apprécier le fond inestimable que de pareilles manières ternissent trop souvent. Je veux parler de la touchante candeur avec laquelle son amour-propre disparaît momentanément pour faire place à de sincères regrets qu'il n'hésite pas à exprimer quand il sait qu'il a inconsidérément blessé ce qu'il aime.

Cette naïveté d'accommodement aura pourtant ses limites, car, dans l'amitié, ainsi que je l'ai fait remarquer en pareilles circonstances par rapport à son amour, monsieur ne rechercherait pas longtemps une affection qui ne lui serait pas accordée avec empressement. L'apaisement momentané de son esprit, fier et volontaire dans les cas que je viens de supposer, trouve son explication, sinon directement dans la conscience, qui s'érigerait en juge impartial, mais plus immédiatement dans l'amitié. Généralement parlant, donc, le trait dont nous nous occupons devra être plutôt une concession de l'amitié qu'une amende honorable.

Il n'est pas douteux que l'influence de cette

disposition volontaire, et plus encore celle de cette estime de soi, dont je viens de parler, ne rétrécisse parfois le champ d'activité de la conscience chez monsieur, surtout dans les cas où la conscience tendrait à donner lieu à une critique de soi-même; quoique, dans ce caractère (comme je l'ai fait voir dans maint endroit de cet écrit), l'influence de la conscience soit très-positive, et même des plus élevées. Il ne serait pas sans intérêt de tracer un peu en détail l'influence réciproque dans ce caractère de la conscience et de plusieurs autres facultés.

Je dois néanmoins passer outre, me bornant à dire qu'en fait de moralité, monsieur n'est pas très-orthodoxe, — c'est-à-dire qu'il n'accepte facilement aucun code prescrit comme guide de ses actions. Il prétend en être juge pour lui-même, et c'est généralement la bienveillance qui inspire ses notions et dirige ses actes de moralité. En raison du jeu particulier de ce dernier organe et de la conscience dans les conclusions, il n'est probablement qu'une seule loi qu'il reconnaisse pour guide, c'est celle de l'Évangile : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût

fait. » Et certes, il ne manque jamais qu'à son insu à cette loi suprême.

D'après le caractère que je viens d'indiquer, on ne s'attendra pas à trouver chez monsieur un caractère religieux selon les notions reçues de la religion. Un esprit comme le sien s'attache difficilement à une croyance quelconque, dont il ne sent ou ne comprend pas la vérité. D'un côté, son indépendance naturelle lui fait récuser l'admission aveugle de toute autorité; — de l'autre, son intelligence est trop peu disposée à des recherches abstraites pour qu'il arrive à la religion par la métaphysique. Et cependant il ne saurait se passer de religion; par une logique toute instinctive, il admet une Justice et un Justicier éternels. Il aura pour coreligionnaires ceux qui aiment véritablement les hommes et reconnaissent leurs droits. Il nous paraît donc évident que monsieur ne peut appartenir à aucune secte; qu'il n'éprouvera pas plus de sympathie que d'antipathie pour les adhérents de telle ou telle croyance, pourvu que chacun maintienne sa foi dans les limites de sa propre conscience.

Et maintenant, en terminant cet écrit, un mot encore sur le rapport qui existe entre ce caractère et la carrière que M. Lafontaine a embrassée.

Je ne me suis pas appliqué à faire ressortir autre chose que des généralités relatives à l'intelligence de monsieur. A tout prendre, elle doit être considérée comme une intelligence positive; et si, la première fougue de la jeunesse passée, monsieur s'est adonné à l'étude, ce sera sans doute vers des recherches pratiques ou expérimentales qu'il aura dirigé son attention. Les traits principaux que j'ai fait ressortir en traçant l'analyse de cette intelligence, sont l'esprit d'observation et une certaine verve d'imagination, avec la différence que le dernier trait ne se sera manifesté que par boutades, tandis que le premier aura été continuellement actif; et la bonne dose que monsieur possède de la faculté de dépeindre ses impressions, lui aura permis de tracer avec assez de bonheur sur le papier le résultat de ses observations. Il me paraît que les excellents livres qu'il a écrits sur son art spécial sont un remarquable exemple de ce talent.

Je tiens, en outre, pour presque certain, qu'à côté de ce genre d'écrits pratiques, monsieur aura maintes fois cherché à donner une forme à ses idées relativement à d'autres recherches sur l'art où il s'est adonné avec tant de persévérance et d'enthousiasme. Mais j'ai déjà indiqué que les études abstraites ne trouveront jamais en lui un disciple assidu. Je ne crois pas non plus que les capacités purement scientifiques de monsieur soient de nature à marcher de front avec ses hypothèses. Et il me semble qu'à ce sujet, il y a lieu de revenir encore une fois à la conscience pour indiquer son action sur l'intelligence de monsieur, action qui se manifeste par une ferme résolution de ne rien présenter au public au delà de ce qu'il peut prouver irrécusablement, et par la manière vraiment touchante dont il limite la mission qu'il s'est imposée à attirer, sur des faits incontestablement précieux, et notamment sur l'utilité du magnétisme, l'attention des gens plus savants que lui, à l'opinion desquels leur nom de savants donne dans la société un plus grand poids qu'à la sienne propre.

Enfin, et comme un trait qui couronne l'ensemble de ses facultés, nous ne devons pas

omettre d'indiquer cette indomptable fermeté, aussi admirable dans son principe que diverse dans ses manifestations. Sûr de ne vouloir que le beau, le vrai, le bien, il marche au but qu'il s'est tracé, insouciant de tous les obstacles, dédaigneux de tous les dangers, résigné à tous les sacrifices; — et l'on voit tour à tour cette fermeté devenir de l'héroïsme, lorsqu'elle lui donne la force de lutter contre l'opposition acharnée de tous, aussi bien que contre la violence des convulsions les plus affreuses, et avec une patience, une abnégation vraiment sublimes dans des cas de paralysie, de cécité, etc., où l'état presque désespéré du malade demande une persévérance plus qu'humaine.

Telle est, en abrégé, l'esquisse de cette organisation si richement titrée, esquisse que nous nous réservons la satisfaction de compléter quelque jour, en entrant dans les développements auxquels elle peut donner lieu. Toutefois ce qui précède doit suffire à donner, dès à présent, une haute idée de ce caractère essentiellement noble, grand, généreux, dévoué, et chez lequel

se rencontrent tant d'éléments d'une rare élévation, qu'on chercherait longtemps en vain son égal.

M.-A. CASTLE, docteur-médecin.

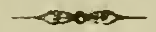


TABLE DES MATIÈRES

